





1ère ébauche des
"Mémoires d'Outre-Tombe"

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ESQUISSE D'UN MAITRE

SOUVENIRS
D'ENFANCE ET DE JEUNESSE
DE
CHATEAUBRIAND

MANUSCRIT DE 1826

SUIVI D'UNE ÉTUDE

PAR

CHARLES LENORMANT

Membre de l'Institut



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

SOUVENIRS D'ENFANCE

ET DE JEUNESSE

DE

CHATEAUBRIAND

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE CHATEAU DE COMBOURG

ESQUISSE D'UN MAITRE

SOUVENIRS
D'ENFANCE ET DE JEUNESSE
DE
CHATEAUBRIAND

MANUSCRIT DE 1826

SUIVI DE

LETTRES INÉDITES

ET

D'UNE ÉTUDE PAR CH. LENORMANT



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874



PRÉFACE

Rapproché de M. de Chateaubriand par une insigne faveur du sort, nous avons eu l'honneur d'être admis dans l'intimité de cet homme illustre, et, comme tous ceux qui l'ont vraiment connu, nous avons été pénétré pour lui du plus profond et du plus tendre respect.

C'est le vif sentiment d'admiration que nous inspire ce noble génie qui nous a décidé à la publication que nous faisons aujourd'hui. Nous croyons

servir la gloire du grand écrivain en faisant connaître au public le texte primitif des trois premiers livres de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse.

La curieuse étude littéraire qui résultera pour le lecteur de la comparaison de ce texte avec celui qu'on a connu jusqu'ici, montrera, il est vrai, que l'auteur du *Génie du christianisme*, des *Martyrs* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, à la fin de sa laborieuse carrière, n'avait pas échappé à la loi de décadence inhérente aux plus hautes facultés humaines. Il en est dans les lettres comme dans les arts : l'artiste qui veut revenir après de longues années sur une toile inachevée, et qui date de l'époque culminante de son talent, a rarement la vigueur et la délicatesse de pinceau que réclamerait un pareil travail ; sous ses dernières touches on cherche en vain la virginité de l'esquisse sublime qu'il a refroidie en voulant la terminer.

Nous ne connaissons guère de jouissance supérieure à celle que fait éprouver à tout homme épris des arts la contemplation d'un chef-d'œuvre, au moment où le génie du maître vient de l'enfanter. Dans cette terre ou sur cette toile que la main de l'artiste abandonne à peine, dans ce premier jet de sa création, il y a un charme, une saveur, une séduction qu'ont bien sentis tous ceux auxquels le culte des arts n'est pas étranger. La première rédaction d'une œuvre écrite de verve, sous l'entraînement d'une fougueuse et rapide inspiration, n'est-elle pas aussi le plus souvent supérieure au livre fruit d'un long et pénible labeur?

Le volume que nous offrons au public n'est point à proprement parler une esquisse, moins encore une ébauche : c'est le premier jet, l'expression spontanée la plus pure et la plus simple de la pensée de son auteur. Nous ne doutons pas que les amis délicats des lettres ne trouvent, à la lecture de cette rédaction primitive, un de ces vifs

bonheurs d'admiration dont nous parlions tout à l'heure.

Commencés à son retour de la terre sainte, les *Mémoires* de M. de Chateaubriand devinrent l'occupation de sa vie entière. Poursuivis au travers des circonstances diverses d'une existence pleine de vicissitudes, revus, remaniés, corrigés par lui sans relâche jusqu'à son dernier jour, ils sont le miroir fidèle où se reflètent le rare désintéressement, la fière indépendance de son caractère ; mais ils portent aussi l'empreinte des passions qui agitèrent l'âme de ce puissant et mélancolique génie. Il est impossible de ne pas reconnaître que les perpétuelles retouches que l'auteur du *Génie du christianisme* fit subir à cette œuvre, objet de sa prédilection, lui ont nui. Dans ces *Mémoires d'outre-tombe*, où les beautés de premier ordre abondent, la plume que guidait en les corrigeant une main appesantie par l'âge n'a pas gardé toujours sa délicatesse et sa souplesse accoutumées.

Témoins de ces corrections incessantes et tardives, les amis intimes de M. de Chateaubriand et ceux des fervents admirateurs de son talent qui connaissaient son œuvre de longue date, en étaient venus à s'effrayer de l'altération que tous ces remaniements apportaient à la rédaction primitive; ils faisaient des vœux pour qu'elle pût être soustraite au danger qu'ils lui faisaient courir. Ce vœu n'a été réalisé que pour une bien faible portion, mais enfin le texte primitif existe en partie; il ne va malheureusement pas au delà du moment où le chevalier de Chateaubriand, sous-lieutenant au régiment de Navarre, quitte le château de Combourg après avoir reçu la bénédiction de son père. Le manuscrit qui le reproduit porte la date de 1826; il est à peu près tout entier de la main de madame Récamier, qui se fit seulement aider dans sa copie (pour un quart environ) par Charles Lenormant. Imprimé sur cette copie, le volume que nous offrons au public contient donc le tableau de l'enfance et de la jeunesse de l'illustre écrivain, dans une rédaction que n'ont

point encore altérée les repeints qu'il lui infligea plus tard. Nous ajouterons que plusieurs feuillets d'un manuscrit autographe, exactement conforme à la copie que nous avons suivie, existent en la possession de M. Faugère.

La rigueur des jugements que M. de Chateaubriand a portés sur ses adversaires politiques souleva, lors de l'apparition de ses *Mémoires d'outre-tombe*, de profondes rancunes et d'implacables inimitiés ; une polémique ardente s'établit pour et surtout contre un ouvrage auquel les amours-propres irrités allèrent jusqu'à refuser le talent. Notre publication ne peut en aucune manière ranimer ces débats. La vie politique est absolument étrangère à cette partie des souvenirs ; elle ne comprend que les années de l'existence du poëte écoulées sur les grèves de l'Océan ou dans les bois de Combourg. Le spectacle de la nature et les révélations de la Muse parlaient seuls alors à l'adolescent.

Avant d'examiner le texte de 1826 au point de vue littéraire, et d'indiquer ce qui en fait une œuvre fort distincte de l'édition de 1849, nous allons énumérer les différences matérielles que présente notre manuscrit. Il n'a pour titre que ces mots : *Mémoires de ma vie;* et la date de 1809. Ce ne fut en effet que bien des années après que M. de Chateaubriand donna à ses souvenirs le titre de *Mémoires d'outre-tombe*. Le texte dont madame Récamier fit la copie est divisé par *livres* et non point par *chapitres*, forme adoptée également beaucoup plus tard pour l'édition posthume publiée d'après le manuscrit si souvent remanié. Notre copie contient trois livres. Ces trois livres fournissent, dans l'édition de 1849, deux cent neuf pages partagées en trente chapitres de fort inégales longueurs. La différence entre les deux versions frappera dès les premières pages; pas une phrase, pas un mot, pour ainsi dire, du texte de 1826 ne subsiste dans les vingt-six pages du début de l'édition de 1849. On y remarquera aussi la divergence de date assi-

gnée par l'auteur à la résolution qui lui est venue d'écrire ses mémoires. Il inscrit en tête de son texte primitif le chiffre de l'année 1809, et remplace ce millésime par celui de 1811 dans le manuscrit livré à ses éditeurs. Dans le texte de 1826, probablement par suite d'une erreur de mémoire et n'ayant pas son acte de naissance sous les yeux, M. de Chateaubriand se dit né le 4 octobre et laisse l'année en blanc (la vraie date est le 4 septembre 1768). La longue généalogie, qui ne tient pas moins de onze pages dans les *Mémoires d'outre-tombe*, est absolument absente de notre manuscrit. M. de Chateaubriand dit lui-même, page 19 de l'édition de 1849, qu'il ajouta cette généalogie à son ouvrage en 1831, époque où il la retrouva au cabinet des titres de la Bibliothèque royale. En général, les quelques différences que l'on pourra relever pour certains faits de détail entre le texte que nous publions et celui qui a été imprimé en 1849, tiennent à ce que la rédaction copiée en 1826, écrite de premier jet, n'a pas été contrôlée par les vérifications

souvent très-minutieuses auxquelles l'écrivain recourut ensuite. Sous ce rapport elle a quelque chose de moins exact que le texte postérieur, auquel elle est si préférable à d'autres points de vue.

La supériorité littéraire du texte primitif sur celui qui, vingt ans plus tard, fut livré à l'impression, sera appréciée de tous les lecteurs. Le style, plus sobre, plus simple, atteint l'effet sans effort et marque bien ce qu'on peut appeler la *seconde manière* du plus grand prosateur français de ce siècle, alors que les conseils d'une amitié sincère et l'expérience eurent fait disparaître de ses écrits une certaine exubérance que réprouvait le goût, sans rien lui enlever de son éclat. Évoqués à une époque plus rapprochée des événements et des impressions qu'ils nous révèlent, ces souvenirs ont toute la grâce, la suavité, la fraîcheur des vingt premières années de la vie, sans aucune des touches criardes ou forcées que des corrections postérieures y vinrent ajouter.

Des nuances notablement différentes se rencontrent dans le portrait du comte de Chateaubriand, et cette figure très-originale y gagne plus de réalité. On sent au moins un cœur dans la poitrine de ce fier gentilhomme endurci par une trop longue lutte avec l'adversité, et devant lequel tremblait toute sa famille. Quelques lignes inspirées par un vrai respect filial, et où perce un attendrissement d'autant plus touchant qu'il est plus rare, complètent et tempèrent le tableau que l'écrivain fait de son père. Et, chose étrange, ces lignes belles et simples ne se retrouvent pas dans l'édition de 1849. On a peine à s'expliquer cette suppression ; sans doute qu'en revoyant la ferme silhouette qu'il avait tracée du taciturne et altier personnage de son père, le peintre septuagénaire crut lui donner plus de relief en chargeant sa palette : la demi-teinte attendrie disparut et ne laissa au modèle qu'un masque de marbre, beaucoup moins vraisemblable. D'autres suppressions, tout aussi regrettables, ont été opérées dans le texte toujours remanié, entre

autres deux histoires de voleurs qui ne se trouvent que dans la copie de 1826.

Parmi les notables différences que nous devons encore indiquer entre les deux manuscrits, nous ferons remarquer celles qui existent dans ce que M. de Chateaubriand dit de sa sœur Lucile. Dans notre manuscrit, la mort de madame de Caud est racontée dès le troisième livre des souvenirs. Elle n'est rapportée, et avec de tout autres détails, que dans le cinquième volume de l'édition de 1849. On trouve cités au tome I[er] de cette même édition trois très-courts fragments en prose de cette sœur bien-aimée : *l'Aurore*, une invocation *à la lune*, *l'Innocence;* ces morceaux ne se trouvent point dans le manuscrit primitif, et enfin le texte des lettres et billets cités dans les deux manuscrits diffère d'une manière assez sensible.

Afin de donner à nos lecteurs un exemple du procédé grossissant que pratiquait dans sa vieillesse l'illustre auteur de tant de chefs-d'œuvre, et justifier

ce que nous avons dit, nous allons mettre en regard d'une page de notre manuscrit la page correspondante de l'édition de 1849. Chacun pourra renouveler page à page et pour ainsi dire phrase à phrase cette comparaison qui constitue assurément une curieuse étude littéraire.

Copie de 1826.	*Page* 100 *de l'édition de* 1849.
Nous nous arrêtâmes pour laisser reposer les chevaux à un village à l'entrée des marais de Dol. Nous repartîmes ensuite, traversâmes toute la triste ville de Dol et passâmes à la porte même du collége où j'allais bientôt revenir, et, suivant le grand chemin qui mène à Combourg, nous commençâmes à nous enfoncer dans l'intérieur du pays.	Nos chevaux se reposèrent à un village de pêcheurs sur la grève de Cancale. Nous traversâmes ensuite les marais de la fiévreuse ville de Dol. Passant devant la porte du collége où j'allais bientôt revenir, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur du pays.
Pendant l'espace de six lieues nous n'aperçûmes que des landes bordées de forêts, des champs à peine cultivés, des paysans qui ressemblaient à des sauvages.	Durant quatre mortelles heures, nous n'aperçûmes que des bruyères guirlandées de bois, des semailles de blé noir court et pauvre, et d'indigentes avenières. Des charbonniers conduisaient des files de petits chevaux à crinière pendante et mêlée.
	Des paysans à sayons de peau de bique, à cheveux longs, pressaient des bœufs maigres

avec des cris aigus, marchaient à la queue d'une lourde charrette comme des faunes labourant.

Enfin du haut d'une colline nous découvrîmes une vallée toute fermée par des bois; du fond de cette vallée s'élevait, au bord d'une espèce de lac, le clocher d'une grosse bourgade; à l'extrémité occidentale de cette bourgade paraissait, sur un terrain élevé, un château gothique dont les tours se perdaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant.

Enfin nous découvrîmes une vallée au fond de laquelle s'élevait, non loin d'un étang, la flèche de l'église d'une bourgade; les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant.

J'ai été obligé de m'arrêter après avoir tracé ces dernières lignes, mon cœur battait au point de faire trembler ma main et de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent par leur force et leur multitude; mais n'interrompons pas mon récit, et que chaque souffrance vienne dans son ordre et à sa place.

J'ai été obligé de m'arrêter, mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude, et pourtant que sont-ils pour le reste du monde?

Descendus de la colline, nous franchîmes un ruisseau, et après avoir marché une demi-heure nous quittâmes le chemin pour gagner une futaie voisine. La voiture roula bientôt dans une allée de vieilles charmilles dont les cimes s'unissaient en berceau à une grande hauteur au-dessus de nos têtes.

Descendus de la colline, nous guéâmes un ruisseau; après avoir cheminé une demi-heure, nous quittâmes la grande route, et la voiture roula au bord d'un quinconce, dans une allée de charmilles dont les cimes s'entrelaçaient au-dessus de nos têtes.

Voici maintenant le portrait du comte de Chateaubriand.

Manuscrit de 1826.

Mon père était grand et sec; il avait le nez aquilin, les lèvres pâles, les yeux bleus et petits.

Je n'ai jamais vu un pareil regard : dans la colère ses yeux lançaient véritablement des flammes.

Une seule passion le dominait, celle de son nom : il ne vivait que pour rendre à sa famille l'éclat qu'elle avait perdu ; son orgueil blessé par sa première position, par le sentiment de l'injustice humaine, dégénéra dans une tristesse profonde que l'âge ne fit qu'augmenter, et dans un silence dont il ne sortait que par des explosions de colère ; du reste, les qualités du gentilhomme, le courage, la probité, l'honneur, brillaient chez lui au suprême degré. Avare dans l'espoir de rétablir son nom et de laisser à sa famille une vaste fortune, il avait dans l'occasion, et tout naturellement, les plus grandes manières ; il

Édition de 1849, *page* 32.

M. de Chateaubriand était grand et sec ; il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares.

Je n'ai jamais vu un pareil regard : quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle.

Une seule passion dominait mon père, celle de son nom. Son état habituel était une tristesse profonde que l'âge augmenta, et un silence dont il ne sortait que par des emportements. Avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat; hautain aux états de Bretagne avec les gentilshommes, dur avec ses vassaux à Combourg, taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte.

était presque toujours magnifiquement vêtu. Hautain aux états de Bretagne avec les gentilshommes, despotique avec ses vassaux, taciturne et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte.

La naissance de l'auteur :

Enfin, ma mère accoucha d'un troisième garçon, qu'on appela Jean-Baptiste ; c'est lui qui devint dans la suite le petit-gendre de M. de Malesherbes et qui a eu l'honneur de monter sur l'échafaud avec cet homme illustre. Après Jean-Baptiste, quatre filles : Marianne, Bénigne, Julie et Lucile ; toutes quatre d'une rare beauté, et dont les deux aînées ont seules survécu avec moi aux orages de la révolution.

Enfin ma mère mit au monde un troisième garçon, qu'on appela Jean-Baptiste ; c'est lui qui dans la suite devint le petit-gendre de M. de Malesherbes. Après Jean-Baptiste naquirent quatre filles : Marianne, Bénigne, Julie et Lucile ; toutes quatre d'une rare beauté, et dont les deux aînées ont seules survécu aux orages de la révolution. La beauté, frivolité sérieuse, reste quand toutes les autres sont passées.

Je fus, dans l'ordre de la naissance, le dernier de ces infortunés.

Je fus le dernier de ces dix enfants. Il est probable que mes quatre sœurs durent leur existence au désir de mon père d'avoir son nom assuré par l'arrivée d'un second garçon ; je résistais, j'avais aversion pour la vie.

Voici enfin un dernier exemple :

J'étais donc réduit à monter à la dérobée de grosses juments de carrosse et un grand cheval pie extrêmement méchant à qui j'aimais à faire sauter des fossés au risque de me rompre le cou.

J'étais réduit à monter à la dérobée deux grosses juments de carrosse ou un grand cheval pie. — La *Pie* n'était pas, comme celle de Turenne, un de ces destriers nommés par les Romains *desultorios equos* et façonnés à secourir leur maître ; c'était un pégase lunatique qui me mordait les jambes quand je le forçais à sauter des fossés.

Nous ne pousserons pas plus loin ces comparaisons de textes. Le lecteur intelligent préférera les faire lui-même. Il constatera assez sans nous quels devinrent, dans la rédaction tardivement remaniée, l'archaïsme du langage, l'abus des mots vieillis et souvent bizarres, la passion des termes techniques.

Il verra l'expression de *syndérèses chrétiennes* remplacer celle de « sentiments religieux ». *Dévaler le tronc* mis pour « se laisser glisser le long du tronc ». *Taillades* pour « étroites ouvertures ». *Jointif des deux tours* pour « qui liait les deux tours ».

Excaver pour « creuser ». *Dodiner* pour « sommeiller ». *Mon père me faisait éprouver les affres de la vie* remplaçant « mon père me faisait trembler ». Le laboureur *germé* à l'ombre des épis, au lieu de « né à l'ombre ». *Blandices* pour « jouissances ». *Charmeresse*, etc., etc. Nous n'en finirions point si nous voulions enregistrer tous les mots plus ou moins étranges dont une déplorable manie vint de la sorte altérer le charme souverain du texte primitif. Ces différences entre les deux rédactions successives, ainsi que la supériorité de la première, ont été déjà signalées par M. de Loménie, qui avait eu connaissance de notre copie.

Nous avons cru compléter l'intérêt de cette publication en faisant suivre les trois premiers livres des souvenirs de M. de Chateaubriand par la très-remarquable étude que Charles Lenormant consacra en 1850 aux *Mémoires d'outre-tombe.* Les hommes de génie rencontrent rarement des juges équitables parmi leurs contemporains. Les admira-

teurs comme les détracteurs sont trop passionnés dans leurs appréciations; mais le temps amène l'arrêt impartial et définitif, et si nous ne nous trompons, un des mérites du travail de M. Lenormant fut d'avoir devancé la postérité.

Nous avons publié ailleurs, dans les *Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de madame Récamier*, la plupart des lettres de M. de Chateaubriand à sa noble et fidèle amie. Cette publication ne comprenait guère pourtant que la correspondance des années brillantes de la vie publique de l'auteur du *Génie du christianisme*.

En mettant aujourd'hui sous les regards du public une œuvre de la jeunesse du grand poëte, la pensée nous est venue d'y joindre les lettres de ses dernières années : on les trouvera à la fin de ce volume. Les infirmités avaient rendu la vieillesse bien lourde à M. de Chateaubriand et ajouté leur tristesse à sa mélancolie native, mais le vieux lion

blessé n'était pas devenu insensible aux beautés de la nature, il en recevait toujours une impression vive et vraie : l'empreinte indélébile de son génie ne s'était pas effacée.

On trouvera encore, dans les lettres et les billets que sa main tremblante était souvent hors d'état de tracer, l'allure pittoresque de sa phrase avec plus de sensibilité et une grâce exquise.

Bossieu, 1er septembre 1873.

ESQUISSE
D'UN MAITRE

MÉMOIRES DE MA VIE

COMMENCÉS EN 1809

LIVRE PREMIER

Je me suis souvent dit : Je n'écrirai point les mémoires de ma vie, je ne veux point imiter ces hommes qui, conduits par la vanité et le plaisir qu'on trouve naturellement à parler de soi, révèlent au monde des secrets inutiles, des faiblesses qui ne sont pas les leurs, et compromettent la paix des familles.

Après ces belles réflexions, me voilà écrivant les premières lignes de mes mémoires. Pour ne pas rougir à mes propres yeux et pour me faire illusion, voici comment je pallie mon inconséquence.

D'abord je n'entreprends ces mémoires qu'avec le

dessein formel de ne disposer d'aucun nom que du mien propre dans tout ce qui concerne ma vie privée; j'écris principalement pour rendre compte de moi à moi-même. Je n'ai jamais été heureux, je n'ai jamais atteint le bonheur, que j'ai poursuivi avec une persévérance qui tient à l'ardeur naturelle de mon âme; personne ne sait quel était le bonheur que je cherchais, personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur : la plupart des sentiments y sont restés ensevelis ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, que parvenu au sommet de la vie je descends vers la tombe, je veux avant de mourir remonter vers mes belles années, expliquer mon inexplicable cœur, voir enfin ce que je pourrai dire lorsque ma plume sans contrainte s'abandonnera à tous mes souvenirs. En rentrant au sein de ma famille qui n'est plus, en rappelant des illusions passées, des amitiés évanouies, j'oublierai le monde au milieu duquel je vis et auquel je suis si parfaitement étranger. Ce sera de plus un moyen agréable pour moi d'interrompre des études pénibles, et quand je me sentirai las de tracer les

tristes vérités de l'histoire, je me reposerai en écrivant l'histoire de mes songes.

Je considère ensuite que, ma vie appartenant au public par un côté, je n'aurais pu échapper à tous les faiseurs de mémoires, à tous les biographes marchands, qui couchent le soir sur le papier ce qu'ils ont entendu dire le matin dans les antichambres. J'ai eu des succès littéraires, j'ai attaqué toutes les erreurs de mon temps, j'ai démasqué les hommes, blessé une multitude d'intérêts; je dois donc avoir réuni contre moi la double phalange des ennemis littéraires et politiques. Ils ne manqueront pas de me peindre à leur manière; et ne l'ont-ils pas déjà fait! Dans un siècle où les plus grands crimes commis ont dû faire naître les haines les plus violentes, dans un siècle corrompu, où les bourreaux ont un intérêt à noircir les victimes, où les plus grossières calomnies sont celles que l'on répand avec le plus de légèreté, tout homme qui a joué un rôle dans la société doit, pour la défense de sa mémoire, laisser un monument par lequel on puisse le juger.

Mais avec cette idée, je vais peut-être me montrer meilleur que je ne suis? j'en serai peut-être tenté?

A présent, je ne le crois pas; je suis résolu à dire toute la vérité. Comme j'entreprends d'ailleurs l'histoire de mes idées et de mes sentiments, plutôt que l'histoire de ma vie, je n'aurai pas autant de raisons de mentir. Au reste, si je me fais illusion sur moi, ce sera de bonne foi, et par cela même on verra encore la vérité au fond de mes préventions personnelles.

Commençons donc, et parlons d'abord de ma famille; c'est essentiel, parce que le caractère de mon père a tenu en grande partie à sa position et que ce caractère a beaucoup influé sur la nature de mes idées, en décidant du genre de mon éducation. Cependant si j'avais écrit ces mémoires avant la révolution, j'aurais peut-être évité de parler longtemps de mon origine : né avec un sentiment absolu d'indépendance, je n'estimais peut-être pas assez autrefois l'avantage d'être sorti d'une ancienne maison; mais depuis qu'on a voulu prouver que la noblesse n'était rien, j'ai senti qu'elle valait quelque chose, et j'aime à présent à retrouver le gentilhomme sous la plume de Montesquieu, comme à sentir la chevalerie sous la lance de Bayard.

Je descends d'une des plus anciennes familles de

la Bretagne et de la monarchie française. Si elle n'a pas l'éclat de celle des Rohan et des Montmorency-Laval, avec lesquelles elle rivalise de grandeur et d'ancienneté, c'est que, renfermée dans sa province, elle a rarement été revêtue des grandes charges de la couronne. Les Chateaubriand se montrent dans notre histoire comme de très-vaillants chevaliers, des barons puissants et généreux, dont la devise était : Je sème l'or; comme des seigneurs d'un sang si illustre, qu'ils signaient dans les actes des ducs de Bretagne et se faisaient quelquefois garants de leurs traités, ainsi qu'il arriva dans les fameux démêlés de Jean II et du connétable de Clisson. Mais ils paraissent avoir eu peu d'ambition et s'être bornés à vivre dans leurs châteaux, en réputation d'honneur, d'hospitalité et de piété. — Les historiens et les généalogistes varient sur leur origine. Les deux branches aînées des Chateaubriand étant éteintes, la troisième continua le nom en Bretagne. Elle descendait de ce Pierre de Chateaubriand, fils de Geoffroy IV de Laroche Baritaut, dont le Père Anselme fait mention et dont il ignorait la descendance. Cette branche fut d'abord très-riche et très-puissante, et comme on la retrouve pendant plu-

sieurs siècles possédant sans altération les quatre terres de Beaufort, de la Guérande, de Combourg, de Portric en Bretagne[1], sa ligne se trouve marquée par une possession irrécusable. Lorsque Chérin vit nos titres pour ma présentation à Louis XVI, et pour faire les preuves de ma sœur Lucile au chapitre de Largentière et ensuite à celui de Remiremont, il déclara qu'il n'avait jamais eu entre les mains une plus belle et plus complète généalogie. Cette branche fournit un illustre compagnon à du Guesclin; elle prit les fleurs de lis sans nombre au lieu du croissant, et passa à la réformation des états de Bretagne en 1666. Nos titres ont échappé au vandalisme révolutionnaire et appartiennent aujourd'hui à mon neveu Louis, comme aîné de ma famille.

Cependant les terres immenses des deux branches

1. Les mémoires du cabinet généalogique mentionnent comme possédées par divers membres de la branche des Chateaubriand de Beaufort, les terres de Beaufort, de Guérande, de Marousière, de Portrie et de Balestre, mais sans que cette possession paraisse constante et uniforme, sinon pour Beaufort.

Quant à la date du chef de nom et d'armes de la famille dont parle un peu plus loin l'auteur des mémoires, il n'y a pas moyen de la préciser, et nous croyons qu'elle doit rester vague. L'auteur a écrit « *en* 17... » comme pour dire : « *au* XVIII[e] *siècle* ».

aînées des Chateaubriand étant passées, par des femmes, dans des maisons étrangères, la troisième branche tomba peu à peu dans la pauvreté par des subdivisions de partage. Les aînés emportant toujours les deux tiers des biens et ne laissant pour recueillir leur succession que des filles, il arriva que les cadets se trouvèrent bientôt sans fortune ; il ne leur resta que leurs parchemins, leur entrée aux états de Bretagne qui attestait leur noble origine, leur épée de fer, de l'orgueil et un nom oublié.

Le chef de nom et d'armes de la famille des Chateaubriand était en 17... un chevalier de Chateaubriand de la Guérande, ivrogne décidé, veuf d'une femme noble dont il n'avait eu qu'une fille. Ce chevalier passait ses jours à boire dans sa gentilhommière, jurant quand il était ivre : Foi de Chateaubriand! vivant dans le désordre avec ses servantes et mettant les plus beaux titres de sa maison à couvrir des pots de beurre.

En même temps que ce chevalier de Chateaubriand de la Guérande, vivait un arrière-cadet, cousin de ce chevalier et plus pauvre encore que lui, car il possédait en tout cinq cents livres de rente : c'était le père de mon père. Il avait épousé Pétro-

nille Lamour de Langégu, d'une ancienne famille de Bretagne. Il mourut assez jeune.

Ma grand'mère, que j'ai connue dans mon enfance et qui a quatre-vingts ans était belle encore, se trouva, au décès de mon grand-père, chargée de quatre fils, dont mon père, René de Chateaubriand, était le troisième ;elle habitait dans la plus grande détresse un petit manoir aux environs de Dinan. Pour comble de malheur, elle fut contrariée dans ses desseins par le caractère de ses fils aînés. Celui à qui le magnifique héritage était dévolu, comme chef de la famille, se trouva avoir le goût des lettres. A l'âge de vingt ans il partit à pied pour Paris et s'ensevelit dans une bibliothèque. Sa mère lui envoyait tous les ans 250 francs, la moitié juste du revenu paternel. Il mourut inconnu au milieu des livres. Il s'occupait de recherches historiques. Pendant sa vie, qui fut courte, il écrivait chaque premier de janvier une lettre à sa mère; c'est le seul signe d'existence qu'il donnât jamais à ses parents. —L'autre fils, qui suivait immédiatement ce fils aîné, avait été envoyé au collége de Dinan. Ma grand'mère voulait le faire entrer dans l'Église et comptait sur lui pour le soutien de ses frères. Il se fit prêtre en effet : mais au

lieu de chercher des bénéfices, que son nom lui aurait facilement procurés, il ne voulut jamais rien demander, par fierté et par insouciance. Il se fit curé de campagne ; il avait la passion de la poésie : ses vers, dont j'ai vu un grand nombre, avaient la mollesse de ceux de Chaulieu, avec un léger ton épigrammatique. Ce singulier curé fut adoré de ses paroissiens. Son nom, illustre en Bretagne, excitait d'abord l'étonnement; ensuite son caractère joyeux, le culte que cette autre espèce de Rabelais avait voué aux Muses dans un presbytère attirait à lui, on venait le voir de toutes parts; il donnait tout ce qu'il avait, et n'était, à la lettre, pas maître chez lui; il mourut insolvable, et ma grand'mère n'osa prendre sa chétive succession que sous bénéfice d'inventaire. Les paysans s'assemblèrent, déclarèrent qu'on faisait injure à la mémoire de leur curé, et se chargèrent d'acquitter ses dettes; en conséquence, ils l'enterrèrent à leurs frais, liquidèrent sa succession et envoyèrent à sa famille le peu qu'il avait laissé.

Quelle singulière destinée avait donné aux descendants des barons de Chateaubriand le goût des lettres, à la fois pour les perdre et les consoler!

Voilà mes deux oncles, l'un érudit et l'autre

poëte ; mon frère aîné faisait agréablement les vers ; une de mes sœurs, madame de Farcy, avait un véritable talent pour la poésie ; une autre de mes sœurs, la chanoinesse, sera connue par quelques écrits admirables ; moi, j'ai barbouillé du papier. Mon frère a péri sur l'échafaud ; mes deux sœurs ont quitté une vie de douleur après avoir langui dans les prisons ; mes deux oncles ne laissèrent pas de quoi payer les quatre planches de leur cercueil ; les lettres ont causé mes joies et mes peines, et je ne désespère pas de mourir à l'òhpital.

Ma grand'mère, s'étant inutilement épuisée pour faire quelque chose de ses deux fils aînés, ne pouvait plus rien pour les deux cadets. A l'époque de la naissance de mon père, presque aucun Breton ne servait ; madame de Sévigné remarque que son fils était pour ainsi dire le seul gentilhomme breton qui se trouvât dans l'armée. Il faut excepter de cette remarque les autres grands barons qui, n'ayant pas, comme ceux de mon nom, perdu leur fortune, étaient devenus Français, pour parler comme on parle en Bretagne, et ne vivaient plus en province. Cette antipathie des Bretons pour le service de terre subsistait encore en partie au commencement

de la révolution, et nous nous regardions toujours un peu comme des étrangers dans les armées du roi de France.

Ma grand'mère ne pouvait donc pas avoir l'idée, contre les mœurs et l'esprit de sa province, de placer ses fils cadets dans des régiments. Comment d'ailleurs les eût-elle envoyés au service? elle n'avait pas même la petite somme nécessaire pour les vêtir. Cette famille, qui avait semé l'or, voyait de son toit de chaume les grands châteaux qui jadis appartenaient à ses pères. Elle avait présidé les états de Bretagne comme possédant une des grandes baronnies, elle avait signé aux traités des souverains et elle n'aurait pas eu le crédit d'obtenir une sous-lieutenance pour l'héritier de son nom. Ensuite à cette époque les armes de France avaient perdu leur gloire : nul espoir de réussir par ses talents militaires auprès d'une cour qui regardait elle-même la guerre comme un fléau et la noblesse comme un préjugé.

Il restait à la pauvre noblesse bretonne une ressource : la marine royale. Ma grand'mère essaya d'en profiter pour son fils René : il avait alors douze ans; mais il fallait d'abord se rendre à Brest, y vivre, s'y équiper, acheter l'uniforme, les armes,

les livres nécessaires à un officier de marine; ma grand'mère fit de vains efforts, elle ne put parvenir à équiper son fils, quoiqu'elle vendît pour cela son linge, quelques dentelles et jusqu'à son anneau de mariage. Le brevet demandé au ministre de la marine n'arriva point, faute de protecteur pour en solliciter l'expédition, enfin tout manqua, et ma malheureuse grand'mère tomba malade de chagrin.

Ce fut alors que mon père donna la première marque de ce caractère ferme et pour ainsi dire terrible que je lui ai connu : il avait environ treize ans; s'étant aperçu du chagrin de sa mère, il approcha du lit où elle était couchée et lui dit : Ma mère, ayez bon courage, je ne veux plus vous affliger et être un fardeau pour vous! laissez-moi aller faire fortune... Sur cela ma grand'mère se prit à pleurer; c'est à mon père lui-même que j'ai cent fois entendu raconter cette scène. « René, répondit ma grand'mère, que veux-tu faire? Laboure ton champ avec moi. — Il ne peut pas nous nourrir, dit mon père. Laissez-moi partir, je m'embarquerai, je ferai fortune et je viendrai vous secourir. — Eh bien, dit la mère pleurant toujours, va donc où Dieu veut que tu ailles! Et elle embrassa l'enfant

avec des sanglots. Le soir même, mon père fit un petit paquet de ses hardes, le mit sur son dos, quitta la ferme maternelle, arriva à Dinan, où une parente de sa mère lui donna une lettre pour un armateur de Saint-Malo. L'armateur l'accueillit avec bonté et le fit embarquer comme volontaire sur une goëlette armée qui mit à la voile quelques jours après.

La petite république malouine soutenait seule alors sur la mer l'honneur du pavillon français et se montrait la digne patrie de Jacques Cartier et de du Guay-Trouin. Dès sa première course mon père fut blessé deux fois dans un de ces combats dont l'obscurité laisse au péril toute sa grandeur et à la valeur tout son mérite. La goëlette fut prise et mon père mené prisonnier en Angleterre; de là il revint en France, moins riche et moins heureux que jamais, se rembarqua, fit naufrage sur la côte d'Espagne, traversa à pied ce noble pays que son fils devait parcourir un jour, poussé par d'autres passions et d'autres malheurs, fut attaqué par des voleurs dans la Galice, passa à Bayonne sur un vaisseau, et surgit encore au toit paternel. Son courage, son esprit d'ordre l'avaient fait connaître; de riches colons s'intéressèrent à son sort, il fut envoyé aux

Iles et commença à jeter les fondements de la nouvelle fortune de sa famille.

Ma grand'mère fut dans la joie. Elle confia à son fils René son dernier fils Pierre, surnommé M. de Chateaubriand du Plessis et dont nous avons vu le fils, Armand de Chateaubriand, fusillé par Bonaparte le vendredi saint de l'année 1808. Mon infortuné cousin est, pour ainsi dire, le dernier gentilhomme français mort pour la cause de la monarchie. Mon père se chargea volontiers du soin de son frère, quoiqu'il eût contracté par l'habitude de souffrir un caractère qu'il conserva toute sa vie. Le *non ignara mali* n'est pas toujours vrai, le malheur a ses duretés comme ses tendresses. Mon père était grand et sec, il avait le nez aquilin, les lèvres pâles, les yeux bleus et petits. Je n'ai jamais vu un pareil regard : dans la colère ses yeux lançaient véritablement des flammes ; une seule passion le dominait, celle de son nom ; il ne vivait que pour rendre à sa famille l'éclat qu'elle avait perdu ; son orgueil blessé par sa première position, par le sentiment de l'injustice humaine, dégénéra dans une tristesse profonde que l'âge ne fit qu'augmenter, et dans un silence dont il ne sortait que par des explosions de

colère; du reste, les qualités du gentilhomme, le courage, la probité, l'honneur, brillaient chez lui au suprême degré. Avare, dans l'espoir de rétablir son nom et de laisser à sa famille une vaste fortune, il avait dans l'occasion et tout naturellement les plus grandes manières, il était presque toujours magnifiquement vêtu. Hautain aux états de Bretagne avec les gentilshommes, despotique avec ses vassaux, taciturne et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant c'était la crainte; s'il eût vécu jusqu'à la révolution, et s'il eût été plus jeune, il aurait joué un grand rôle ou se serait fait massacrer dans son château. Il avait certainement du génie, et je ne doute pas qu'à la tête de l'administration ou des armées, c'eût été un homme extraordinaire.

Ce fut au retour d'une de ses courses, lorsqu'il commençait à être moins malheureux, qu'il songea à se marier. Apolline de Bédée, ma mère, était la quatrième fille d'un ancien gentilhomme qui vivait à la campagne dans une terre auprès de Plancouët, village charmant situé entre Dinan, Saint-Malo et Lamballe. La grand'mère de ma mère avait été élevée à Saint-Cyr dans les dernières années de madame de Maintenon, elle avait soigné l'éducation de ses filles et

petites-filles. Ma mère, douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination prodigieuse, avait été nourrie dans son enfance de la lecture de Fénelon, de Racine et de madame de Sévigné, et instruite par son aïeule de toutes les anecdotes de la cour de Louis XIV : elle savait tout *Cyrus* par cœur. Apolline de Bédée n'était pas jolie, elle était au contraire petite et laide, mais elle avait les plus beaux yeux du monde. Rien ne contrastait davantage que l'élégance de ses manières et l'allure vive de son humeur, avec la rudesse et le calme menaçant de mon père. Aimant la société autant qu'il aimait la solitude, aussi pétulante qu'il était froid, elle n'avait pas un goût qui ne fût opposé à ceux de son mari ; la contrariété qu'elle éprouva dans ses penchants la rendit peu à peu rêveuse et mélancolique, de légère et gaie qu'elle était par caractère. Obligée de se taire quand elle aurait voulu parler, elle s'en dédommageait par une espèce de tristesse bruyante entrecoupée de soupirs qui interrompait seule la tristesse muette de mon père : pour la piété ma mère était un ange.

Mon père était âgé de trente-cinq ans lorsqu'il épousa Apolline de Bédée. Comme elle n'avait presque rien,

que lui-même ne possédait rien encore, il s'établit avec elle à Saint-Malo, d'où il était parti pour lutter contre la fortune; ma mère mit au monde un fils qui mourut au berceau et qui fut nommé Geoffroi ou Geffroy, comme tous les aînés de ma famille. Ce fils fut suivi d'un autre fils et de deux filles qui ne vécurent que quelques mois. Ces quatre enfants périrent par la même cause : d'un épanchement de sang au cerveau. Enfin ma mère accoucha d'un troisième garçon qu'on appela Jean-Baptiste; c'est lui qui devint dans la suite le petit-gendre de M. de Malesherbes et qui eut l'honneur de monter sur l'échafaud avec cet homme illustre. Après Jean-Baptiste, quatre filles, Marianne, Bénigne, Julie et Lucile, toutes quatre d'une rare beauté, et dont les deux aînées ont seules survécu avec moi aux orages de la révolution. Je fus dans l'ordre de naissance le dernier de ces infortunés. Je vins au monde le 4 octobre de l'année 1798. La maison dans laquelle je suis né appartenait alors à M. de Boisgarriau, père de la princesse de Carignan. Cette maison est située dans une petite rue de Saint-Malo, appelée la rue des Juifs; la chambre où ma mère accoucha domine les murs déserts de la ville et donne sur une mer qui

s'étend à perte de vue, en se brisant parmi des écueils. J'eus pour parrain mon malheureux frère, et pour marraine madame la comtesse de Plouër, fille du maréchal de Contades. Je fus nommé François du jour où j'étais né, et René à cause de mon père. J'étais presque mort quand je sortis du sein maternel, et les mugissements des vagues battues par une tempête d'équinoxe empêchaient d'entendre mes cris. Mes sœurs, me tenant encore enfant dans leurs bras à la fenêtre de la chambre de ma mère, m'ont souvent raconté les circonstances de ma naissance. La tristesse de ces premières impressions ne s'est jamais effacée de ma mémoire, et il n'y a pas de jour encore où, en rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère me fit le funeste présent de la vie, la tempête et les flots dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. C'est à moi que s'appliquent trop bien les vers de Lucrèce :

> Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
> Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
> Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
> Piscibus ex alvo matris natura profudit.
>
> LUCRÈCE, V, 222.

Il semble que le ciel ait voulu rassembler toutes ces circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées et me faire pressentir que je ne serais qu'un voyageur livré au caprice des vents et du sort.

Je fus mis en nourrice à ce joli village de Plancouët dont j'ai parlé. L'unique frère de ma mère, le comte de Bédée, avait près de ce village un château très-agréable qu'il avait nommé *Mon Choix.* Les biens de ma grand'mère maternelle se trouvaient dans les environs; ma grand'mère elle-même vivait retirée avec sa sœur, mademoiselle de Boisteilleul, dans un hameau qui n'était séparé du village de Plancouët que par un pont et qu'on appelait l'Abbaye, à cause d'une abbaye de bénédictines consacrée dans ce lieu à Notre-Dame de Nazareth. La première nourrice qu'on me donna se trouva stérile; on ne s'en aperçut pas d'abord, je pensai mourir; ma bizarre destinée s'obstinait à me faire vivre; une pauvre femme amie de ma nourrice et nouvellement accouchée me prit sur son sein avec son nourrisson, croyant que j'allais expirer. Elle me voua à la patronne du hameau, à Notre-Dame de Nazareth, et promit que si j'en revenais je porterais le

bleu et le blanc jusqu'à l'âge de sept ans en l'honneur de la sainte Vierge. Ma mère ratifia son vœu : je fus sauvé. Si l'on m'eût laissé mourir, on m'eût rendu un grand service ; mais il entrait dans les desseins de Dieu d'accorder au vœu de l'obscurité et de l'innocence la conservation d'une vie qu'une vaine renommée devait atteindre et que devaient troubler tant de passions.

A quatre ans, je fus reporté à Saint-Malo chez ma mère. Mon père venait d'acheter le vieux château de Combourg, dont madame de Sévigné a vanté les bois. Mon père désirait surtout rentrer dans les biens qui avaient appartenu à ses ancêtres ; mais ne pouvant traiter pour la baronnie de Chateaubriand, passée dans la maison de Condé, il s'était déterminé à faire l'acquisition de Combourg, que plusieurs branches de notre famille avait jadis possédé. Combourg, dans l'origine, formait une partie de l'immense héritage d'Eudon, père du premier Briand ; et dès l'an 1100, il y avait un château dans ce lieu ; de plus le maréchal de Duras, qui vendit Combourg à mon père, le tenait par succession d'une dame de Coëtquen, notre proche parente. Ce fut le même maréchal qui, comme notre allié, nous pré-

senta dans la suite à Louis XVI, mon frère et moi.

Tandis que le comte de Chateaubriand poursuivait ses plans pour le rétablissement de sa famille et commençait à en rassembler les titres dans sa gothique demeure, il fixait le sort de ses enfants; une charge de conseiller au parlement de Bretagne devait être le lot de mon frère, qui avait onze ans de plus que moi; je fus destiné à la marine royale. On sera étonné peut-être de voir un homme dévoré de l'orgueil de son nom choisir pour son fils aîné une carrière si peu éclatante, mais c'étaient là les idées de tous les gentilshommes bretons. Le fils aîné dans le parlement qui était noble, le second fils dans la marine, et le troisième, quand il y en avait un, dans l'Église; l'éloignement ou plutôt la haine du service de la cour était, comme je l'ai déjà dit, naturel à tout Breton et particulièrement à mon père. L'aristocratie de nos états fortifiait en lui ce sentiment, et l'abaissement de sa famille, qui avait rendu de si grands services à la couronne sous saint Louis, Charles V et Henri IV, lui faisait regarder les rois de France comme une race d'ingrats. Il est curieux de remarquer cet esprit d'indépendance de ma province jusque dans la nouvelle constitution de la

France, les Bretons sont presque tous dans l'opposition ; toujours loyaux envers le prince, ils n'ont jamais pu souffrir les ministres.

Mon sort étant irrévocablement fixé, on me livra à une enfance oisive. Quelques notions de dessin, de langue anglaise et de mathématiques paraissaient plus que suffisantes pour l'éducation d'un cadet voué d'avance à la rude vie d'un marin. Quand je fus rapporté à Saint-Malo, mon père commençait à faire de fréquents voyages à Combourg, où il finit par se fixer avec sa famille. Mon frère était au collége de Saint-Brieuc, et mes quatre sœurs vivaient auprès de ma mère. Toute la tendresse de celle-ci était portée sur son fils aîné, non qu'elle n'aimât pas ses autres enfants, mais elle témoignait une préférence aveugle au jeune comte de Combourg. J'avais bien, il est vrai, comme garçon, comme le dernier venu, comme chevalier (c'était ainsi qu'on m'appelait) quelques priviléges sur mes sœurs, mais en dernier résultat j'étais abandonné aux soins des domestiques ; ma mère, d'ailleurs pleine d'esprit et de vertus, était préoccupée par son amour pour mon frère, par les soins de la société et par les devoirs de la religion. La comtesse de Plouër, ma marraine, était son

amie intime; elle voyait aussi beaucoup les parents de Maupertuis et de l'abbé Trublet, tous deux nés à Saint-Malo; elle aimait la politique, le bruit, le monde : elle s'était jetée avec chaleur dans l'affaire de M. de Lachalotais; elle rapportait dans son intérieur une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie et de chicane qui nous empêchèrent d'abord de reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours; mon père était la terreur des domestiques, ma mère en était le fléau.

De ce caractère de mes parents sont nés les premiers sentiments de ma vie. Je trouve un charme triste à remonter du présent à la source de mes penchants, et à me demander quelles furent les personnes que j'aimai aussitôt que je sentis mon existence. Hélas! dans l'enfance même, les tendresses sont mêlées de larmes, l'homme ne s'attache à quelque chose que pour être malheureux.

Mon premier penchant ne fut pas bien noble, ce ne fut point ma famille qui l'obtint, ceci pourra faire faire des réflexions aux pères et mères : j'aimai

avec fureur celle qui prit soin de moi; c'était une bonne fille appelée la Villeneuve, dont j'écris le nom avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux. La Villeneuve était une espèce de surintendante de la maison, tantôt bonne d'enfant, tantôt à l'office, tantôt à la cuisine; me portant partout dans ses bras, me donnant à la dérobée tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant et marmottant toujours : « C'est celui-là qui ne sera pas fier, qui a un bon cœur, qui aime les pauvres gens; tiens! petit garçon! » Et elle me bourrait de vin et de sucre. Je ne pouvais quitter cette femme. Je poussais des cris aigus s'il fallait m'en séparer; ayant été une fois renvoyée par ma mère, on fut obligé de la faire revenir ou je serais mort. Je restai pâmé de douleur une journée entière, refusant toute nourriture. En me rappelant la violence de mon chagrin, je vois que les enfants sont capables d'aimer plus fortement qu'on ne pense.

Le valet de chambre de mon père, le bon Lafrance, partageait avec la Villeneuve une partie de mes affections. Mais bientôt je contractai une amitié plus digne, qui fit longtemps le charme et qui

fait aujourd'hui le regret de ma vie. Lucile, la quatrième de mes sœurs, avait deux ans de plus que moi; comme la dernière des quatre filles, elle était la plus négligée et la moins aimée. Elle n'avait que la dépouille de ses sœurs. Qu'on se représente une pauvre petite fille maigre, trop grande pour son âge, ayant des bras dégingandés, un air timide et malheureux, languissant dans un coin comme une chevrette malade; qu'on se représente encore cette pauvre petite fille parlant avec difficulté et ne voulant rien apprendre, et qu'on lui mette une robe usée, faite pour une autre taille que la sienne, qu'on renferme sa poitrine dans un corps piqué dont les pointes lui faisaient des plaies aux côtés, qu'on soutienne son long cou par un collier de fer garni de velours brun, des cheveux retroussés sur le haut de la tête, fortement poudrés et pommadés, avec un toquet d'étoffe noire : voilà la pauvre créature qui me frappa en rentrant sous le toit paternel. Personne n'aurait soupçonné dans la chétive Lucile les talents et la beauté qui devaient un jour se montrer en elle. Elle me fut livrée comme un jouet et comme ma servante : je n'abusai point de mon pouvoir. Si quelque chose me faisait m'estimer moi-

même, ce serait le sentiment que j'éprouvai à l'âge de six ans pour ma sœur; au lieu de la soumettre à mes volontés, je devins son défenseur : j'avais le cœur gros lorsque je la voyais plus mal habillée que mes autres sœurs. Quand le maître d'écriture la grondait ou lui donnait des coups de règle sur ses doigts, enflés par les engelures, je me jetais furieux sur le maître. Si on la punissait, il fallait abréger la pénitence ou consentir à entendre mes éternels pleurs. Mon cœur saignait de l'injustice dont ma Lucile était l'objet. Le sentiment le plus prononcé en moi est certainement l'horreur de l'oppression et le désir de secourir la faiblesse. Ce désir m'a souvent compromis, car il m'entraîne d'une manière irrésistible; voilà pourquoi les triomphes des méchants, loin de me faire céder, m'ont constamment porté à la résistance. Plus le crime obtient de victoires, moins je capitule. Il m'a quelquefois tenu la baïonnette sur la poitrine, il a mis ma vie et ma fortune au prix de mon silence, mais j'ai toujours, comme d'Assas, crié à ceux qui me suivaient : « A moi, c'est l'ennemi! »

Je croissais donc sans étude dans ma famille. Nous n'habitions plus la maison où je suis né; ma

mère occupait un très-bel hôtel en face de la porte de la ville qui s'ouvre sur la chaussée appelée le Sillon, parce qu'elle s'élève en effet comme le dos d'un sillon, au milieu des flots.

Saint-Malo est bâti, comme on sait, dans une île qui n'est jointe à la terre ferme que par la chaussée dont je viens de parler. Cette chaussée a une demi-lieue de long; elle est battue d'un côté par la pleine mer, de l'autre elle est lavée par le flux qui entre dans le port après avoir embrassé la ville. Quand la mer est basse, le port reste à sec, et du côté de la pleine mer se découvre une grève du plus beau sable, on peut alors faire à pied le tour de la ville. On voit, auprès et au loin, des forts bâtis au milieu de la mer sur des rochers, des îlots déserts, des récifs et des écueils; la ville est ceinte de murs divisés en grands et en petits murs sur lesquels on se promène, et défendue par un château de construction demi-gothique, ouvrage de la duchesse Anne.

C'est donc sur les grèves du côté de la pleine mer, entre le château et un fort appelé le fort Royal, que se rassemblaient les enfants de la ville; c'est là que, conduit par une bonne ou par un domestique, j'ai

été élevé comme le compagnon des vents et des flots. Mon grand plaisir était de lutter contre les tempêtes avec les vagues, qui tantôt se retiraient devant moi, tantôt couraient après moi sur la rive. Une autre occupation était de bâtir avec mes camarades des monuments de sable que nous appelions des tours; ils étaient plus ou moins vastes, plus ou moins beaux, selon la force ou le goût des petits architectes. Notre joie était extrême lorsqu'à la mer montante nous voyions s'approcher le premier flot pour envahir nos retranchements, comme Neptune lorsqu'il attaqua la muraille des Grecs. Souvent nous ménagions des ouvertures souterraines par où l'eau entrait dans l'intérieur de nos murs avant de les avoir renversés, le second flot sapait la base du monument, qui disparaissait au troisième. Combien de fois, depuis cette époque, ai-je cru bâtir pour l'éternité des châteaux qui se sont plus vite évanouis que mes palais de sable!

On me conduisait tous les matins avec Lucile chez des espèces de religieuses qui montraient à lire aux enfants. Lucile lisait fort mal, je lisais encore plus mal qu'elle. On la grondait, je battais les sœurs : grandes plaintes portées à ma mère. Je

commençais à passer pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ces idées-là entraient dans la tête de mes parents. Mon père disait gravement devant moi en branlant la tête que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des coureurs de lièvres, des ivrognes, des querelleurs; ma mère soupirait et grognait en voyant le désordre de ma parure. Tout enfant que j'étais, le propos de mon père me révoltait, j'en sentais pour ainsi dire le danger et l'inconvenance. Quand ma mère couronnait sa remontrance par l'éloge de mon frère, qu'elle appelait un Caton, un héros, je me sentais prêt à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi. Il est vrai que je remplissais la maison de tous les polissons de la ville. J'avais fait connaissance avec eux sur la grève, et ils étaient devenus mes plus chers amis. J'étais vêtu comme eux, mes chemises tombaient en lambeaux, je n'avais jamais une paire de bas qui ne fût outrageusement trouée. Je perdais souvent mon chapeau et quelquefois mon habit. J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires, et j'étais si sale qu'on n'osait pas me toucher. Frisés par-dessus l'oreille,

mes cheveux, qu'on ne peignait que tous les samedis, devenaient ce qu'ils pouvaient sous une couche de poudre et de pommade. Enfin ma figure était quelquefois si étrange, que ma mère, au milieu de sa colère, ne pouvait s'empêcher de rire et de s'écrier : « Qu'il est laid ! » J'aimais et j'ai toujours aimé la propreté et même l'élégance ; souvent la nuit j'essayais de raccommoder mon ajustement. La bonne Villeneuve et ma Lucile m'aidaient à réparer ma toilette pour m'épargner des pénitences et des gronderies. Mais ces soins ne servaient qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre. J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants parés de leurs plus beaux habits, à certains jours de l'année. Il y a à Saint-Malo des espèces de foires aux environs de la ville ; on s'y rend à pied quand la mer est retirée, ou en bateau lorsqu'elle est pleine. La foule des matelots et des paysans, le concours des marchands, les tentes élevées au bord de la mer, les vaisseaux qui entraient au port ou mouillaient en rade, les salves d'artillerie, le branle des cloches, tout contribuait à répandre dans ces fêtes le mouvement et la gaieté. J'étais le seul qui n'en partageât pas la joie : j'y paraissais mal vêtu

et sans argent pour acheter des jouets ou des gâteaux. Afin d'éviter les mépris qui s'attachent à la mauvaise fortune, j'allais m'asseoir loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer laisse dans la concavité des rochers ; je m'amusais à voir voler les oiseaux de mer, ou à ramasser des coquillages ; le soir en rentrant, je n'étais guère plus heureux. J'avais le malheur d'avoir pour certains mets une répugnance invincible, on me forçait d'en manger. J'implorais des yeux Lafrance pour qu'il m'enlevât mon assiette lorsque mon père par hasard tournait la tête, car si je laissais ce qu'on m'avait servi, j'allais me coucher sans souper. J'ai souvent ainsi souffert de la faim ; pour le feu, même rigueur : on ne souffrait pas que j'approchasse de la cheminée. Il y a loin de là aux soins qu'on donne aux enfants aujourd'hui.

Mais si j'avais des peines qui ne sont pas connues de l'enfance, j'avais aussi des plaisirs qu'elle ignore presque entièrement : on ne sait plus ce que c'est que ces fêtes de religion et de famille où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avaient l'air de se réjouir avec vous. Noël, le premier jour de l'an, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean, grâce à la re-

ligion, étaient pour moi des jours de bonheur. Il n'y a que la Saint-François qu'on ne chômait point. On n'a jamais célébré ma fête, car je n'ai jamais apporté de joie à personne. Comme Job, j'ai maudit le jour où je suis né. Cette petite ville de Saint-Malo, remplie de hardis navigateurs et d'hommes habitués aux périls, se distinguait par sa piété, elle avait de plus quelque chose d'étranger et rappelait singulièrement l'Espagne par ses mœurs et même par le costume de ses habitants. Plusieurs familles en étaient établies à Cadix et plusieurs familles de Cadix résidaient à Saint-Malo. Saint-Malo lui-même, par sa position dans une presqu'île, par le caractère de son architecture, par sa chaussée, ses citernes, ses murs, ses forts avancés dans la mer, a beaucoup de ressemblance avec Cadix, et quand j'ai vu cette dernière ville je me suis souvenu de la première.

La cathédrale de Saint-Malo, placée au centre de la ville, d'un assez mauvais gothique, est grande, sombre et religieuse, et la multitude des autels, des saints et des chapelles la rend extrêmement dévote. Deux couvents de filles, dont l'un collé aux remparts avait vue sur la mer, un couvent de cordeliers et un autre de bénédictins, l'église d'un très-

bel hôpital appelé Saint-Sauveur, quelques petites chapelles isolées où les matelots accomplissaient des vœux après des naufrages, composaient les édifices religieux de la ville. Il y en avait d'autres dans un faubourg charmant, appelé Saint-Servan , situé en terre ferme, entre le port marchand et le port militaire, à l'embouchure de la Rance. Aux fêtes dont j'ai parlé plus haut, on me conduisait avec mes sœurs à ces diverses églises. Quelquefois c'était le couvent des ursulines, bâti sous les murs de la ville au bord de la mer. Mon oreille était frappée par les douces voix de quelques femmes invisibles dont les paisibles cantiques se mêlaient aux mugissements des vagues, pour louer Celui qui creusa le gouffre des mers et l'abîme du cœur de l'homme; le plus souvent on nous menait à la cathédrale. Lorsque dans l'hiver, à l'heure du salut, la basilique était remplie d'une foule immense, que les autels étaient illuminés de toutes parts, qu'on voyait de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants tenant de petites bougies pour éclairer leur livre de prières, que la multitude, au moment de la bénédiction , chantait en chœur le *Tantum ergo*, que dans l'intervalle de ces chants on enten-

dait le vent de la mer et les tempêtes de Noël ébranlant les vitraux de l'église, j'éprouvais, tout enfant que j'étais, un sentiment extraordinaire de religion. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre mes mains pour prier Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris. Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, je le voyais comme une réalité, Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée, les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à l'Éternel. Je courbais mon front. — Hélas! il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent quelquefois si horriblement sur nous, qu'on est tenté de ne plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée aux pieds des autels.

Tel marin, au sortir de ces pompes, s'embarquait fortifié contre la nuit et les orages, tandis que tel autre rentrait au port en se dirigeant sur le dôme de l'église, car le clocher de la cathédrale de Saint-Malo est placé de manière qu'il sert de relèvement aux pilotes pour se diriger à travers les passes dangereuses de la rade. C'est ainsi que la religion et les périls étaient continuellement en présence sur mon écueil paternel, et que leur double image se

présentait inséparable à ma pensée. A peine étais-je né, que j'entendis parler de mourir : les nuits, un homme allait avec une sonnette par les rues, avertissant les chrétiens de prier pour un de leurs frères qui venait de quitter la vie. Je voyais presque toutes les années des vaisseaux se perdre sous mes yeux, et lorsque je jouais avec les flots sur les grèves, la mer roulait quelquefois des cadavres à mes pieds; on avait confié mon éducation à la Providence, elle ne m'épargnait pas les leçons.

Voué à la sainte Vierge, comme je l'ai dit, on avait eu soin de me faire connaître et aimer ma protectrice. Son image était placée au chevet de mon lit et je la retrouvais partout, dans les ex-voto et dans les chapelles. La première chose que j'ai su par cœur, c'est un cantique de matelots commençant ainsi :

> Je mets ma confiance,
> Vierge, en votre secours.
> Servez-moi de défense,
> Prenez soin de mes jours.
> Et quand ma dernière heure
> Viendra finir mon sort,
> Permettez que je meure
> De la plus sainte mort.

J'ai entendu depuis chanter ce cantique sur la

mer dans un naufrage où je me trouvais moi-même engagé; telles sont les impressions de l'enfance, que je répète encore ces méchantes rimes avec plus de plaisir que les plus beaux vers d'Homère, et qu'une Vierge gothique vêtue d'une robe de soie bleue, garnie d'une dentelle d'argent, m'inspire plus de dévotion que la plus belle Vierge de Raphaël.

Du moins, si ma sainte patronne, si *cette étoile des mers, stella maris*, qui calme la fureur des flots, avait pu apaiser les troubles de ma vie! Mais il fallait que je fusse agité même dans mon enfance. J'ai dit comment ma révolte contre la maîtresse de Lucile commença ma mauvaise renommée : un camarade, qui devint mon intime ami, acheva de me perdre.

Mon oncle de Chateaubriand du Plessy, établi à Saint-Malo comme son frère, avait comme lui quatre filles et deux garçons. De mes deux cousins, Pierre et Armand, qui formaient d'abord ma société, Pierre devint page de la reine. L'autre, Armand, fut envoyé au collége, comme destiné à l'état ecclésiastique. Pierre, au sortir de page, entra dans la marine et périt dans un voyage à la côte d'Afrique. Armand prit le parti des armes, servit pendant toute l'émi-

gration, fit intrépidement dans une petite chaloupe vingt voyages à la côte de Bretagne et vint enfin mourir pour le roi en 1808, à la plaine de Grenelle. Il a laissé un fils que j'ai placé dans les gardes de Monsieur ; sa sœur aînée, qui a pris le voile, est aujourd'hui supérieure des religieuses trappistes.

Privé presque tout de suite de la société de mes cousins, je la remplaçai par une liaison nouvelle. Au second étage de l'hôtel que nous habitions demeurait un gentilhomme nommé Gesril, qui avait un fils et deux filles. Le fils était élevé tout autrement que moi ; enfant gâté, tout ce qu'il faisait était trouvé charmant. C'était un véritable démon, il ne se plaisait qu'à se battre et surtout à exciter des querelles dont il se créait le juge ; il jouait des tours perfides aux bonnes qui menaient promener les enfants, il n'était bruit que de ses espiégleries, qu'on transformait en crimes les plus noirs. Le père riait de tout et Gesril n'en était que plus chéri. Gesril avait deux ans de plus que moi : il devint mon intime ami et prit sur moi un ascendant incroyable. Je profitai sous un tel maître, quoique mon caractère fût entièrement opposé au sien. J'aimais les jeux solitaires, je ne cherchais querelle à personne : Gesril recher-

chait les plaisirs de la foule et ne se plaisait qu'au milieu des bagarres d'enfants. Quand quelque polisson me parlait, Gesril me disait : Tu le souffres? A ce mot je croyais mon honneur compromis et je sautais aux yeux du téméraire qui avait osé s'approcher de moi ; la taille et l'âge n'y faisaient rien et j'étais souvent battu ; mon ami, spectateur du combat, applaudissait à mon courage, mais il ne faisait rien pour me secourir. Quelquefois il formait une armée de tous les petits garçons qu'il rencontrait, nous nous divisions en deux bandes et nous nous battions sur la grève à coups de pierres.

Un autre jeu inventé par Gesril était encore plus dangereux. Lorsque la mer était haute et qu'il y avait une tempête, les flots, en se brisant au pied du château du côté de la grande grève, jaillissaient jusqu'aux embrasures des tours à trente pieds d'élévation ; au-dessous de la base de ces tours régnait un parapet étroit, glissant et incliné, par lequel on pouvait communiquer à l'ouvrage extérieur qui défendait le fossé du château : il s'agissait de saisir l'instant entre deux vagues et de passer rapidement dans l'endroit périlleux avant que le flot ne se brisât et ne couvrît la tour. Voici venir une montagne d'eau

qui s'avançait en mugissant et qui, si vous tardiez d'une minute, pouvait vous entraîner ou vous écraser contre le mur. Pas un de nous ne se refusait à l'aventure, mais j'ai souvent vu des enfants pâlir avant de la tenter.

On pouvait craindre, par le penchant de Gesril à pousser les autres à des combats dont il restait spectateur, qu'il ne déployât pas dans la suite un caractère fort généreux; c'est lui pourtant qui, sur un petit théâtre, a peut-être surpassé l'héroïsme de Régulus. Devenu officier de marine, il fut pris à l'affaire de Quiberon. Le combat étant fini et les vaisseaux anglais continuant de tirer sur l'armée républicaine, Gesril se jeta à la nage, gagna les vaisseaux, dit aux Anglais de cesser le feu en leur annonçant le malheur de la capitulation des émigrés; on voulut du moins le sauver en lui jetant une corde et l'engageant à monter à bord : « Je suis prisonnier sur parole », cria-t-il du milieu des flots; et il retourna à terre à la nage. Il fut fusillé avec ses nobles compagnons.

Je pense avec orgueil que cet homme a été mon premier ami, et que tous les deux, mal jugés dans notre enfance, nous nous liâmes par l'instinct de ce que nous pouvions valoir un jour, et que c'est dans

le coin le plus obscur de la monarchie, sur un misérable rocher, que sont nés ensemble et presque sous le même toit deux hommes dont les noms ne seront peut-être pas tout à fait inconnus dans les annales de l'honneur et de la fidélité.

Les malédictions dont les bonnes frappaient Gesril rejaillissaient sur son ami et augmentaient considérablement ma mauvaise réputation. On me fit surtout un crime d'une chose dont j'étais innocent : les méprises sont communes dans la vie.

Nous étions tous, un dimanche, sur la grande grève : c'était l'heure du flux. On voit au pied du château et le long de la chaussée qui unit Saint-Malo à la terre ferme, de gros pieux enfoncés dans le sable et destinés à rompre l'impétuosité des vagues ; un de nos grands plaisirs était de monter en haut de ces pieux, de nous y asseoir et de voir passer au-dessous de nous les premiers flots de la mer montante. Nous avions tous pris nos places comme de coutume, plusieurs petites filles avaient grimpé sur les pieux avec nous, et nous étions une vingtaine d'enfants assis et rangés à la file. J'étais le plus avancé vers la pleine mer, et je n'avais au-dessous de moi qu'une jolie petite fille, qui riait de plaisir et qui pleurait de

peur. Gesril se trouvait à l'autre extrémité de la file, du côté de la terre. La mer arrivait, il faisait du vent, déjà on entendait les bonnes et les domestiques qui criaient : « Descendez, mademoiselle! descendez, monsieur! » Gesril attend une grosse lame; lorsqu'elle passe au-dessous de nous, il pousse tout à coup l'enfant qui était assis devant lui, celui-là se renverse sur un autre et celui-ci sur un autre, toute la file s'abat comme des moines de cartes; mais chacun est retenu par son voisin; il n'y eut que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je tombai et qui, n'étant appuyée par personne, fut jetée dans la mer; la lame l'entraîna en se retirant. Aussitôt mille cris. Toutes les bonnes retroussent leurs robes jusqu'aux genoux et tripotant dans la mer, chacune saisissant son enfant et lui donnant une tappe. La petite fille fut repêchée : mais elle dit que c'était moi qui l'avais jetée en bas. Les bonnes fondent sur moi; je leur échappe. Je cours me cacher dans la cave de la maison. L'armée femelle arrive hurlant; mon père et ma mère étaient heureusement sortis. La Villeneuve défend vaillamment la porte et soufflète l'ennemi le plus avancé. Le véritable auteur du mal, Gesril, riant à mourir quand il m'avait vu poursuivi

par les bonnes, me prêta pourtant du secours; il monte chez lui, et avec ses deux sœurs il jette par la fenêtre de l'eau et des pommes cuites aux assaillantes. Elles levèrent le siége à l'entrée de la nuit, mais cette nouvelle se répandit dans la ville, et le chevalier de Chateaubriand, âgé de sept ans, passa pour un homme atroce, un reste de ces méchants garnements dont saint Aleth avait purgé son rocher.

Une autre aventure mit fin à cette première partie de mon histoire et produisit un changement considérable dans le système de mon éducation.

J'allais un jour à Saint-Servan avec Gesril; ce joli faubourg dont j'ai déjà parlé est en terre ferme et séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver lorsque la mer est retirée, on passe des courants d'eau sur de petits ponts de pierre fort étroits, que la mer couvre au moment du flux. Les deux domestiques qui nous accompagnaient étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevions à l'extrémité d'un des ponts deux grands mousses qui venaient à notre rencontre. Gesril me dit : « Laisserons-nous passer ces gueux-là? » et aussitôt il leur crie : « A l'eau, canards! » Ceux-ci, qui étaient les plus forts, et qui, en qualité de mousses, n'enten-

daient pas la raillerie, avancent fièrement. Gesril recule avec moi, nous nous plaçons à l'extrémité du pont, et saisissant des pierres, nous les jetons à la tête des mousses. Ils courent sur nous, nous forcent à abandonner notre poste, s'arment eux-mêmes de cailloux et nous mènent battant jusqu'à notre corps de réserve, c'est-à-dire jusqu'à nos domestiques. Je ne fus pas comme Horatius Coclès frappé à l'œil, mais à l'oreille. Un galet m'atteignit si rudement que mon oreille droite à moitié déchirée tombait sur mon épaule. Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour à la maison paternelle. Quand mon ami rentrait avec un œil poché, une culotte déchirée, il était plaint, choyé, habillé; moi, j'étais grondé, mis en pénitence, et je demeurais tout nu. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais jamais Lafrance ne put me persuader de rentrer chez mes parents, tant j'étais effrayé. Je m'allai cacher au second étage chez Gesril, qui m'entortilla la tête d'une serviette. Cette serviette le mit en train, elle lui représenta une mitre : il me transforma en évêque et me fit chanter la grand'messe avec lui et ses sœurs jusqu'à l'heure du souper; le pauvre pontife fut alors obligé de descendre. Le cœur me battait de frayeur. Mon

père, surpris de ma figure et me voyant tout barbouillé de sang, ne dit pas un mot; ma mère poussa un cri, Lafrance conta mon histoire en m'excusant. Je n'en fus pas moins grondé, on pansa mon oreille, mais il fut résolu qu'on me séparerait de Gesril et qu'on me ferait sortir de Saint-Malo le plus tôt possible.

Tels furent les jeux et les premiers attachements de mon enfance. Je ne sais si une éducation aussi rude est bonne en principe, mais elle fut adoptée par mes parents sans système et seulement par une suite naturelle de leur humeur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a pu donner à mes idées quelque chose de moins semblable à celle des autres hommes. Ce qu'il y a de plus certain encore, c'est qu'elle a imprimé à mes sentiments un caractère de tristesse, né chez moi de l'habitude de souffrir, même physiquement, pendant mon enfance. Dira-t-on que cette manière de m'élever aurait pu me conduire à détester mes parents et à devenir mauvais fils? loin de là; le souvenir de leur rigueur m'est presque agréable. J'estime et honore les grandes qualités des auteurs de mes jours. Quand mon père mourut, mes camarades au régiment de Navarre furent té-

moins de mes regrets. C'est à ma mère que je dois la gloire et le bonheur de ma vie, puisque c'est d'elle surtout que je tiens ma religion. Aurait-on moins développé mes talents naturels en me jetant de bonne heure dans des études communes aux autres hommes? J'en doute. Les flots, les vents, cette solitude qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à la nature de mon esprit et de mon cœur. Peut-être dois-je à cette éducation sauvage quelques vertus que j'aurais ignorées.

La vérité est qu'aucun système d'éducation n'est préférable à l'autre. Les enfants aiment-ils mieux leurs parents, aujourd'hui qu'ils les tutoient et ne les craignent plus? Gesril était gâté dans la même maison où j'étais battu; nous avons été tous deux d'honnêtes gens et des fils tendres et respectueux. Telle chose que vous croyez mauvaise devient celle même qui rend votre enfant distingué; telle autre qui vous semblait bonne fait de votre fils un homme commun. Dieu fait bien ce qu'il fait, et c'est sa providence qui nous dirige lorsqu'elle nous réserve pour jouer un rôle sur la scène du monde.

Une occasion de quitter Saint-Malo se présenta tout naturellement. Je touchais à ma huitième année

et mon père me conduisit à Plancouët, afin d'être relevé du vœu que ma nourrice avait fait pour moi à la Vierge de Nazareth. Nous descendîmes chez ma grand'mère, madame de Bédée.

Si j'ai vu le bonheur sur la terre, c'était certainement dans cette maison. Ma grand'mère occupait, dans l'unique rue du hameau de l'Abbaye, une jolie petite maison dont les jardins descendaient en terrasse sur une vallée et au bout desquels se trouvait une fontaine entourée de saules. Madame de Bédée ne marchait plus; mais à cela près, elle n'avait aucun des inconvénients de son âge; c'était une agréable vieille, grasse, blanche, propre; l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à pli à l'antique et une coiffe noire de dentelle nouée sous le menton. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa sœur, mademoiselle de Boisteilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle avait aimé un comte de Trémigon, lequel comte, qui avait dû l'épouser, avait ensuite violé sa promesse. Ma tante, délaissée, s'était consolée en chantant ses amours, car elle était poëte. Je me rappelle lui avoir

souvent entendu chantonner en nasillant, et les lunettes sur le nez, tandis qu'elle brodait des manchettes à deux rangs pour sa sœur, un apologue qui commençait ainsi :

> Un épervier aimait une fauvette,
> Et, ce dit-on, il en était aimé.

Ce qui m'a toujours paru singulier pour un épervier. La chanson finissait par ce refrain :

> Ah ! Trémigon, la fable est-elle obscure ?
> Turelure, lure !

Que de choses finissent dans le monde comme les amours de ma pauvre tante, par turelure, lure !

Ma grand'mère se reposait sur sa sœur du soin de toute sa maison ; elle dînait à onze heures du matin, dormait deux heures après son dîner. A une heure elle se réveillait ; on la portait dans son jardin, où elle prenait l'air, entourée de sa sœur, de ses enfants et petits-enfants. A quatre heures, elle rentrait dans son salon, on mettait une table de jeu, mademoiselle de Boisteilleul frappait avec la pincette contre la cheminée, et quelques instants après on voyait entrer trois autres vieilles filles qui sortaient de la maison voisine à l'appel de ma tante. Ces trois

sœurs, dont la plus jeune avait cinquante-huit ans, se nommaient les demoiselles Vildéneuf. Filles d'un pauvre gentilhomme, au lieu de partager son petit héritage, elles en avaient joui en commun, ne s'étaient jamais quittées, et n'étaient jamais sorties de leur village paternel. Liées depuis leur enfance avec ma grand'mère, elles logeaient porte à porte, et venaient tous les jours, au signal convenu dans la cheminée, faire la partie de quadrille de leur vieille amie. Le jeu commençait, les bonnes dames se querellaient : c'était le seul événement de leur vie et le seul moment où l'égalité de leur humeur fût altérée; à huit heures, le souper ramenait la sérénité. Souvent mon oncle de Bédée, frère de ma mère, avec son fils et ses trois filles, assistaient au souper de l'aïeule; celle-ci, animée par cette réunion, faisait mille contes du vieux temps; mon oncle racontait à son tour la bataille de Fontenoy, où il avait été blessé, et finissait par des histoires un peu franches qui faisaient pâmer de rire les bonnes dames. A neuf heures, le souper étant fini, les domestiques entraient; on se mettait à genoux, et mademoiselle de Boisteilleul disait la prière. A dix heures, tout dormait dans la maison, excepté ma grand'mère, qui se

faisait faire la lecture par sa femme de chambre jusqu'à une heure du matin.

Cette société, la première que j'ai observée dans la vie, est aussi la première qui ait disparu à mes yeux. J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre, puis une autre qui ne se rouvrait plus. J'ai vu ma grand'mère forcée de renoncer à sa partie de jeu, faute des partenaires accoutumés. J'ai vu diminuer le nombre de ses vieilles amies jusqu'au jour où mademoiselle de Boisteilleul tomba la dernière. Je suis peut-être le seul homme au monde qui se souvienne ou qui sache que ces personnes ont existé. Vingt fois depuis cette époque j'ai fait la même observation, et vingt fois, sans être très-vieux, des sociétés se sont formées et se sont dissoutes autour de moi. Cette impossibilité de durée et de longueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous suit, cet invincible silence qui s'empare de notre cercueil, qui s'étend sur notre maison et sur notre tombe, me ramènent sans cesse à la nécessité de l'isolement dans la vie; toute main est bonne pour nous donner le verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas trop chère!

car comment abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur!

Le château de mon oncle, le comte de Bédée, était situé à une lieue de Plancouët, dans une position élevée et riante. Tout y respirait la joie : l'hilarité de mon oncle était inépuisable; il avait trois filles, Caroline, Marie et Flore, et un fils, le comte de la Bouëtardais, conseiller au parlement, qui partageait son épanouissement de cœur. *Mon Choix* était toujours rempli des gentilshommes du voisinage; on faisait de la musique, on dansait, on chassait, on était en liesse du matin au soir. Ma tante, madame de Bédée, qui voyait mon oncle manger gaiement son fonds et son revenu, se fâchait assez justement, mais on ne l'écoutait pas; sa mauvaise humeur augmentait au contraire la bonne humeur de sa famille, d'autant que ma tante elle-même était sujette à bien des manies; elle avait toujours un grand chien de chasse hargneux, couché dans son giron, et un sanglier privé qui remplissait le château de ses grognements. Quand j'arrivais de la maison paternelle, sombre et silencieuse, à cette maison de fêtes et de bruit, je me trouvais dans un véritable paradis.

Ce contraste surtout devint plus frappant lorsque ma famille fut fixée à la campagne. Passer de Combourg à *Mon Choix*, c'était passer du désert dans le monde, du donjon d'un vieux baron gaulois à la villa d'un prince romain.

Le 4 octobre de l'année 1775, je partis de chez ma grand'mère avec ma mère, ma tante de Boisteilleul, mon oncle de Bédée et ses enfants, ma nourrice et mon frère de lait, pour être relevé du vœu de ma nourrice, à Notre-Dame de Nazareth. J'avais un habit blanc tout neuf, une écharpe de soie bleue, des souliers, des gants et un chapeau blancs. C'était la première fois de ma vie que j'étais décemment habillé. Je devais tout devoir à la religion, même la propreté, que saint Augustin appelle une demi-vertu. Nous montâmes à l'abbaye à dix heures du matin; l'église était placée au bord du chemin et environnée de grands ormes; les habitants du village de Plancouët et ceux des environs étaient accourus à cette cérémonie. Déjà les religieux occupaient les stalles du chœur et l'autel était illuminé. A l'instant où j'entrai dans l'église avec ma famille, on entonna l'*Ave maris stella*. Les bedeaux vinrent me prendre en cérémonie et me

conduisirent dans le chœur, en face de l'autel; on avait préparé trois siéges; je me plaçai dans celui du milieu, ma nourrice se mit à ma gauche et mon frère de lait à ma droite. La religion, qui ne connaît pas les rangs et qui donne toujours des leçons, ne voyait dans cette cérémonie que la pauvre femme dont la charité m'avait sauvé de la mort, et l'enfant qui avait sucé le même lait que moi; la grande dame ma mère était à la porte, la paysanne dans le sanctuaire.

La messe commença; elle fut chantée au son de l'orgue et sous l'invocation de la sainte Vierge. A l'offertoire, deux religieux me conduisirent avec ma nourrice et mon frère de lait au pied de l'autel; nous nous mîmes tous les trois à genoux; le célébrant se tourna vers moi, lut sur ma tête des prières en m'imposant les mains, après quoi on me dépouilla de mon habit blanc, de ma ceinture bleue et de mon scapulaire, qui furent suspendus en ex-voto dans la chapelle devant l'image de la Vierge. On me revêtit d'un habit de couleur. Le prieur prononça alors un discours sur la sainteté et l'efficacité des vœux. Il rappela l'histoire de ce comte de Chateaubriand qui, passé dans l'Orient avec saint Louis,

accomplit à son retour un vœu qu'il avait fait pendant son esclavage chez les Sarrasins. Il me dit que je visiterais peut-être aussi dans la terre sainte cette Vierge de Nazareth à qui je devais la vie par l'intercession et les prières des pauvres, toujours agréables à Dieu; il m'exhorta à vivre en bon chrétien, en honnête homme, comme cet ancien gentilhomme mon parent. Quand cela fut fait, on acheva de célébrer la messe; ma mère communia après le prêtre, et très-certainement ses vœux cherchèrent à détourner sur moi les grâces que cette communion devait répandre sur elle. Combien il est essentiel de frapper l'imagination des enfants par des actes de religion! Jamais dans le cours de ma vie je n'ai oublié le relèvement de mon vœu. Il s'est présenté à ma mémoire au milieu des plus grands égarements de ma jeunesse; je m'y sentais attaché comme à un point fixe autour duquel je tournais sans pouvoir me déprendre. Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem, et j'ai fini par l'accomplir. Il est certain que la plupart des actes religieux, nobles par eux-mêmes, laissent au fond du cœur de nobles souvenirs, nourrissent l'âme de sentiments élevés et disposent à aimer les choses

belles et touchantes; que de droits la religion n'avait-elle donc pas sur moi! Ne devait-elle pas me dire : « Tu m'as été consacré dans ta jeunesse, je ne t'ai rendu à la vie que pour que tu devinsses mon défenseur. La dépouille de ton innocence, trempée des larmes de ta mère, repose encore sur mes autels; ce ne sont pas tes vêtements qu'il faut suspendre à mes temples, ce sont tes passions. Consacre-moi ton cœur et tes chagrins, je bénirai ta nouvelle offrande. » Sainte religion, voilà ton langage; toi seule pourrais remplir le vide que j'ai toujours senti en moi, et guérir cette tristesse qui me suit. Tout sujet m'y replonge ou m'y ramène; je n'écris pas un mot qu'elle ne soit prête à déborder comme un torrent; je ne suis occupé qu'à la renfermer, pour ne pas me rendre ridicule aux hommes. Mais dans cet écrit qui ne paraîtra qu'après moi, que j'ai entrepris pour me soulager, pour donner une issue aux sentiments qui m'étouffent, pourquoi me contraindrais-je? Rassasions-nous de nos peines secrètes, que mon âme malade et blessée puisse à son gré repasser ses chimères et se noyer dans ses souvenirs!

Au mois d'octobre, nous retournâmes à Saint-Malo; on arrêta définitivement le nouveau mode de mon

éducation. Ma mère avait toujours désiré qu'on me donnât une éducation classique : elle pensait avec raison que l'état d'officier de marine auquel on me destinait ne serait peut-être pas dans mes goûts, et qu'il était bon, à tout événement, de me rendre capable de suivre une autre carrière. Sa piété lui faisait désirer que je me décidasse pour l'Église. Elle proposa donc de me mettre dans un collége où j'apprendrais les mathématiques, le dessin, les armes, la langue anglaise, sous des maîtres réguliers, et où je serais surveillé par des supérieurs pieux et sévères. Elle ne parla point de grec ni de latin, de peur d'effaroucher mon père, mais elle comptait me le faire enseigner d'abord secrètement, ensuite à découvert, lorsque j'aurais fait des progrès sensibles et qu'il n'y aurait plus moyen de reculer. Mon père agréa la proposition de ma mère : il fut résolu qu'on me mettrait au collége de Dol; cette ville eut la préférence parce qu'elle se trouvait sur la route de Saint-Malo à Combourg. L'hiver se passa en préparatifs de départ. Le feu prit à l'hôtel où nous demeurions ; je pensai être la proie des flammes, et je fus sauvé par ma sœur aînée, qui m'emporta dans ses bras. Nous retournâmes alors pour quelques moments dans cette

triste maison de la rue des Juifs où j'étais né; mon père se retira dans son vieux château et appela bientôt ma mère auprès de lui; il fallait obéir et s'établir désormais au milieu des bois, sauf pendant quelques mois de la mauvaise saison, que ma mère revenait à Saint-Malo avec ses filles.

Le départ pour Combourg, qui fut une grande peine pour ma mère, fut une grande joie pour sa petite famille; les enfants aiment la campagne. Je devais accompagner mes sœurs au château et être ensuite ramené au collége. Nous partîmes dans la première quinzaine de mai; le printemps en Bretagne est beaucoup plus beau qu'aux environs de Paris et commence trois semaines plus tôt. La terre se couvre d'une multitude de primevères, d'hyacinthes des champs et de fleurs sauvages; le pays, entrecoupé de haies plantées d'arbres, offre l'aspect d'une continuelle forêt et rappelle singulièrement l'Angleterre; des vallons profonds où coulent de petites rivières non navigables présentent des perspectives riantes et solitaires; les bruyères, les rochers, les sables qui séparent ces vallons entre eux en font mieux sentir la fraîcheur et l'agrément.

Nous partîmes de Saint-Malo au lever du soleil;

ma mère, mes quatre sœurs et moi nous étions dans une énorme berline dorée, traînée par huit chevaux, parés comme les mulets en Espagne, avec des sonnettes et des houppes de laine de diverses couleurs. Tandis que ma mère soupirait en silence, mes sœurs parlaient à perdre haleine ; pour moi, j'ouvrais de grands yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles, je m'émerveillais à chaque tour de roue. En me rappelant le premier voyage d'un homme qui devait voyager toute sa vie, j'ai fait des réflexions sur les vicissitudes de la fortune et les changements plus déplorables qui arrivent dans le cœur de l'homme.

Nous nous arrêtâmes, pour laisser reposer les chevaux, à un village à l'entrée des marais de Dol ; nous repartîmes ensuite, traversant la triste ville de Dol, et passâmes à la porte même du collége où j'allais bientôt revenir, et suivant le grand chemin qui mène à Combourg. Nous commençâmes à nous enfoncer dans l'intérieur du pays. Pendant l'espace de six lieues nous n'aperçûmes que des landes bordées de forêts, des champs à peine cultivés, des paysans qui ressemblaient à des sauvages ; enfin du haut d'une colline nous découvrîmes une vallée de toutes parts fermée par des bois ; du fond

de cette vallée s'élevait, au bord d'une espèce de lac, le clocher d'une grosse bourgade ; à l'extrémité occidentale de cette bourgade paraissait, sur un terrain élevé, un château gothique dont les tours se perdaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant.

J'ai été obligé de m'arrêter après avoir tracé ces dernières lignes ; mon cœur battait au point de faire trembler ma main et de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent par leur force et leur multitude ; mais n'interrompons pas mon récit, et que chaque souffrance vienne dans son ordre et à sa place.

Descendus de la colline, nous franchîmes un ruisseau, et, après avoir marché une demi-heure, nous quittâmes le chemin pour gagner une futaie voisine ; la voiture roula bientôt dans une allée de vieilles charmilles dont les cimes s'unissaient en berceau à une grande hauteur au-dessus de nos têtes. Je me souviens encore du moment où j'entrai sous cet ombrage et de la joie mêlée de crainte que j'éprouvai en sortant de l'obscurité de ce bois. Nous atteignîmes une avant-cour plantée de noyers, de là nous pénétrâmes par une porte bâtie dans une vaste cour

de gazon appelée la *cour verte*. J'aperçus à droite de longues écuries et un bouquet de vieux marronniers, à gauche un autre bouquet de marronniers; au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre les deux groupes d'arbres. Sa triste et sévère façade présentait un corps de logis ou plutôt une courtine portant une galerie denticulée et couverte; cette courtine liait ensemble deux tours inégales de hauteur et de grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu comme un bonnet posé sur une couronne gothique; quelques fenêtres grillées, d'un goût mauresque, apparaissaient çà et là sur la nudité des murs. Un large perron droit, de vingt-neuf marches sans rampe et sans garde-fou, remplaçant sur les fossés comblés l'ancien pont-levis, servait à monter à la porte du château, percée au milieu de la courtince à égale distane des deux tours; au-dessus de cette porte se voyaient les armes des seigneurs de Combourg, sculptées dans la pierre, et les longues et étroites ouvertures par où sortaient jadis les bras et les chaînes du pont-levis.

La voiture s'arrêta au pied du perron, mon père vint au-devant de nous; l'arrivée de sa famille dans

un lieu où il vivait selon ses goûts adoucit tellement son humeur pour le moment, qu'il nous fit sa mine la plus gracieuse. Nous montâmes avec lui le grand perron, nous entrâmes dans un vestibule voûté, et de ce vestibule dans une petite cour intérieure. Cette cour était formée par la courtine ou le corps de logis de l'entrée, par un autre corps de logis parallèle à celui-ci, qui réunissait également deux tours, mais plus petites que les premières, et par deux autres courtines qui liaient la grande et la grosse tour aux deux petites tours; le château entier présentait la forme d'un char à quatre roues.

Nous franchîmes la petite cour, où l'on remarquait un puits d'une profondeur immense, une tourelle formant la cage d'un magnifique escalier de granit en spirale par lequel on atteignait à toutes les parties du château. De la cour intérieure, pénétrant dans le corps de logis des deux petites tours, nous entrâmes de plain-pied dans une longue salle appelée autrefois la salle des gardes. Trois fenêtres s'ouvraient à chaque extrémité de cette salle, deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir les quatre fenêtres, il avait fallu creuser des murs de dix à douze pieds d'épaisseur pratiqués dans le massif de

la maçonnerie. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande pyramide en Égypte, partaient des deux angles de la salle et conduisaient aux deux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des communications entre la salle des gardes, la galerie et l'étage supérieur. Tel était ce corps de logis.

Celui de la façade des grandes tours du côté de la cour verte se composait : d'une espèce de dortoir servant de cuisine, du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au-dessus de ces pièces se trouvait un appartement appelé le salon des chevaliers, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons découpés en losange : cet appartement se rattachait aux chambres de la grosse tour. Deux petites fenêtres en ogive éclairaient à peine les chambres, et les embrasures de ces fenêtres étaient si profondes qu'elles formaient des espèces de cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages tournants, des escaliers secrets, des cachots, des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des chambres abandonnées, des souterrains, les uns murés, les autres ouverts, dont les ramifications sont inconnues.

Partout silence, obscurité et visage de pierre, voilà le château de Combourg!

Un large et bon souper servi dans la grande salle, où je mangeai sans frayeur et sans contrainte, termina pour moi la première journée heureuse de ma vie : c'était le bonheur à peu de frais.

A peine fus-je éveillé le lendemain que j'allai visiter les dehors du château et prendre possession de la solitude. Le perron faisait face au nord; quand on était assis sur le perron, on avait devant soi la cour verte, au delà de cette cour un immense et long potager étendu entre deux futaies : l'une, à droite, s'appelait le petit mail, et c'était celle qui rejoignait le chemin de Dol; l'autre, à gauche, était connue sous le nom de grand mail. Celle-ci, où j'ai passé ma première jeunesse, était un grand bois de chênes, de hêtres, d'ormes et de châtaigniers. Madame de Sévigné vantait, en 1669, ces vieux ombrages; depuis cette époque, cent quarante années avaient été ajoutées à leur beauté.

Du côté opposé, c'est-à-dire du côté du midi, le paysage offrait un tout autre tableau. Par les fenêtres de la grande salle on apercevait le haut clocher de la paroisse et les maisons confuses de Combourg;

ensuite un étang aussi grand qu'un lac, la chaussée de cet étang sur laquelle passait le grand chemin de Rennes, un moulin, une plaine couverte de troupeaux, séparée de l'étang par la chaussée, et le long de cette prairie un joli hameau dépendant d'une abbaye. Depuis l'étang, le terrain, s'élevant par degrés, formait un amphithéâtre de forêts d'où sortaient des clochers de villages et les tourelles de quelques gentilhommières. Sur un dernier plan de l'horizon, entre le couchant et le midi, les hauteurs de Bécherel se profilaient comme une petite montagne isolée. Une terrasse bordait le pied du château de ce côté, passait en tournant derrière les écuries, et allait rejoindre le jardin des bains, qui communiquait à la grande futaie.

Ma première apparition à Combourg fut de courte durée : quinze jours s'étaient à peine écoulés que je vis arriver l'abbé Porcher, principal du collége de Dol. On me remit entre ses mains et je le suivis malgré mes pleurs.

LIVRE II

En arrivant au collége, je fus confié aux soins particuliers de l'abbé Leprince, qui professait la rhétorique et possédait à fond la géométrie; c'était un homme d'esprit, d'une belle figure, aimant les arts et peignant assez bien le portrait. Il se chargea de m'apprendre mon *Bezout*. L'abbé Legay, régent de troisième, devint mon maître de latin; j'étudiais les mathématiques dans une chambre auprès de l'appartement de l'abbé Leprince, et j'allais travailler au latin à la salle d'études.

Il fallut quelque temps à un sauvage de mon espèce pour s'accoutumer à la servitude d'un collége et pour régler ses mouvements au son d'une cloche. Je ne pouvais avoir les prompts amis que donne sur-le-champ la fortune, car il n'y avait rien à ga-

gner avec un pauvre polisson qui n'avait pas même d'argent de semaine. Je ne m'enrôlai point non plus dans une clientèle; car je hais les protecteurs. Dans les jeux, je ne prétendais mener personne, mais aussi je ne voulais pas être mené. Je n'étais bon ni pour tyran ni pour esclave, et je suis resté tel toute ma vie. Il arriva pourtant que je devins assez vite un centre de réunion; j'ai éprouvé dans la suite à mon régiment la même chose: simple sous-lieutenant que j'étais, les vieux officiers venaient volontiers passer la soirée chez moi et préféraient mon appartement au café. Je ne sais à quoi cela tient, si ce n'est peut-être à ma facilité à entrer dans l'esprit et à prendre les mœurs des autres: j'aime autant à chasser, courir, danser, fumer une pipe au bivouac, jouer au domino dans un café, que j'aime à étudier et à écrire. Il m'est indifférent de parler des choses les plus triviales, ou de causer sur les sujets les plus relevés. Je suis très-peu sensible à l'esprit, et j'ai horreur des prétentions; aucun défaut ne me choque. Je trouve que les autres ont toujours sur moi une supériorité quelconque. Si je me sens par hasard un avantage, j'en suis tout embarrassé; depuis que j'ai acquis une malheureuse

célébrité, il m'est arrivé de passer des jours, des mois entiers avec des personnes qui ne se souvenaient plus que j'avais fait des livres; moi-même, je l'oubliais si bien, que cela nous paraissait à tous une chose de l'autre monde. Écrire aujourd'hui m'est odieux, non que j'affecte un sot dédain pour les lettres, mais c'est que je doute plus que jamais de mon talent, et que les lettres ont si cruellement troublé ma vie que j'ai pris mes ouvrages en aversion.

Quelques qualités naturelles que ma première éducation avait laissé dormir en moi s'éveillèrent au collége. Ma facilité de travail était remarquable et ma mémoire extraordinaire; je fis des progrès rapides en mathématiques, où j'apportais une clarté de conception qui étonnait l'abbé Leprince. Je montrais en même temps un goût décidé pour les langues. Le rudiment, supplice des écoliers, ne me coûta rien à apprendre. J'attendais l'heure des leçons de latin avec une sorte d'impatience, comme un délassement de mes chiffres et de mes figures de géométrie; en moins d'un an, je devins fort en cinquième. Une chose assez singulière, c'est que ma phrase latine se formait si naturellement en pentamètres, que l'abbé Leprince m'appelait en riant

l'Élégiaque; ce nom pensa me rester parmi mes camarades.

Quant à ma mémoire, en voici deux traits : j'appris par cœur la table des logarithmes de Kepler.

Après la prière du soir, que l'on disait en commun à la chapelle du collége, le principal faisait une lecture; un des enfants choisi au hasard était obligé de rendre compte de ce qu'on avait lu. Ordinairement, nous arrivions fatigués de jouer et mourant de sommeil à la prière; nous nous jetions sur les bancs de la nef, tâchant de nous enfoncer dans quelque coin obscur pour y dormir, n'être pas aperçus et conséquemment pas interrogés. Il y avait surtout un confessionnal que nous nous disputions comme une retraite assurée; un soir, j'avais eu le bonheur de gagner le port et je m'y croyais en sûreté contre le principal. Malheureusement il m'aperçut et résolut de faire un exemple; il lut longuement et lentement le second point d'un sermon de Massillon : chacun s'endormit. Je ne sais par quel hasard je restai éveillé dans mon confessionnal. Le principal, qui ne me voyait que le bout des pieds, crut que je ronflais comme les autres, et tout à coup m'apostrophant il me demanda ce qu'il avait lu.

Le second point du sermon contenait, autant qu'il m'en souvient, une énumération de la manière dont on pourrait bien offenser Dieu. Non-seulement je dis le fond de la chose, mais je repris les divisions dans leur ordre et répétai presque mot à mot plusieurs pages d'une prose mystique, peu intéressante et presque inintelligible pour un enfant. Un murmure d'approbation se fit entendre dans la chapelle. Le principal m'appela, me donna un petit coup sur la joue et me permit pour récompense de ne me lever le lendemain qu'à l'heure du déjeuner. Je me dérobai modestement à l'admiration de mes camarades, et je profitai de la grâce accordée; car j'ai toujours été grand dormeur. Cette mémoire des mots, qui ne m'est pas entièrement restée, a fait place chez moi à une autre sorte de mémoire plus singulière, dont j'aurai peut-être occasion de parler dans la suite.

J'allai passer le temps des vacances à Combourg : ces deux mois ne furent pour moi qu'un seul accès de jeu. La vie de château aux environs de Paris ne peut donner aucune idée de la vie de château qu'un seigneur d'autrefois menait dans une province reculée. La terre de Combourg n'avait pour

tout domaine que des landes incultes, quelques moulins et les deux grandes forêts de Bourgouët et de Tanoërn, dans un pays où le bois est presque sans valeur. Mais Combourg était riche en droits féodaux et en droits honorifiques. Cinquante-deux paroisses relevaient de son château; son revenu annuel avant la révolution s'est élevé quelquefois, par le produit des lots de ventes, à soixante-dix et quatre-vingt mille francs, et il est tombé au-dessous de dix mille après la suppression des droits féodaux. Ces droits étaient de diverses sortes : les uns déterminaient certaines redevances pour certaines concessions, ou fixaient des usages nés de l'ancien ordre politique; les autres ne semblaient avoir été dès l'origine que des divertissements pour le seigneur et ses vassaux.

Mon père, en arrivant à Combourg, avait fait revivre quelques-uns de ces anciens droits pour prévenir la prescription; lorsque la famille était encore réunie, nous prenions une grande part à ces amusements gothiques. Les trois principaux étaient le saut des *poissonniers*, la *quintaine*, et une foire appelée l'*angevine*.

Ce saut des *poissonniers* tirait son nom d'un droit par lequel les marchands de poisson étaient obligés,

à la Saint-Jean, de sauter dans l'étang du château et de lutter ensemble plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture. Des paysans en sabots, en braies, en sayons de peaux de brebis ou de peaux de chèvre, les cheveux longs et épars, hommes d'une France qui n'est plus, regardaient ces jeux d'un autre siècle. Il y avait un prix pour le vainqueur, une amende pour le vaincu.

La quintaine conservait la tradition des tournois : elle avait sans doute quelque rapport avec l'ancien service militaire des fiefs ; elle est très-bien décrite dans du Cange.

Tous les nouveaux mariés de l'année dans la mouvance de Combourg étaient obligés, au mois de mai, de venir rompre une lance de bois contre un poteau placé dans un chemin creux qui passait au haut du grand mail ; les jouteurs étaient à cheval ; le baillif, juge du camp, examinait la lance, déclarait qu'il n'y avait ni fraude ni dol dans les armes : on pouvait courir trois fois contre le poteau, mais au troisième tour, si la lance n'était pas rompue, les gabeurs du tournois champêtre accablaient de plaisanteries le joutier maladroit, qui payait un petit écu au seigneur. La foire appelée l'angevine se tenait dans

la grande prairie de l'étang, le 4 septembre de chaque année. Les vassaux étaient obligés de prendre les armes, ils venaient au château avec la bannière du seigneur, de là ils se rendaient à la foire pour établir l'ordre et maintenir un péage de bestiaux dû aux comtes de Combourg, espèce de droit de souveraineté. A cette époque, mon père tenait table ouverte; on dansait pendant trois jours, les maîtres dans la grande salle, au raclement d'un violon, les vassaux dans la cour verte, au son d'une musette; on chantait, on poussait des acclamations, on tirait des coups de fusil; ces bruits se mêlaient aux mugissements des troupeaux de la foire; la foule se répandait dans les jardins et dans les bois, et du moins une fois l'an on voyait à Combourg quelque chose qui ressemblait à de la joie.

Ainsi j'ai été placé assez singulièrement dans la vie pour pouvoir assister aux courses de la quintaine et à la proclamation des droits de l'homme, pour avoir vu flotter la bannière des comtes de Combourg et le drapeau de la révolution. Je suis comme le dernier témoin des mœurs féodales : c'est de l'impression qu'elles ont faites sur mon éducation et du caractère de mon esprit en contradiction avec ces

mœurs, que s'est formé en moi le mélange d'idées chevaleresques et de sentiments indépendants que j'ai répandus dans mes ouvrages. Gentilhomme et écrivain, j'ai été royaliste par raison, bourboniste par honneur, et républicain par goût.

La société que l'on voyait au château se composait des bourgeois du village et des gentilshommes voisins. Que de fois, sur un théâtre plus éclatant, j'ai regretté le petit monde où se cacha ma jeunesse! Quand le ciel eût disposé de moi à douze ans, il ne m'eût dérobé qu'une renommée qui m'ennuie et des chagrins dont je ne vois point le terme. Et pourquoi rougirais-je de parler des honnêtes gens qui furent mes premiers amis à Combourg? Notre vanité met trop de prix au rôle que nous jouons dans le monde. Le bourgeois de Paris rit du bourgeois d'une petite ville, la noblesse de cour se moque de la noblesse de province, l'homme connu dédaigne l'homme ignoré, sans songer que le temps fait également justice de leurs prétentions, et qu'ils sont tous également ridicules ou indifférents aux yeux des générations qui se succèdent.

Le premier habitant de Combourg était un M. Potelet, ancien capitaine de vaisseau de la compagnie

des Indes, qui redisait de grandes histoires de Pondichéry. Comme il les racontait les coudes appuyés sur la table, mon père avait toujours envie de lui jeter son assiette à la tête. Venait ensuite l'entrepositaire des tabacs, M. de la Billardière, père de famille, qui comptait douze enfants, comme Jacob, neuf filles très-laides et trois garçons, dont le plus jeune, David, était mon camarade de jeux. Le bonhomme s'avisa de vouloir être noble en 1789 : il prenait bien son temps! Dans cette maison il y avait force joie et beaucoup de dettes. Le sénéchal Gerbert, dont le fils est devenu pendant quelque temps mon secrétaire; le procureur fiscal, Petit; le receveur, Courvoisier; le chapelain, l'abbé Charmel : voilà la société de Combourg. On se souvient peut-être que je n'ai pas rencontré à Athènes de personnages beaucoup plus célèbres. MM. du Petitbois, de Château-d'Assie, de Tinténiac, descendant du fameux Tinténiac du combat des Trente, un ou deux autres gentilshommes des environs venaient le dimanche entendre la messe à la paroisse et dîner ensuite au château. Nous étions plus particulièrement liés avec la famille de M. de Trémaudan; cette famille se composait du mari, de la femme, extrê-

mement belle, d'une sœur et de plusieurs enfants; elle était pauvre et habitait une espèce de métairie qui n'attestait sa noblesse que par un vieux colombier. Les Trémaudan vivent encore dans une extrème vieillesse. Plus sages et plus heureux que moi, ils n'ont point perdu de vue les tours du château que j'ai quitté depuis trente ans, ils font encore ce qu'ils faisaient lorsque j'allais manger du pain bis à leur table hospitalière ; ils ne sont point sortis du port dans lequel je ne rentrerai plus ; peut-être parlent-ils de moi au moment même où j'écris cette page : je me reproche comme une sorte de crime de tirer leur nom de sa protectrice obscurité. Je sais qu'ils ont douté longtemps que l'homme dont ils entendaient parler fût le petit chevalier qu'ils avaient connu. Le curé de Combourg, qui est encore celui dont j'écoutais les prônes, a montré la même incrédulité : il ne pouvait se persuader que le polisson, ami des paysans et des gardes-chasse, fût le défenseur de la religion. Il a fini par le croire, et me cite dans ses sermons après m'avoir tenu sur ses genoux. Ces dignes gens, qui ne mêlent à mon image aucune idée étrangère, qui me voient tel que j'étais dans mon enfance et dans ma jeunesse, me reconnaî-

traient-ils aujourd'hui à travers le temps et l'adversité? Je serais peut-être obligé de leur dire mon nom avant qu'ils voulussent me presser dans leurs bras.

Je porte malheur à mes amis. Un garde-chasse appelé Raulx, qui s'était particulièrement attaché à moi pendant mes premières vacances à Combourg, fut tué par un braconnier. Ce meurtre me fit une impression extraordinaire. Quel étrange mystère dans le sacrifice humain? Pourquoi faut-il que le plus grand crime et la plus grande gloire soient de verser le sang de l'homme? Mon imagination me représentait Raulx tenant ses entrailles dans ses mains et se traînant à une chaumière prochaine où il expira. Je conçus l'idée de la vengeance; j'aurais voulu me battre contre l'assassin. Sous ce rapport, je suis singulièrement né : dans le premier moment d'une offense, je la sens à peine; mais elle se grave dans ma mémoire; son souvenir, au lieu de décroître, s'augmente avec le temps; il dort dans mon cœur des mois, des années entières, puis il se réveille à la moindre circonstance avec une force nouvelle, et ma blessure devient plus vive que le premier jour. Mais si je ne pardonne point à mes ennemis, je ne leur fais aucun mal : je suis rancunier, je ne suis pas

vindicatif. Ai-je la puissance de me venger? A l'instant j'en perds l'envie, je ne suis dangereux que dans le malheur. Ceux qui ont cru me faire céder en m'opprimant se sont étrangement trompés. L'adversité est pour moi ce qu'était la terre pour Antée; je reprends de nouvelles forces dans le sein de ma mère : si le bonheur m'avait enlevé dans ses bras, il m'eût étouffé.

Je retournai à Dol, à mon grand regret.

L'année suivante, le projet de descente en Angleterre fit former un camp auprès de Saint-Malo; des troupes furent cantonnées à Combourg. Mon père voulut bien, par courtoisie, donner un appartement dans son château aux colonels des régiments de Touraine et de Conti. L'un était le marquis de Saint-Simon, et l'autre le comte de Causans [1]; j'ai éprouvé un sensible plaisir en retrouvant ce dernier, distingué par ses vertus chrétiennes, dans cette chambre des députés qui fera à jamais l'honneur et

1. L'ordonnance de dissolution de l'assemblée de 1815, connue sous le nom de *chambre introuvable*, à laquelle il est fait ici allusion, est du 5 septembre 1816. Il semble donc qu'on peut assigner comme date à la rédaction de ce second livre des Mémoires la fin de 1816, ou plutôt le commencement de 1817, époque où M. de Chateaubriand publiait *la Monarchie selon la charte*.

les regrets de la France, quand le temps des factions sera passé et celui de la justice venu; dans cette Chambre que la Providence avait envoyée pour sauver la France et l'Europe, qui n'a pu être cassée que par un véritable crime politique, et dont la gloire survivra à la renommée des misérables ministres qui s'en firent les persécuteurs.

L'orgueil de mon père était plus grand que son avarice. Vrai seigneur de château, trente officiers étaient tous les jours invités à sa table. Ces hôtes étrangers dérangèrent mes plaisirs pendant les vacances. Les plaisanteries des officiers me déplaisaient, les soldats troublaient la paix de mes bois. C'est pour avoir vu un jour le colonel du régiment de Conti, le marquis de Wignacourt, galoper sous des arbres, que des idées vagues de voyage me passèrent par la tête. L'accent des soldats gascons et auvergnats me faisait aussi une grande impression; je me figurais que ces gens-là venaient du bout de la terre. Quand j'entendais quelque officier parler de Paris et de la cour, je devenais triste, je cherchais à deviner ce que c'était que la société : j'entrevoyais quelque chose de confus et de lointain, je supposais des choses cachées, des mystères, mais

bientôt je me troublais : des tranquilles régions de l'innocence, en jetant les yeux sur le monde, j'avais des vertiges, comme la tête tourne lorsqu'on regarde la terre du haut de tours qui se perdent dans le ciel. Je reculais effrayé et me retrouvais avec joie le petit François dans la retraite de mes bois, à l'abri de l'amitié de mes sœurs et sous l'aile de ma mère.

La troisième année de mon séjour au collége de Dol fut marquée par quelques changements dans l'intérieur de ma famille. Mes deux sœurs aînées se marièrent. Marianne épousa le comte de Marigny, et Bénigne le comte de Guébriac ; elles suivirent leurs maris à Fougères. Ce fut le commencement de la séparation d'une nombreuse famille, dont tous les membres devaient bientôt se disperser comme des oiseaux qui s'envolent pour jamais du nid paternel. Mes sœurs furent mariées le même jour, à la même heure, au même autel. Elles pleuraient, ma mère pleurait aussi ; je fus frappé de cette douleur dans une cérémonie qui semblait ne devoir respirer que la joie. Je comprends aujourd'hui cette tristesse, et je n'assiste pas à un baptême, à un mariage, sans sourire amèrement ou sans éprouver un serrement de cœur : après le malheur de naître, je n'en con-

nais pas un plus grand que celui de donner le jour à un homme.

Cette année commença une révolution dans mes idées comme dans ma famille. Le hasard fit tomber entre mes mains deux livres bien différents par leur nature. L'un était un Horace non châtié; l'autre, une histoire effrayante des confessions mal faites; le bouleversement que ces deux livres firent dans ma tête est incroyable. Un monde mystérieux s'éleva autour de moi; je découvrais d'un côté des secrets incompréhensibles à mon âge, je soupçonnais une autre existence que la mienne, d'autres plaisirs que ceux de mes jeux, des charmes inconnus, où je n'avais vu qu'une mère et une sœur. D'un autre côté, des spectres traînant des chaînes m'annonçaient les supplices éternels pour un seul péché dissimulé. Je perdis le sommeil, je fus saisi de terreurs. La nuit, je croyais voir des mains noires passer à travers mes rideaux, ou je poursuivais des images moins terribles, mais plus dangereuses. Je vins à penser avec raison que ces derniers fantômes étaient réprouvés par la religion, et cette idée accrut les frayeurs que j'avais des choses infernales. Je cachai profondément et mes espérances et mes

craintes ; je devins rêveur et mélancolique, mes yeux se creusèrent, ma voix s'altéra. Je cherchais dans le ciel et dans l'enfer l'explication d'un double mystère, et, frappé à la fois au moral et au physique, je luttais encore avec mon innocence contre les premiers orages d'une passion prématurée et les terreurs de la superstition.

Dès lors je sentis en moi les premières étincelles d'un feu que rien n'a pu éteindre. J'expliquais le quatrième livre de l'Énéide et je lisais le Télémaque. Tout à coup je découvris dans Didon et dans Eucharis des beautés qui me ravirent ; je devins sensible à l'harmonie de ces vers admirables et de cette prose antique. Je traduisis un jour à livre ouvert l'*Æneadum genitrix* de Lucrèce avec tant de vivacité que M. Égaux, étonné, m'ôta brusquement le poëme, et me jeta dans les racines grecques. J'attrapai un Tibulle : quand j'arrivai aux vers enchanteurs de la première élégie :

Quam juvat immites ventos audire cubantem...

ce double sentiment de volupté et de mélancolie sembla me révéler ma propre nature. Tout devient poison dans le vase qui commence à s'altérer. Les

volumes de Massillon qui contenaient les sermons de la *Pécheresse* et de l'*Enfant prodigue* ne sortaient plus de mes mains. On me les laissait lire, car on ne pouvait pas se douter de ce que j'y trouvais. Je dérobais de petits bouts de cierge dans la chapelle pour lire la nuit ces descriptions trop séduisantes du désordre des passions. Je m'endormais en balbutiant des phrases incohérentes où je tâchais de mettre le nombre, la douceur et la grâce d'un des plus grands peintres du cœur humain.

Si j'ai moi-même dans la suite peint avec quelque vérité les passions mêlées aux sentiments religieux, je suis persuadé que j'ai dû ce succès au hasard qui me fit connaître deux empires si divers et toujours ennemis. Les ravages que fit en moi un mauvais livre furent balancés et arrêtés par les frayeurs qu'un autre livre m'inspira, et celles-ci furent comme adoucies par les molles pensées que m'avaient laissées des tableaux criminels. Une nature triste et tendre comme la mienne était propre à recevoir de pareils germes. Aussi se développèrent-ils avec énergie.

Ce qu'on dit d'un malheur qu'il n'arrive jamais seul, on peut le dire des passions : elles viennent

ensemble, comme les Muses ou comme les Furies. Avec le vague penchant qui commençait à me tourmenter naquit chez moi le sentiment de l'honneur, principe exalté, qui élève un simple besoin à la dignité d'un sentiment, et maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption; sorte de passion réparative que la nature a placée auprès d'une passion dévorante, comme la source inépuisable des prodiges que l'amour demande et des sacrifices qu'il exige.

Lorsque le temps était beau, les pensionnaires du collége sortaient le jeudi et le dimanche sous la conduite du préfet de semaine. Nous allions souvent nous promener à une petite montagne isolée au milieu des marais, appelée le mont Dol, du haut duquel on voit des ruines druidiques. Du sommet du mont Dol on aperçoit la mer et les vastes marais couverts d'une multitude de feux follets pendant la nuit. Un autre but de nos promenades était le séminaire d'eudistes dont j'ai parlé.

Un jour donc on nous avait conduits à ce séminaire; on était au mois de mai. On nous laissait une grande liberté de jeu, mais il était expressément défendu de monter sur les arbres pour dénicher

des œufs d'oiseaux. Le préfet de semaine, qui se trouvait être l'abbé Égaux, nous avait établis dans une prairie et s'était éloigné du bruit pour dire son bréviaire. La prairie était bordée d'arbres, et tout en haut du plus grand était un nid de pie, sur lequel nous voyions la mère. Nous voilà tous dans l'admiration, nous montrant mutuellement la pie, et pressés du plus vif désir de saisir une si belle proie. Mais qui oserait tenter l'entreprise? L'ordre était si sévère, le régent si près, l'arbre si haut! Tous les yeux se tournent sur moi, car je grimpais aux arbres comme un chat. J'hésite un moment: enfin l'honneur l'emporte. Je me dépouille de mon habit, j'embrasse l'arbre fatal et je commence à monter. Le tronc était sans branches, excepté vers la cime, où il formait une fourche dont une des pointes portait le nid. Mes camarades étaient assemblés sous l'arbre, applaudissant à mes efforts, me regardant, regardant vers l'endroit d'où pouvait venir le préfet, sautant de joie dans l'espoir des œufs, mourant de peur dans l'attente du châtiment. J'arrive à la cime de l'arbre, la pie s'était envolée; je saisis les six œufs que je mets dans ma chemise et je commence à descendre.

Malheureusement, je me laisse glisser dans la fourche, où je reste à califourchon sans pouvoir en sortir. L'arbre étant élagué, je ne pouvais appuyer mes pieds ni à droite ni à gauche pour me soulever et reprendre les dehors du tronc. Je demeure donc ainsi suspendu dans l'air à soixante pieds. Tout à coup mes camarades me crient : Voici le préfet! et dans l'instant je me vois abandonné de mes amis, comme cela arrive dans la mauvaise fortune.

Il n'y en eut qu'un, appelé le Gobbien, qui essaya de monter pour me porter secours, mais il fut bientôt obligé de renoncer à sa généreuse entreprise. Le danger me donna du courage; il n'y avait qu'un moyen de sortir de la position où je me trouvais : c'était d'embrasser une des branches de la fourche, de m'y suspendre en dehors par les mains, et de tâcher de saisir avec mes pieds le tronc de l'arbre au-dessous de sa bifurcation.

J'exécutai cette manœuvre au péril de ma vie, et je réussis. Au milieu de mes tribulations, je n'avais point renoncé à mon trésor, j'aurais pourtant mieux fait de le jeter, car en me laissant glisser le long du tronc, je me déchirai les mains, les jambes et la poitrine, et j'écrasai les œufs dans ma chemise. Ce

fut ce qui me perdit. Le préfet ne m'avait pas vu sur l'arbre, je lui cachai assez bien mon sang, mais il n'y eut pas moyen de lui dérober la belle couleur d'or dont j'étais barbouillé. « Allons, me dit-il, monsieur, vous aurez le fouet. »

Je ne doute pas que si cet homme m'eût annoncé à l'instant qu'il commuait la peine du fouet en celle de la mort, je n'eusse éprouvé une véritable joie. Jamais, dans mon éducation sauvage, l'idée de la honte n'était approchée de moi. A tous les âges de ma vie, il n'y a point de supplices que je n'eusse préféré à l'horreur d'avoir à rougir devant les hommes. L'indignation s'éleva tout à coup dans mon cœur; je répondis à l'abbé Égaux avec l'accent, non d'un enfant, mais d'un homme, que jamais ni lui ni personne ne lèverait la main sur moi. Cette réponse l'anima; il m'appela rebelle et promit de faire un exemple. « Nous verrons! » répliquai-je, et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit.

Nous retournâmes au collége; le régent me fit entrer chez lui et m'ordonna de me soumettre à la punition si je ne voulais pas la rendre plus sévère. Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. Dans aucun temps de ma vie,

je n'ai été plus éloquent; je représentai à l'abbé Égaux qu'il m'avait appris le latin, que j'étais son écolier, son disciple, son enfant; qu'il ne voudrait pas déshonorer son élève, me rendre la vue de mes compagnons insupportable; qu'il pourrait me mettre en prison, au pain et à l'eau, me priver de récréations, tripler mes devoirs; que je lui saurais gré de cette clémence et l'en aimerais davantage. Je tombai à ses genoux; dans mon désespoir, je joignis les mains et je le suppliai par Jésus-Christ de m'épargner. Il tenait sa verge levée et, sourd à mes prières, il me criait de me soumettre. Je me relevai plein de rage : « Hé bien! lui dis-je, voyons! vous êtes le plus fort, mais c'est égal. » Et en même temps je lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu'il poussa un cri. Il court à la porte de sa chambre et la ferme à double tour, il revient sur moi pour me saisir; je me retranche derrière son lit et lui jette à la tête son bonnet de nuit, son oreiller et son pot-à-l'eau. Il m'allonge de grands coups de verge sur les mains et sur le visage; je m'entortille dans sa couverture, et m'animant au combat je m'écrie :

Macte animo, generose puer!

Cette érudition de grimaud si bizarrement placée fit rire, malgré lui, mon ennemi : il parla d'armistice et de suspension d'armes. Nous conclûmes un traité par lequel je convins de m'en rapporter au principal. Celui-ci, sans me donner gain de cause, voulut bien me soustraire à la punition du fouet. Quand cet excellent homme me remit ce honteux châtiment, je lui baisai les mains avec une telle effusion de cœur et de reconnaissance qu'il ne put s'empêcher de me donner sa bénédiction.

Tel fut le premier combat que me fit rendre cet honneur qui est devenu l'idole de ma vie et auquel j'ai tant de fois sacrifié mon repos, mon bonheur et ma fortune.

Les vacances où j'entrai dans ma douzième année furent tristes. L'abbé Leprince m'accompagna à Combourg pour me fortifier dans les mathématiques. Je ne jouis plus de ma liberté. Je ne sortais presque plus qu'avec mon précepteur, je faisais avec lui de longues promenades dans les bois. Il se mourait de la poitrine. Il était triste et silencieux, je n'étais pas beaucoup plus gai ; je le suivais en rêvant et, pendant des heures entières, nous marchions à la suite l'un de l'autre sans prononcer une parole. Un

jour nous nous égarâmes dans une forêt. M. Leprince se tourna vers moi et me dit : « Quel chemin faut-il prendre? » Je lui répondis sans hésiter : « Le soleil se couche ; il frappe à présent la fenêtre de la grosse tour : marchons par là! » M. Leprince fut charmé, et raconta le soir ce trait à mon père. Le futur voyageur se montra dans ce jugement. Plus d'une fois, en voyant le soleil se coucher dans les déserts de l'Amérique, je me suis souvenu de la petite aventure de la forêt de Combourg.

M. Leprince aurait bien désiré que l'on me donnât un cheval ; mais dans les idées de mon père un officier de marine ne devait savoir manier que son vaisseau. J'étais donc réduit à monter à la dérobée de grosses juments de carrosse et un grand cheval pie, extrêmement méchant, à qui j'aimais à faire sauter des fossés au risque de me rompre le col ; au reste, je ne me suis jamais beaucoup soucié des chevaux, quoique j'aie mené la vie d'un Tartare, et contre l'effet que ma première éducation aurait dû produire, je monte à cheval avec plus d'élégance que de solidité.

La fièvre tierce dont j'avais apporté le germe des marais de Dol me débarrassa de M. Leprince.

Pour mon malheur un marchand d'orviétan passa dans le village. Mon père, qui ne croyait pas aux médecins, croyait aux charlatans; c'est l'histoire de bien des hommes. Il envoya chercher l'aventurier; celui-ci m'examina et déclara qu'il me guérirait dans vingt-quatre heures. Il revint le lendemain, comme on en était convenu. Je le vois encore entrer dans ma chambre : il avait un habit vert, galonné en or, une large perruque poudrée, de grandes manchettes de mousseline sales, de faux brillants aux doigts, une culotte de satin noir, des bas de soie d'un blanc bleuâtre et des souliers avec des boucles énormes.

Il ouvrit mes rideaux en présence de mon père en faisant mille singeries, me tâta le pouls, me fit tirer la langue, baragouina avec un accent italien quelques mots sur la nécessité de me purger, et me donna à manger un petit morceau de caramel. Mon père était charmé; il prétendait que toutes les maladies venaient d'indigestion, et que pour toute espèce de maux il fallait purger un homme jusqu'au sang. Les principes du signor lui parurent excellents, et il me laissa entre ses mains. Il n'y avait pas une demi-heure que j'avais mangé le caramel que je fus pris de vomissements effroyables. On avertit mon père,

qui voulait faire jeter le pauvre diable par la fenêtre de la tour. Celui-ci, épouvanté, perd la tête ; il jette son habit, retrousse les manches de sa chemise et se met à faire les gestes les plus grotesques. A chaque mouvement sa perruque tournait en tous sens ; il répétait mes cris et ajoutait après : *Che, monsou Lavandier?* Ce *monsou Lavandier* était l'apothicaire du village qu'on avait appelé au secours. Je ne savais, au milieu de mes douleurs, si cet homme ne me ferait pas mourir à force de rire. On arrêta enfin les vomissements.

Je fus renvoyé au collége. Je passai l'hiver uniquement occupé du latin et du grec ; ce qui n'était pas donné à l'étude était consacré à ces jeux du commencement de la vie pareils en tous lieux. Ces jeux m'ont fait faire par la suite des réflexions tristes et qui n'étaient pas sans charme.

Partout où j'ai voyagé, chez les peuples civilisés comme chez les peuples sauvages, j'ai retrouvé chez les enfants les mêmes amusements : j'ai vu le petit Anglais, le petit Allemand, le petit Italien, le petit Espagnol, le petit Iroquois, le petit Bédouin rouler le cerceau et lancer la balle. En reconnaissant les amusements de mes premières années, je me demandais

pourquoi je me rapprochais si fort de ces enfants dans mon enfance, et pourquoi, dans mon âge mûr, j'avais si peu de rapports à ce qu'ils seraient un jour. Frères d'une grande famille, les enfants sont instruits par leur commune mère, la nature. Ils ne cessent de se ressembler qu'en perdant l'innocence, la même en tout pays et le signe primitif de l'homme. Alors les passions modifiées par les climats, les gouvernements, les mœurs, font les nations diverses; le genre humain cesse de s'entendre et de parler le même langage. C'est la société qui est la véritable tour de Babel.

Un matin que j'étais très-animé à une partie de barres dans la grande cour du collége, on vint me dire qu'on me demandait. Je suivis le domestique à la porte extérieure; je vis un gros homme, rouge de visage, les manières brusques et impatientes, le ton farouche, ayant un bâton à la main, portant une perruque noire mal frisée, une soutane déchirée et retroussée dans ses poches, des souliers poudreux, des bas percés aux talons. « Petit polisson, me dit-il, n'êtes-vous pas le chevalier de Chateaubriand de Combourg? — Oui, monsieur, répondis-je tout étonné de l'apostrophe. — Et moi, reprit-il presque en fureur, je suis

le dernier aîné de votre famille. Je suis l'abbé de Chateaubriand des Roches Barriteaux. Regardez-moi bien! Souvenez-vous que vous êtes aussi noble que le roi! » En disant cela, le fier abbé lève un coin de sa soutane, met sa main dans la poche d'une vieille culotte de panne, tire un écu de six francs moisi, enveloppé dans un papier crasseux, me le jette au nez et continue à pied son voyage en marmottant ses matines d'un air furibond. Je ne l'ai jamais revu. J'ai su depuis que le prince de Condé avait fait offrir à ce pauvre abbé d'être le précepteur du duc de Bourbon. L'orgueilleux gentilhomme répondit insolemment que le prince qui possédait la baronnie de Chateaubriand devait savoir qu'un Chateaubriand pouvait avoir des précepteurs, mais qu'il n'était le précepteur de personne. Cette hauteur était le défaut de toute ma famille : elle dominait dans mon père; mon frère la poussait jusqu'au ridicule, et je ne suis pas bien sûr, malgré mon penchant pour les idées républicaines, d'y avoir complétement échappé.

L'époque de ma première communion était arrivée; c'était ordinairement le moment où l'on décidait dans la famille de l'état futur de l'enfant.

Cette cérémonie religieuse remplaçait pour les

jeunes chrétiens la prise de la robe virile pour les Romains. Madame de Chateaubriand était venue de Combourg à Dol pour assister à la première communion de son fils, qui, après s'être uni à Dieu, allait se séparer de sa mère. Que de sentiments réunis pour une femme chrétienne!

On entrait dans la semaine sainte; ma piété paraissait sincère; j'édifiais tout le collége. Mais mes regards étaient ardents et mes abstinences assez répétées pour donner de l'inquiétude à mes maîtres. On craignait l'excès de ma dévotion, et une religion éclairée cherchait à tempérer ma ferveur.

J'avais pour confesseur le supérieur du séminaire des eudistes. C'était un homme de cinquante ans, d'un aspect rigide. Toutes les fois que je me présentais au tribunal de la pénitence, il m'interrogeait avec anxiété. Surpris de la légèreté de mes fautes, il ne savait comment accorder mon trouble avec le peu d'importance des secrets que je déposais dans son sein. Plus le moment de la communion approchait, plus ses prières étaient pressantes. « Ne me cachez-vous rien? » me disait-il. Je répondais: « Non, mon père. » — « N'avez-vous pas fait cette faute? » — « Non, mon père », et toujours, non mon père. Il me

renvoyait en doutant et soupirant, en me regardant jusqu'au fond de l'âme, et moi, je sortais de sa présence pâle et défiguré comme un criminel. Je devais recevoir l'absolution le samedi saint. Je passai la nuit du vendredi au samedi en prières et à lire avec les plus étranges terreurs le livre des confessions mal faites. Le samedi à trois heures de l'après-midi, nous partîmes pour le séminaire. Nos parents nous accompagnaient. Je marchais auprès de ma mère. Toute la vaine gloire qui s'est depuis attachée à mon nom et dont cette sainte mère n'a pas été le témoin, ne lui aurait pas donné un seul instant de l'orgueil qu'elle éprouvait comme chrétienne et comme mère en voyant son fils prêt à participer au grand mystère de la religion.

En arrivant dans l'église, je me prosternai sur le pavé du sanctuaire; j'y restai un moment comme anéanti. Quand je me levai pour me rendre à la sacristie, où m'attendait le supérieur, mes genoux tremblaient sous moi. Je me jetai aux pieds du prêtre de Jésus-Christ. Ce ne fut que de la voix la plus altérée que je parvins à prononcer mon *confiteor.* « Hé bien! n'avez-vous rien oublié? » me dit l'homme de Dieu. Je demeurai muet, ses questions

recommencèrent, et toujours le fatal *non, mon père*, sortit de ma bouche. Il se recueillit un moment : il eut l'air de demander des conseils à Celui qui sonde les reins et les cœurs et qui conféra aux apôtres le pouvoir de lier et de délier les âmes. Alors, faisant comme un effort, il se prépara à me donner l'absolution. La foudre que le ciel eût lancée sur moi m'aurait causé moins d'épouvante. Je m'écriai : « Je n'ai pas tout dit! » Le redoutable juge, le délégué du souverain arbitre dont le visage m'inspirait tant de craintes, devient le pasteur le plus tendre. Il me jette les bras autour du col et fond en larmes. « Bon Dieu, dit-il, c'est toi qui as parlé au cœur de cet enfant! Allons, mon cher fils, du courage! » Je n'aurai jamais un tel moment dans ma vie. Si l'on m'eût débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'aurait pas plus soulagé. Je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est dès ce moment que j'ai été créé honnête homme. Je sentis que je ne survivrais jamais à un remords. Grand Dieu! quel doit donc être celui du crime, si j'ai pu tant souffrir pour avoir caché les faiblesses d'un enfant! Mais combien elle est divine cette religion qui peut s'emparer ainsi du cœur de l'homme! Et quels préceptes de morale

suppléeront jamais à ces institutions chrétiennes!

Le premier aveu fait, rien ne me coûta plus. Mes fautes cachées, peu considérables aux yeux du monde, parurent graves à ceux de la religion. Le supérieur se trouva dans une grande perplexité : il aurait bien voulu retarder ma communion; mais j'allais quitter le collége de Dol et entrer au service dans la marine. Il vit les écueils où je briserais mon vaisseau. C'est le premier homme qui ait pénétré le secret de ce que je pouvais être; il devina mes futures passions, il ne me cacha pas ce qu'il croyait voir de bon en moi, mais en même temps il me prédit mes maux à venir, et m'annonça que je n'aurais jamais de plus grand ennemi que moi-même.

« Enfin, ajouta-t-il, le temps manque à votre pénitence, mais vous êtes dans ce moment lavé de vos péchés par votre repentir, par l'aveu tardif, mais courageux de vos fautes. Souvenez-vous, si vous oubliez jamais votre Créateur, de ce qui vous arrive en ce moment. Songez que par une grâce particulière, au lieu d'une communion sacrilége qui aurait pu vous perdre dans cette vie et dans l'autre, vous allez recevoir une communion qui vous tiendra toujours ouvertes les portes du ciel, et continuera à faire

de vous dans ce monde un honnête homme. » Il leva la main pour m'absoudre. Cette seconde fois, le bras foudroyant ne fit descendre sur ma tête que la rosée céleste. J'inclinai mon front pour la recevoir, elle pénétra dans mon cœur; ce que je sentais participait de la félicité des anges. J'allai me précipiter dans le sein de ma mère qui m'attendait au pied de l'autel. Je ne parus plus le même à mes maîtres et à mes camarades; je marchais d'un pas léger, la tête haute, l'air radieux, dans tout le triomphe du repentir.

Je parus le lendemain à cette cérémonie touchante et sublime, dont j'ai vainement essayé de tracer le tableau dans le *Génie du christianisme.* J'aurais pu y retrouver mes petites humiliations accoutumées : mon bouquet et mes habits étaient moins beaux que ceux de mes compagnons; mais ce jour-là tout fut à Dieu et pour Dieu. J'approchai de la sainte table avec une telle ferveur que je ne voyais rien autour de moi. Je sais parfaitement ce que c'est que la foi par ce que je sentis alors. La présence réelle dans le saint sacrement m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, je me sentis

comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect, et la seule chose matérielle qui m'occupât était la crainte de profaner le pain sacré en le laissant toucher à mon palais comme une autre nourriture. Je conçus encore le courage des martyrs; car j'aurais pu dans ce moment confesser la foi au milieu des plus cruels supplices. J'aime aujourd'hui à me rappeler ces saintes félicités qui précédèrent de bien peu d'instants dans mon âme les tribulations du monde.

En comparant ces pieuses ardeurs aux transports insensés que je vais peindre, en voyant le même cœur éprouver dans l'intervalle de quelques mois tout ce que l'innocence et la religion ont de plus doux, de plus salutaire, et tout ce que les passions ont de plus séduisant et de plus funeste, on choisira des deux joies, et l'on verra de quel côté il faut chercher le bonheur et surtout le repos.

Huit jours après ma première communion, je quittai le collége de Dol. Il me reste de cette maison un agréable souvenir : quelque chose de notre enfance s'attache aux lieux embellis par elle, comme une fleur communique son parfum aux objets qu'elle a touchés.

Je m'attendris encore aujourd'hui en songeant à

la dispersion de mes premiers camarades et de mes premiers maîtres. L'abbé Leprince, nommé à un bénéfice auprès de Rouen, ne vécut que peu d'années. L'abbé Égaux obtint une cure considérable dans le diocèse de Saint-Malo, et j'ai vu mourir le bon principal Porcher, chanoine de Dol, au commencement de la révolution. Il était instruit, doux et simple de cœur; la mémoire de cet obscur Rollin me sera toujours chère et vénérable.

Je trouvai en arrivant à Combourg de quoi nourrir ma piété : c'était une mission. J'en suivis les exercices, et je reçus la confirmation sur le perron du château, avec les petits paysans et les petites paysannes, de la main de l'évêque de Saint-Malo. Après cela on planta une croix en souvenir de la mission. J'aidai à la soutenir tandis qu'on la fixait sur sa base. Elle existe encore; de tout ce que j'ai planté à Combourg, une croix seule est restée debout, comme si je ne pouvais rien créer de durable que pour la douleur, ni marquer mon passage sur la terre autrement que par des monuments de tristesse. La croix de la mission s'élève devant la tour où est mort mon père. Depuis trente années, elle n'a vu paraître personne aux fenêtres de cette tour, elle

n'est plus saluée par les enfants du château. Elle attend en vain, chaque printemps, le retour du père et de la mère; elle ne voit revenir au toit de la famille que les hirondelles, compagnes de mon enfance et plus fidèles à leur nid que l'homme à sa maison. Heureux si, sans chercher ailleurs des orages, ma vie s'était écoulée inconnue au pied de la croix de la mission, et si mes cheveux n'eussent été blanchis que par le temps qui a couvert de mousse les branches de cette croix!

Je ne tardai pas à partir pour le collége de Rennes, où je devais poursuivre mes études et surtout me fortifier dans les mathématiques sous un excellent maître, afin de subir ensuite l'examen à Brest pour être reçu garde de la marine.

M. de Fayolle était alors principal du collége de Rennes. On y comptait trois professeurs distingués: l'abbé de Châteaugiron pour la seconde, l'abbé Germé pour la rhétorique, et l'abbé Lemarchand pour la physique.

Le pensionnat était nombreux et les externes plus nombreux encore. Les études étaient fortes et bien suivies. Dans les derniers temps, Geoffroy et Ginguené, sortis de ce collége, auraient fait honneur à

Sainte-Barbe ou au Plessis. Une chose assez singulière, c'est que le chevalier de Parny avait aussi étudié à Rennes, et que j'héritai de son lit dans la chambre qui me fut assignée.

Rennes fut pour moi une Babylone et le collége un monde. La multitude des écoliers, le nombre des maîtres, la grandeur des bâtiments, du jardin et des cours me paraissaient incroyables.

Je m'y habituai pourtant et je pris bientôt sur mes nouveaux camarades l'ascendant que j'avais eu à Dol sur mes anciens compagnons; il m'en coûta quelques combats : les petits Bretons sont d'une humeur fort belligérante. On se donnait des rendez-vous pour les jours de promenade dans le jardin des bénédictins appelé le Thabor; là on se battait : c'étaient de véritables duels. Nous nous servions de compas de mathématiques attachés au bout d'une canne, et nous en venions à une lutte corps à corps, plus ou moins dangereuse selon la gravité des cas; il y avait des juges du camp qui décidaient s'il échéait gage, et de quelle manière les champions devaient mener des mains. Pour que le combat cessât, il fallait qu'une des deux parties s'avouât vaincue. — Je retrouvai au collége mon ami Gesril,

qui présidait, comme à Saint-Malo, à ces engagements. Il fut témoin pour moi dans une affaire que j'eus avec Saint-Riveul, jeune gentilhomme qui eut l'honneur d'être la première victime de la révolution. Il fut tué dans les rues de Rennes en se rendant avec son père à la chambre de la noblesse.

Je tombai sous Saint-Riveul ; je ne voulus jamais demander grâce, et je fus tellement maltraité que la peau de ma tête, décollée du crâne, était à demi arrachée avec mes cheveux. Je rencontrai aussi à ce collége deux hommes devenus depuis bien différemment célèbres : Moreau, le fameux général, et Limoëlan, auteur de la machine infernale, aujourd'hui prêtre en Amérique. Moreau avait cinq ou six ans de plus que moi et il était externe. Limoëlan, pensionnaire, était à peu près de mon âge. Saint-Riveul, Limoëlan, Gesril et moi, nous nous liâmes d'une étroite amitié. On a rarement trouvé à la même époque, dans une même province, dans une même petite ville et rassemblés sous le même toit, d'aussi singulières destinées. Je ne puis m'empêcher de raconter ici un tour d'écolier que joua au préfet de semaine mon camarade Limoëlan.

Le préfet avait coutume de faire sa ronde tous

les soirs dans les corridors après la retraite, pour voir si tout était bien et si nous dormions paisiblement ; il regardait à cet effet par un trou pratiqué dans chaque porte. Limoëlan, Gesril, Saint-Riveul et moi, nous couchions dans la même chambre.

D'animaux malfaisants c'était un fort bon plat.

Vainement avions-nous plusieurs fois bouché le fatal trou avec du papier ; le préfet poussait le papier avec son doigt et nous surprenait sautant sur nos lits et cassant nos chaises.

Un soir Limoëlan, sans nous communiquer son projet, nous engage à nous coucher et à éteindre la lumière. L'instant d'après nous l'entendons se lever, aller à la porte et puis se remettre au lit. Un quart d'heure après, voici venir le préfet sur la pointe du pied. Comme avec raison nous lui étions fort suspects, il s'arrête à notre porte, écoute, regarde, n'aperçoit point de lumière, croit le trou bouché, y enfonce imprudemment le doigt..... Qu'on juge de sa colère ! « Qui a fait cela ? » s'écrie-t-il en se précipitant dans la chambre. Limoëlan d'éclater de rire et Gesril de dire en nasillant avec un air moitié niais, moitié goguenard : « Qu'est-ce donc, monsieur le préfet ? »

Quand nous sûmes ce que c'était, nous voilà, Saint-Riveul et moi, à nous pâmer de rire comme Limoëlan, à nous boucher le nez et à nous cacher sous nos couvertures, tandis que Gesril, se levant en chemise, offrit gravement au préfet sa cuvette et son pot à l'eau. On ne put rien tirer de nous : nous fûmes héroïques. Limoëlan, en vrai conspirateur, avait bien jugé nos caractères. Il ne nous avait pas fait part de son dessein, dans la crainte que nous ne l'eussions désapprouvé. Mais il était sûr qu'une fois exécuté nous embrasserions sa fortune. Il n'affecta point non plus de se dénoncer lui-même, comme en pareil cas, si nous eussions été coupables, il se serait laissé soupçonner pour nous sauver. Il trouva tout simple que pour lui rendre le même service nous attirassions sur nous une partie du soupçon. Nous fûmes mis tous quatre en prison, au caveau, espèce de cellier humide et noir. On fut bientôt obligé de nous rendre la liberté. Saint-Riveul fit un trou sous une porte qui communiquait à la basse-cour, et engagea sa tête dans ce trou sans pouvoir la retirer. Un cochon accourut et pensa lui manger la cervelle. Gesril se glissa dans les caves du collége et mit couler un tonneau de vin, Limoëlan démolit un mur, et moi,

grimpé comme Perrin Dandin dans un soupirail qui donnait du caveau sur la rue, j'ameutai la canaille par mes harangues. Le terrible auteur de la machine infernale, jouant ce tour de polisson à un préfet de collége, ne rappelle pas mal Cromwell barbouillant d'encre la figure d'un autre régicide qui signait après lui l'arrêt de mort de Charles I[er].

Quoique l'éducation fût très-religieuse au collége de Rennes, ma ferveur se ralentit. Le grand nombre de mes maîtres et de mes camarades multipliait les occasions de distraction et de chutes. Je me perfectionnai dans l'étude du latin et je montrai encore plus de penchant pour la langue grecque. Je devins fort en mathématiques, pour lesquelles j'ai toujours eu beaucoup de goût. J'aurais fait un bon officier de marine ou de génie : en tout j'étais assez heureusement organisé. Sensible aux choses sérieuses comme aux choses agréables, j'ai prouvé que je pouvais écrire sur la politique comme sur les passions, j'ai commencé par la poésie avant d'en venir à la prose. Les arts me transportaient, j'ai surtout aimé passionnément la musique et l'architecture. Quoique prompt à m'ennuyer de tout, j'étais capable des plus petits détails, étant doué d'une longue patience.

Quoique fatigué de l'objet qui m'occupait, mon obstination était plus forte que mon dégoût. Je n'ai jamais abandonné une affaire quand elle valait la peine d'être achevée. Il y a telle chose que j'ai poursuivie quinze et vingt ans de ma vie, aussi plein d'ardeur le dernier jour que le premier.

Cette souplesse de mes facultés intellectuelles se retrouvait à tout. Je jouais bien aux échecs; j'étais adroit au billard, à la chasse, au maniement des armes; je dessinais passablement, je dansais de bonne grâce : j'aurais chanté agréablement si on eût pris soin de ma voix. Tout cela joint au genre de mon éducation, à une vie de soldat et de voyageur, fait que je n'ai jamais senti mon pédant, et qu'avec les facultés d'un homme de lettres je n'en ai eu ni l'air hébété, ni la gaucherie, ni les habitudes crasseuses, ni les mœurs bourgeoises, ni encore moins la triste envie et la sotte vanité.

Je passai deux ans au collége de Rennes; Gesril le quitta dix-huit mois avant moi, pour entrer dans la marine. Ma troisième sœur se maria dans le cours de ces deux années. Elle épousa le comte de Farcy, capitaine au régiment de Condé infanterie, et s'établit avec son mari à Fougères, où déjà habitaient

mes deux sœurs aînées, mesdames de Marigny et de Guébriac. Madame de Farcy était charmante et pleine de talents, surtout pour la poésie; c'était après Lucile celle de mes sœurs que j'aimais le mieux. Elle est devenue une sainte, après avoir été une des femmes les plus agréables de son siècle; l'abbé Carron a écrit sa vie.

On me fit venir à Combourg pour le mariage de Julie. Je vis là pour la première fois cette comtesse de Tronjoli, jeune chanoinesse, qui se fit remarquer par son courage sur l'échafaud. Cousine du marquis de la Rouërie, elle se trouva impliquée dans l'affaire de ce rival de la Rochejaquelein. Je n'avais encore vu la beauté que dans ma famille; je restai dans une sorte d'étonnement inexplicable en l'apercevant sur le visage d'une femme étrangère. Chaque pas que je faisais maintenant dans la vie m'ouvrait une nouvelle perspective. J'entendais la voix lointaine et séduisante des passions qui venaient à moi, je me précipitais moi-même au-devant de ces sirènes, attiré par l'harmonie inconnue qui troublait mon cœur et m'appelait pour me perdre.

Peu de temps après le mariage de Julie, je partis pour Brest.

En quittant le grand collége de Rennes, je n'éprouvai point le regret que je sentis en sortant du petit collége de Dol ; il en est peut-être des études comme des amours : ce sont les premières qui sont les plus belles. Il est probable aussi que, sans m'en apercevoir, je n'avais déjà plus cette fleur d'innocence qui nous fait trouver un charme à tout ce qui est innocent comme nous.

Mon frère m'embarqua dans la diligence de Rennes ; on m'adressa à Brest à un de mes oncles maternels, le comte de Ravenel de Boisteilleul, chef d'escadre, qui n'est mort que depuis quelques années. Il a laissé deux fils, dont l'un, officier d'artillerie très-distingué, a épousé la fille unique de ma sœur la comtesse de Farcy. — En arrivant à Brest, je ne trouvai point mon brevet d'aspirant ; je ne sais quel accident l'avait retardé. Je restai donc ce qu'on appelait *soupirant* et, comme tel, libre de toute étude régulière. Mon oncle me mit en pension à une table d'hôte d'aspirants et me présenta au commandant de la marine, le comte Hector.

Maître de moi-même pour la première fois, je m'abandonnai à mon instinct solitaire. Je ne voyais que mes maîtres d'armes, de dessin et de mathé-

matiques. Les trois quarts du jour je m'enfermais dans ma chambre, ou j'allais parcourir le port et me promener au bord de la mer.

Je n'avais encore vu qu'au lieu de ma naissance cette mer que je devais tant de fois traverser et rencontrer sur tant de rivages. En la retrouvant à Brest, je fus transporté ; elle était plus vaste qu'à Saint-Malo, elle se brisait à l'extrémité de la Bretagne ; après ce cap avancé, il n'y avait plus rien qu'un océan sans bornes et des mondes inconnus : ma jeune imagination se jouait dans ces espaces immenses. Souvent, passant à Recouvrance et m'asseyant sur quelque mât qui gisait le long du quai, je regardais, la tête appuyée sur ma main, les occupations de la foule et les mouvements du port. Constructeurs, matelots, militaires, douaniers, forçats passaient et repassaient devant moi. Je voyais des voyageurs débarquer ou s'embarquer, des pilotes commander la manœuvre, des charpentiers équarrir des pièces de bois, des cordiers filer des câbles, des mousses allumer des feux sous des chaudières de goudron. On portait et l'on rapportait de la marine aux magasins et des magasins à la marine des balles de marchandises, des sacs de vivres, des trains d'ar-

tillerie. Ici des charrettes s'avançaient dans l'eau pour recevoir des chargements, là des palans enlevaient des fardeaux, tandis que des grues descendaient des pierres et que des machines creusaient le port. Les forts répétaient des signaux, des chaloupes allaient, venaient, de grands vaisseaux appareillaient ou rentraient dans les bassins.

Mon esprit se remplissait alors d'idées vagues sur la société, ses biens et ses maux. Je ne sais quelle tristesse me gagnait; je quittais le mât sur lequel j'étais assis, symbole d'une vie qui devait être, comme ce mât, battue par la tempête, et qui, comme lui, ne devait reposer qu'un instant au rivage. Je remontais l'espèce de torrent qui coule dans le port de Brest. J'arrivais à un détour où le port disparaissait : là, ne voyant plus rien qu'une vallée solitaire, étroite et stérile, mais entendant encore le murmure confus de la mer et la voix des hommes, je me couchais au bord de la petite rivière. Tantôt regardant couler l'eau, tantôt suivant des yeux le vol de la corneille marine, jouissant du silence autour de moi, ou prêtant l'oreille aux coups de marteau du calfat, je tombais dans la plus profonde rêverie; si le vent m'apportait le bruit du canon

lointain de quelque vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais et des larmes tombaient de mes yeux. Un jour j'avais dirigé ma promenade vers l'extrémité du port, du côté de la pleine mer. Il faisait chaud : je m'assis sur la grève et je m'endormis. Tout à coup je suis réveillé par des coups de canon ; j'ouvre les yeux et j'aperçois la rade couverte de vaisseaux. C'était la grande escadre qui rentrait après la signature de la paix. Je restai ébahi du magnifique spectacle. Les vaisseaux manœuvraient sous voile, se couvraient de feux, faisaient des signaux, arboraient des pavillons. Ils présentaient la poupe, la proue, le flanc. Ceux-ci, jetant l'ancre, s'arrêtaient au milieu de leur course, comme par enchantement ; ceux-là continuaient à se jouer sur les flots où ils laissaient une trace brillante. Rien ne m'a donné, dans ma vie, une plus haute idée du génie de l'homme. Il semblait partager en ce moment une partie de la puissance de Celui qui a dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin : *Non procedes amplius*. Tout Brest accourut sur le rivage ; bientôt des chaloupes se détachent de la flotte et abordent au port. Les officiers dont elles étaient remplies, le visage brûlé et noirci par le soleil, avaient l'air étranger qu'on

apporte des pays lointains, et quelque chose de gai, de content, de fier, de hardi comme des hommes qui venaient de rétablir l'honneur du pavillon blanc. C'était ce corps de la marine si méritant, si distingué, si illustre, qui, échappé aux coups de l'ennemi, devait périr sous ceux des Français.

Je regardais passer la valeureuse troupe, lorsqu'un jeune officier perce la foule et se précipite dans mes bras, je reconnus Gesril. Il était singulièrement grandi, mais faible et languissant d'un coup d'épée qu'il avait reçu dans la poitrine. Son projet était de quitter Brest dès le soir même pour se rendre dans sa famille. Je ne l'ai vu qu'une fois depuis ; c'était peu de temps avant sa mort héroïque : je dirai à quelle occasion. L'apparition de Gesril et son départ me firent prendre une résolution qui a changé le cours de ma vie, il était écrit que ce jeune homme aurait un empire singulier sur ma destinée.

On voit déjà comme mon caractère se formait et quel tour prenaient mes idées. Si, au lieu d'être abandonné à moi-même, j'eusse été, comme les enfants du jour, conduit par un gouverneur, aurais-je été ce que je suis? Jeté dans un moule commun,

n'aurais-je pas pris les formes communes? Mon gouverneur m'aurait-il donné les leçons que je recevais seul dans le port de Brest? n'aurait-il pas regardé comme des bizarreries faites pour être corrigées les premières atteintes de mon génie, car j'en puis parler comme d'un mal, quel qu'ait été ce génie, rare ou vulgaire, méritant ou ne méritant pas le nom que je lui donne, faute d'un autre nom pour mieux m'exprimer? mais aussi plus semblable au reste des hommes, j'eusse été beaucoup plus heureux. Celui qui, sans m'ôter l'esprit, fût parvenu à tuer ce qu'on appelle mon talent, m'aurait rendu un grand service.

Lorsque mon oncle me conduisait chez M. Hector, j'en revenais tout bouleversé. Je ne pouvais entendre sans agitation les jeunes et les vieux marins raconter leurs campagnes, parler des pays qu'ils avaient parcourus : l'un arrivait de l'Inde, l'autre de l'Amérique; celui-là devait appareiller pour faire le tour du monde; celui-ci allait rejoindre la station de la Méditerranée et visiter les côtes de la Grèce. Puis venait le récit des combats anciens et nouveaux : les noms des du Couëdic, des d'Estaing, des Suffren n'étaient pas oubliés. J'écoutais tout sans mot dire,

le visage rouge, le cœur palpitant. C'en était fait de mon sommeil pour la nuit, je la passais à livrer en imagination des combats, ou à découvrir des terres inconnues. Quoi qu'il en soit, en voyant Gesril retourner chez ses parents, je pensai que rien ne m'empêcherait d'aller retrouver les miens. J'aurais assez aimé le service de la marine, si mon esprit d'indépendance ne m'eût éloigné de tous les genres de services : j'ai toujours eu horreur d'obéir ; les voyages me tentaient, il est vrai, mais je sentais que je ne les aimerais que seul, en suivant mes volontés et mes caprices.

Enfin, donnant la première preuve de ma facilité à me dégoûter de tout, sans en avertir mon oncle Ravenel, sans écrire à mes parents, sans en demander la permission à personne, sans attendre mon brevet d'aspirant, je partis un beau matin pour Combourg, où je tombai du ciel.

Je m'étonne encore aujourd'hui qu'avec la frayeur que m'inspirait mon père j'eusse osé prendre une pareille résolution, et ce qu'il y a d'aussi étonnant, c'est la manière dont je fus reçu. Je devais m'attendre à sa colère : je fus accueilli doucement : mon père se contenta de secouer la tête comme pour

dire : Voilà une belle équipée ! Ma mère m'embrassa de tout son cœur en grognant, et ma Lucile avec un ravissement de joie. C'étaient désormais les seuls habitants du château.

LIVRE III

Quatre années se sont écoulées depuis que le livre précédent est écrit. Les dernières lignes de ce livre furent tracées sous la tyrannie expirante de Bonaparte; je commence les premiers mots du livre actuel sous le règne du roi [1], après la seconde restauration; ces quatre années du règne des Bourbons m'ont ramené sur la scène du monde. J'ai vu de près les rois, et mes chimères politiques se sont évanouies, comme ces chimères plus douces dont je vais continuer le récit. Je dois dire d'abord ce qui me fait reprendre mes mémoires. Le cœur humain est le jouet de tout, et l'on ne saurait prévoir quelle circonstance frivole va causer ses joies

1. Louis XVIII.

ou ses douleurs. Je suis maintenant à Montboissier, sur les confins de la Beauce et du Perche. Le château de cette terre appartenant à madame la comtesse de Colbert, a été vendu et démoli pendant la révolution. Il ne reste plus que deux pavillons séparés qui composaient autrefois le logement du concierge. Le parc, qu'on a voulu arranger à l'anglaise, conserve des traces de son ancienne régularité française. Des allées droites, des taillis encadrés dans des charmilles d'où s'élèvent quelques pins, lui donnent un air sérieux : il plaît comme une ruine. Hier au soir, je me promenais seul, le ciel ressemblait à un ciel d'automne; un vent froid soufflait par intervalles; parvenu à la lisière d'un taillis, je m'arrêtai pour regarder le soleil. Il s'empourprait dans des nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle, habitante de cette tour, avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle? Ce que je serai devenu moi-même quand ces mémoires seront publiés.

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant ce son magique fit reparaître à mes yeux les champs paternels; je revis ces champs

où j'entendis si souvent siffler la grive. Quand je l'écoutais alors, j'étais triste comme aujourd'hui, mais quelle différence de tristesse! Cette première tristesse était celle qui naît d'un désir vague de bonheur, lorsqu'on est sans expérience. La tristesse que j'éprouve maintenant vient du désenchantement du cœur, quand tout est connu et jugé.

Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg ne m'entretenait que de l'avenir et me promettait une félicité que je croyais bientôt atteindre. Le même chant dans le parc de Montboissier ne me rappelait que le passé et des jours perdus à la poursuite de cette félicité fugitive. Naître, désirer, mourir, c'est donc tout? Désormais je n'ai plus rien à apprendre, rien à découvrir dans le voyage! J'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai déjà fait deux ou trois fois le tour de la vie. Le temps fuit et m'entraîne, je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces mémoires. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois? Mettons à profit le peu de jours qui me restent, hâtons-nous de peindre ma jeunesse tandis que j'y touche encore. Le navigateur qui

quitte pour jamais un rivage enchanté écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître.

On a vu à la fin du livre précédent mon retour au château de Combourg et comment je fus accueilli par mon père, ma mère et ma sœur Lucile. On n'a peut-être pas oublié que mes trois autres sœurs s'étaient mariées et qu'elles vivaient dans les terres de leurs nouvelles familles aux environs de Fougères; quant à mon frère, dont l'ambition commençait à se développer, il était plus souvent à Paris qu'à Rennes. Il acheta bientôt une charge de maître des requêtes, que M. de Malesherbes le força de vendre pour entrer au service, comme la véritable carrière d'un homme de son nom, lorsqu'il épousa mademoiselle de Rosambo. A cette époque il s'attacha au corps diplomatique et suivit M. le comte de la Luzerne à Londres. Il était sur le point d'obtenir l'am bassade de Vienne quand la révolution éclata. Il sollicita ensuite celle de Constantinople, mais il eut pour concurrent Mirabeau, à qui cette ambassade fut promise pour prix de sa réunion au parti de la cour. Mon frère avait donc à peu près abandonné Combourg au moment où je revenais l'habiter.

Cantonné dans sa seigneurie, mon père ne la quittait presque plus, pas même pendant le temps des états; ma mère allait tous les ans passer deux mois à Saint-Malo pour faire ses pâques; elle attendait ce moment comme celui de sa délivrance, car elle détestait Combourg; un mois avant le voyage tant désiré, on en parlait comme d'une entreprise hasardeuse; on faisait ses préparatifs, on laissait reposer les chevaux. La veille du départ on se couchait à sept heures du soir pour se lever à deux heures du matin. Enfin, ma mère, à sa grande satisfaction, se mettait en route à trois heures, et employait toute la journée pour faire douze lieues.

Lucile, reçue chanoinesse au chapitre de l'Argentière, devait passer dans celui de Remiremont. En attendant ce changement, dont s'occupait l'ambition de mon frère, elle restait ensevelie à Combourg. Pour moi, je déclarai, après mon équipée de Brest, ma volonté ferme d'embrasser l'état ecclésiastique : ma mère fut ravie. Le fait est que je ne cherchais qu'à gagner du temps, car je ne savais pas ce que je voulais. On me fit conduire au collége de Dinan pour achever mes études latines. Je savais mieux le latin que mes maîtres. Dinan n'était qu'à cinq lieues de

Combourg, j'y revenais sans cesse sous quelque prétexte. Mon père, qui trouvait économie à me garder auprès de lui, et ma mère, qui désirait vivement que j'entrasse dans les ordres, mais qui se serait fait un scrupule de me presser, n'insistèrent plus sur mon séjour à Dinan, et je me trouvai insensiblement fixé à Combourg.

J'aimerais encore à me rappeler les mœurs de mes parents, ne fussent-elles qu'un souvenir touchant et agréable pour moi seul. Mais je me plairai d'autant plus à en retracer le tableau, qu'il semblera fait d'après ces vignettes que l'on trouve dans les manuscrits du moyen âge. Du temps présent au temps que je vais peindre, on peut croire qu'il y a trois cents ans.

Chaque membre de ma famille, en s'éloignant, avait laissé dans le château un vide que rien ne pouvait plus remplir. A mon retour de Brest, quatre maîtres, mon père, ma mère, ma sœur et moi, habitaient seuls l'immense édifice; une cuisinière, une femme de chambre, un valet de chambre, un valet de pied, un cocher, composaient tout le domestique; un chien de chasse et deux vieilles juments étaient retranchés dans un coin des écuries

abandonnées. Ces douze êtres vivants disparaissaient dans un manoir où l'on aurait à peine aperçu cinquante chevaliers, leurs écuyers, leurs dames, leurs valets, l'équipage de chasse et la meute du roi Dagobert.

Dans tout le cours de l'année, aucun étranger ne se présentait au château, si ce n'est un ou deux gentilshommes, un marquis de Montcouët, un comte de Goyon Beaufort, qui demandaient l'hospitalité en allant plaider au parlement. Ils arrivaient ordinairement l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteaux de chasse au côté, et suivis d'un laquais également à cheval, portant en croupe un portemanteau de livrée. Mon père, toujours très-cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leur guerre de Hanovre, les affaires de leurs familles et l'histoire de leur procès. Le soir on les conduisait dans la tour du nord, à l'appartement de la *reine Christine*, chambre d'honneur occupée par un lit de sept pieds carrés, à doubles rideaux de gaze verte et de soie cramoisie, soutenus par quatre amours dorés.

Le lendemain matin, lorsque Lucile et moi des-

cendions dans la grande salle et qu'à travers les fenêtres nous regardions la campagne inondée ou couverte de frimas, nous n'apercevions que deux ou trois voyageurs sur la chaussée solitaire de l'étang : c'était nos hôtes chevauchant vers Rennes.

Ces étrangers ne connaissaient pas beaucoup la vie, et cependant c'était par eux que notre vue s'étendait à quelques lieues au delà de l'horizon de nos bois. Aussitôt qu'ils étaient partis, nous étions réduits toute la semaine au tête-à-tête de la famille et le dimanche à la société des bourgeois du village et des gentilshommes voisins. Ma sœur et moi, nous attendions ce jour-là avec impatience. Quand il faisait beau, nous nous rendions à la paroisse avec ma mère, le long du petit mail, par un chemin champêtre ; lorsqu'il pleuvait, nous suivions l'abominable rue de Combourg. Mon père ne paraissait qu'une fois l'an à la paroisse pour faire ses pâques : le reste de l'année il entendait la messe à la chapelle du château. Placés dans le banc du seigneur, nous recevions l'encens et les prières en face d'un grand sépulcre de marbre noir attenant à l'autel : tous les honneurs de l'homme ne seront jamais que quelques grains d'encens brûlés devant un

cercueil. Ces distractions du dimanche expiraient avec la journée ; elles n'étaient pas même régulières. Souvent, pendant la mauvaise saison, des mois entiers s'écoulaient sans qu'aucune créature humaine frappât à la porte de notre retraite.

Si la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg, elle était encore plus grande dans le château. On éprouvait en y entrant la même sensation qu'en entrant à la chartreuse de Grenoble : lorsque je visitai celle-ci, je traversai un désert dont la solitude allait toujours croissant ; je crus qu'elle finissait au monastère ; mais on me montra dans les murs du couvent les petits jardins des chartreux, encore plus solitaires que les bois. Enfin, au centre du monument religieux, je trouvai enveloppé dans les replis de toutes ces solitudes, le cimetière des muets cénobites, sanctuaire d'où le silence éternel, comme la divinité du lieu, étendait sa puissance sur les montagnes et sur les forêts d'alentour.

Le calme morne du château était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il nous avait dispersés dans tous les coins de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la

petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et dans une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingole, depuis le couteau de chasse jusqu'à l'épée.

L'appartement de ma mère occupait la partie du corps de logis qui se trouvait au-dessus de la grande salle entre les deux petites tours. Il était orné de glaces de Venise à facettes, et parqueté.

Ma sœur habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée au bout de la tourelle du grand escalier qui communiquait de la cour intérieure à toutes les parties du château; au bout de cet escalier le valet de chambre de mon père et le domestique habitaient des caveaux voûtés, et la cuisinière logeait dans la grosse tour de l'ouest, auprès de l'appartement dont on avait fait les cuisines.

Mon père se levait à quatre heures du matin hiver comme été, et venait dans la cour intérieure appeler son valet de chambre à l'entrée de l'escalier de la tourelle. Le valet de chambre éveillé faisait une tasse de café. Mon père prenait ce café à cinq heures et travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma sœur déjeunaient chacune dans leur chambre à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe ni pour me lever ni pour déjeuner, j'étais censé étudier jusqu'à midi. La plupart du temps je ne faisais rien.

A onze heures et demie on sonnait le dîner, que l'on servait à midi. La grande salle servait à la fois de salle à manger et de salon; on dînait et l'on soupait à l'une de ses extrémités, du côté de l'est, et après les repas on revenait se placer à l'autre extrémité du côté de l'ouest, devant une énorme cheminée. La grande salle était boisée, peinte en gris blanc et ornée de vieux portraits depuis le règne de François Ier jusqu'à Louis XIV. Parmi ces portraits on distinguait ceux de Condé et de Turenne. Un tableau, représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie, était suspendu au-dessus de la cheminée.

Après le dîner on restait ensemble jusqu'à deux heures; alors si, l'été, mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers ou se promenait dans l'étendue du vol du chapon; si, l'automne ou l'hiver, il partait pour la chasse, ma mère se retirait dans la chapelle, où elle passait quelques heures en prières. Cette chapelle était un oratoire sombre, embelli de bons tableaux des plus grands maîtres, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un château au fond de la Bretagne. J'ai aujourd'hui en ma possession une petite sainte Famille de l'Albane peinte sur cuivre, tirée de cette chapelle. C'est tout ce qui me reste de Combourg.

Lorsque mon père était parti, et que ma mère était en prières, Lucile s'enfermait dans sa chambre; je regagnais ma cellule ou j'allais courir les champs. A huit heures, la cloche annonçait le souper; après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron; mon père prenait son fusil et tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi nous regardions les bois, le ciel, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures on rentrait et l'on se couchait. Les soirées d'automne et d'hiver étaient

d'une autre nature. Après le souper, lorsqu'on était revenu de la table à la cheminée, ma mère se jetait en soupirant sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile, les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de chambre de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête demi-chauve était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout debout. Lorsque en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie, qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres. Puis il revenait lentement vers la lumière et sortait peu à peu de l'obscurité comme un spectre avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant d'un ton sévère : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il con-

tinuait sa marche, le reste de la soirée l'oreille n'était plus frappée que du bruit égal et mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Un seul incident variait ces soirées qui figureraient dans un roman du XIe siècle : il arrivait que mon père, interrompant sa promenade, venait quelquefois s'asseoir au foyer pour nous faire l'histoire de la détresse de son enfance et des traverses de sa vie. Il racontait des tempêtes et des périls, un voyage en Italie, un naufrage sur la côte d'Espagne.

Il avait vu Paris ; il en parlait comme d'un lieu d'abomination et comme d'un pays étranger. Les Bretons trouvaient que la Chine était dans leur voisinage, mais Paris leur paraissait au bout du monde. J'écoutais avidement mon père. Lorsque j'entendais cet homme si dur à lui-même regretter de n'avoir pas fait assez pour sa famille, se plaindre en paroles courtes mais amères de sa destinée, lorsque je le voyais à la fin de son récit se lever brusquement, s'envelopper dans son manteau, recommencer sa promenade, presser d'abord ses pas, puis les ralentir en les réglant sur les

mouvements de son cœur, l'amour filial remplissait mes yeux de larmes; je repassais dans mon esprit les chagrins de mon père, et il me semblait que les souffrances endurées par l'auteur de mes jours n'auraient dû tomber que sur moi.

Dix heures sonnaient enfin à l'horloge du château; mon père s'arrêtait subitement : le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas; il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait dans la salle, son flambeau à la main, pour se rendre dans sa chambre à coucher, au fond de la petite tour de l'est. Lucile et moi nous tenions sur son passage, tremblants de respect et de frayeur, nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit; il penchait vers nous sa tête vénérable sans nous répondre, continuait sa route, s'enfonçait dans les ombres de la salle, disparaissait dans un corridor et se retirait dans la tour dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Dans ce moment le talisman était rompu. Ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la

présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles. Si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher, et nous lui reprenions dans un quart d'heure tout ce qu'il nous avait dérobé dans un jour. Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Tous les contes qui faisaient la tradition du château leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, mort il y avait deux cents ans, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré plusieurs fois dans le grand escalier de la tourelle. Deux faits mieux prouvés venaient mêler pour ma mère et pour Lucile la crainte des voleurs à celle des revenants et de la nuit. Il y avait quelques années que mes quatre sœurs, alors fort jeunes, se trouvaient seules à Combourg avec mon père. Une nuit elles étaient occupées à lire ensemble la mort de Clarisse; déjà tout effrayées des détails de

cette mort, elles entendent distinctement des pas d'homme dans l'escalier de la tour qui conduisait à leur appartement. Il était une heure du matin. Épouvantées, elles éteignent la lumière et se précipitent dans leurs lits. On approche, on arrive à la porte de leur chambre, on s'arrête un moment comme pour écouter, ensuite on s'engage dans un escalier dérobé qui communiquait à la chambre de mon père; quelque temps après on revient, on traverse de nouveau l'antichambre, et le bruit des pas s'éloigne, s'évanouit dans la profondeur du château.

Mes sœurs n'osaient parler de l'aventure le lendemain, car elles craignaient que le revenant ou le voleur ne fût mon père lui-même qui avait voulu les surprendre. Il les mit à l'aise en leur demandant si elles n'avaient rien entendu. Il raconta qu'on était venu à la porte de l'escalier secret de sa chambre et qu'on l'eût ouverte sans un coffre qui se trouvait par hasard devant cette porte. Éveillé en sursaut, il avait saisi ses pistolets; mais le bruit cessant, il avait cru s'être trompé et il s'était rendormi. Il est probable qu'on avait voulu l'assassiner. Les soupçons tombèrent sur un de ses domestiques. Il est certain

qu'un homme à qui le château eût été inconnu n'aurait pas pu trouver l'escalier dérobé par où l'on descendait dans la chambre de mon père. Une autre fois, dans une soirée du mois de décembre, mon père écrivait auprès du feu dans la grande salle. On ouvre une porte derrière lui ; il tourne la tête et aperçoit un homme qui le regardait avec des yeux hagards et étincelants. Mon père tire du feu de grosses pincettes dont on se servait pour remuer les quartiers d'arbres dans le foyer ; armé de ces tenailles rougies, il se lève : l'homme s'effraye, sort de la salle, traverse la cour intérieure, se précipite sur le perron et s'échappe à travers la nuit.

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma sœur ; elles se mettaient au lit mourantes de peur. Je me retirais alors dans mon donjon au haut de la tourelle du grand escalier. La cuisinière rentrait dans la grosse tour de l'ouest, les domestiques descendaient dans leur souterrain, et huit personnes ainsi dispersées dans les diverses parties d'une forteresse, sans communication entre elles, sans sonnettes, sans aucun moyen de se faire entendre, s'endormaient comme elles pouvaient aux

cris des chouettes et au bruit du vent. La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure. Le jour j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée d'où pendaient des scolopendres et où croissait un prunier sauvage; quelques martinets, qui durant l'été s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit je n'apercevais qu'un petit morceau du ciel et quelques étoiles. Quand la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'ouest, j'en étais averti par ses rayons qui éclairaient mon lit à travers les vitraux de la fenêtre; des chouettes voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries des tours, je ne perdais pas un des murmures du vent, et ces murmures étaient étranges. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers, quelquefois il laissait échapper des plaintes. Tout à coup ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis tous ces bruits expiraient pour recommencer encore. A quatre heures du matin la voix du maître du château appelant le valet de chambre, à l'entrée des voûtes

séculaires, se faisait entendre comme la voix du dernier fantôme de la nuit.

Dans mon enfance, ces bruits m'avaient pénétré de terreur : je me cachais sous ma couverture où je suais à grosses gouttes, et je ne m'endormais qu'au jour. J'avais été bercé de toutes les histoires d'apparitions que les nourrices bretonnes se racontent depuis le temps d'Olivier de Clisson et de Bertrand du Guesclin. Cet entêtement de mon père à faire coucher un enfant seul en haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient; mais il eut certainement pour moi un avantage : j'appris peu à peu à vaincre mes terreurs. Cette manière violente de me traiter me donna le courage d'un homme sans me faire perdre cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. Au lieu de chercher à me convaincre qu'il n'y avait pas de revenants, on me força de les braver. Lorsque mon père me disait avec un sourire ironique : « M. le chevalier a peur ? » il m'aurait fait coucher avec un mort. Lorsque mon excellente mère me disait : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu, vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits tant que vous serez bon chrétien, » j'étais plus rassuré

que par tous les arguments de la philosophie. Mon succès fut si complet qu'à l'âge de seize ans, où j'étais parvenu lorsque je tombai de Brest à Combourg, les vents de la nuit, bien loin de m'épouvanter, ne servaient plus que de jouets à mes caprices, et pour ainsi dire d'ailes à mes songes.

Mon imagination allumée par le feu naissant des passions se jetait sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture, et aurait dévoré la terre et le ciel. C'est cet état moral qu'il faut maintenant décrire; tout extraordinaire que paraisse cette histoire, elle ne contient pourtant que la pure vérité.

Replongé dans ma jeunesse, je vais essayer de me saisir moi-même dans le passé, de me montrer tel que j'étais, tel peut-être que je regrette de n'être plus, malgré les tourments que j'ai endurés.

Je fus à peine revenu de Brest à Combourg qu'il se fit dans mon existence une révolution complète : l'enfant disparut et l'homme se montra avec ses joies qui passent et ses chagrins qui restent.

D'abord tout devint passion chez moi en attendant les passions véritables. Lorsque, après un dîner silencieux où je n'avais pas osé ouvrir la bouche devant

mon père, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables, je ne pouvais descendre le perron d'un seul trait, je me serais précipité, j'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation. Mais aussitôt que j'avais atteint la cour verte et les bois, que je me sentais en liberté, je me mettais à sauter, à courir, à m'éjouir dans les vents, jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces, haletant et comme enivré. Mon père me menait quelquefois à la chasse : le goût de la chasse me saisit et je le portai à la fureur. Je vois encore le champ de genêts et la place où j'ai tué mon premier lièvre. Il m'est souvent arrivé en automne de demeurer quatre et cinq heures dans l'eau jusqu'à la ceinture pour attendre au bord d'un étang des canards sauvages. Même aujourd'hui je ne suis pas de sang-froid quand un chien tombe en arrêt ; et quoique je tire bien, le trouble que me cause une compagnie de perdrix qui s'enlève autour de moi nuit à la justesse de mon coup. Je manque rarement le but à la remise lorsque la pièce de gibier part isolément. Toutefois, dans ma première ardeur pour la chasse, il entrait un fond d'amour pour l'indépendance : franchir les fossés, parcourir

les champs, les bois, les marais et les bruyères, me trouver avec un fusil dans un lieu désert, ayant puissance et solitude, c'était pour moi une grande jouissance. Quelquefois je m'emportais si loin dans mes courses, que ne pouvant plus marcher par excès de lassitude, les gardes étaient obligés de me rapporter sur leurs bras.

Cependant le plaisir de la chasse ne me suffisait plus : à mesure que j'avançais dans la vie il se formait en moi un désir de bonheur que je ne pouvais ni régler ni comprendre : mon esprit et mon cœur s'achevaient de former comme deux temples vides sans autels et sans sacrifices, où l'on ne savait encore quel Dieu serait adoré. Je croissais auprès de ma sœur, et notre amitié était toute notre vie.

Lucile comptait déjà dix-sept ans; elle était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse, son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs; elle attachait souvent au ciel, ou promenait autour d'elle, des regards pleins de tristesse et de feu. Sa démarche, sa voix, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant.

Hormis pour nous aimer, nous étions inutiles l'un à l'autre, Lucile et moi; elle ne me pouvait dire

ce que j'éprouvais, je ne lui aurais pu dire la raison de son ennui, nous ignorions tout également. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous, et qui ressemblait bien peu au véritable; elle voyait en moi son protecteur; je voyais en elle une amie; il lui prenait des accès de vapeurs noires que j'avais peine à dissiper. A dix-sept ans elle déplorait la perte de ses jeunes années, elle se voulait jeter dans un couvent; tout lui était souci, chagrin, blessure, une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite la tourmentaient des mois entiers. Je l'ai souvent vue, un bras jeté sur sa tête comme une statue antique, rêver immobile et inanimée; retirée vers son cœur, sa vie ne paraissait plus au dehors et son sein même ne se soulevait plus. Par son attitude, sa mélancolie, sa beauté, elle ressemblait à un génie funèbre. J'essayais alors de la consoler, et l'instant d'après je tombais moi-même dans des désespoirs inexplicables; on raconte l'histoire de deux jumeaux qui étaient malades ensemble, bien portants ensemble, et qui, lorsqu'ils étaient séparés, voyaient intimement ce qui leur arrivait l'un à l'autre; c'est mon histoire et celle de Lucile, avec cette différence que les deux

jumeaux moururent le même jour, et que j'ai survécu à ma sœur.

La vie que l'on menait à Combourg était bien propre à augmenter l'exaltation de notre âge et de notre caractère. Notre principal plaisir consistait à nous promener ensemble dans les grands bois, pendant l'automne; nous marchions l'un auprès de l'autre, prêtant l'oreille au murmure du vent dans les arbres dépouillés, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions sous nos pas. Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant un jour lui parler avec ravissement de la solitude, me dit : « Tu devrais peindre tout cela. » Ce mot fut une révélation. Je me sentis naître à une existence nouvelle, il me sembla qu'un vide immense se comblait dans mon sein; je ne sais quel souffle divin passa sur moi, et je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle; jour et nuit je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons. Je composai alors la petite pièce sur la forêt : *Forêt silencieuse*, que l'on trouve dans mes ouvrages. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose; bien qu'à l'époque où je les composais, l'affectation et le mauvais goût de Dorat eussent envahi le Par-

nasse, M. de Fontanes, bon juge en cette matière, disait que j'avais reçu les *deux instruments*, et que j'aurais pu aller aussi loin dans la poésie que dans la prose, si je m'étais attaché uniquement à la première ; on en peut juger par *Moïse*.

Dans les enchantements de l'inspiration, j'invitais Lucile à m'imiter ; elle me crut et elle se mit de son côté à écrire. Nous passions les jours à nous consulter mutuellement, à nous communiquer ce que nous avions fait et ce que nous comptions faire ; nous entreprenions des ouvrages en commun, et guidés par notre instinct nous traduisions les plus beaux et les plus tristes passages de Job et de Lucrèce sur la vie.

Lucile était née avec du génie. Des pensées qui n'étaient que des sentiments sortaient avec difficulté de son âme ; mais quand elle parvenait à les exprimer, il n'y avait rien au-dessus. L'élévation et la douleur faisaient le caractère dominant de ses écrits. Il est impossible de lire ce qu'elle a laissé et surtout ses lettres, sans être bouleversé jusqu'au fond du cœur. Lucile vint à Paris avec moi et ma sœur de Farcy en 1789. Elle fut admirée par tout ce qui la connut, depuis M. de Malesherbes jusqu'à Chamfort. Après mon émigration, elle se retira en Bre-

tagne, fut jetée dans les cachots, épousa en 1793, pour se soustraire aux persécutions révolutionnaires, le comte de Caud, vieillard qui la laissa veuve après un an de mariage ; elle vit aussi mourir ma mère et ma sœur Julie qu'elle adorait. A ma rentrée en France en 1800, elle me rejoignit à Paris. Je ne trouvai rien de changé en elle, si ce n'est que sa mélancolie avait augmenté et qu'elle croyait, comme Rousseau, qu'on s'était ligué pour la persécuter.

Toujours attendant et désirant la mort, elle fut enlevée subitement par cette mort qu'elle avait tant appelée. Voici quelques-unes de ses dernières lettres ; je ne les relis jamais sans me demander pourquoi je traîne encore dans ce monde ma misérable vie

Paris (billet sans date).

« Mon ami, je ferme pour jamais le livre de ma destinée et je le scelle du sceau de ma raison. Je n'en consulterai plus les pages ; je me jetterai à corps perdu dans tous les événements de mon passage dans ce monde ! Quelle pitié que l'attention que je me porte ! Je ne fais plus qu'un souhait, c'est que le

ciel te rende aussi heureux que tu le mérites, et que tu continues à juger des hommes d'après ton cœur et non d'après les lumières de ton esprit. Sans doute qu'une pénétration trop attentive est le plus cruel de tous les dons de la nature. Je ne puis te dire combien je suis touchée de ta parfaite et si aimable bonté envers moi, et combien je t'aime. Dieu ne peut plus m'affliger qu'en toi; je le remercie du précieux, bon et cher présent qu'il m'a fait en ta personne, et d'avoir conservé ma vie sans tache : voilà tous mes trésors; je pourrais prendre pour emblème de ma vie la lune dans un nuage avec cette devise : Souvent obscurcie, jamais ternie. Adieu, mon ami; tu seras peut-être étonné de mon changement de langage, depuis hier matin que j'étais si agitée : depuis t'avoir vu, mon cœur s'est élevé vers Dieu et je l'ai placé tout entier au pied de la croix, sa seule et véritable place. »

Paris (autre billet sans date).

« Mon ami, je suis contente de mon courage; je ne fais nulle attention à mon chagrin et à l'espèce de défaillance intérieure que j'éprouve : je me suis dé-

laissée. Continue à être toujours aimable envers moi : ce sera humanité ces jours-ci. »

Paris (dernière lettre sans date).

« Mon frère, ne te fatigue ni de mes lettres ni de ma présence, pense que tu seras bientôt délivré pour toujours de mes importunités ; car ma vie jette sa dernière clarté, comme une lampe qui s'est consumée dans les ténèbres d'une longue nuit et qui voit naître l'aurore où elle va mourir. Souviens-toi, mon frère, des premiers moments de notre existence ; rappelle-toi que souvent nous avons été assis sur les mêmes genoux et pressés sur le même sein ; que déjà tu donnais des larmes aux miennes, que tu m'as défendue et protégée dès les premiers jours de ta vie ; que nos jeux nous réunissaient, que j'ai partagé tes premières études. Je ne te parlerai pas de notre jeunesse, de la tendresse de nos sentiments, de l'innocence de nos pensées et de nos joies, et du besoin mutuel que nous avions de nous voir sans cesse ; si je te retrace le passé, je t'avoue ingénument, mon frère, que c'est pour me faire revivre dans ton cœur. Lorsque tu partis de la France pour

la seconde fois, j'entrai dans les lieux destinés aux seules victimes dévouées à la mort; dans les prisons je n'ai eu d'inquiétude que sur ton sort : sans cesse j'interrogeais sur toi les pressentiments de mon cœur; lorsque j'eus recouvré la liberté, au milieu des maux qui vinrent m'accabler, la seule pensée de notre réunion m'a soutenue. Aujourd'hui que je perds sans retour l'espoir de couler mes jours auprès de toi, souffre mes chagrins. Je me résignerai à ma destinée, et ce n'est que parce que je dispute encore avec elle, que j'éprouve de si cruels déchirements. Mais quand je me serai soumise à mon sort... et quel sort! Où sont mes amis? mes protecteurs? mes richesses? à qui importe maintenant mon existence? cette existence délaissée de tous et qui pèse tout entière sur elle-même. Mon Dieu, n'est-ce pas assez pour ma faiblesse que mes maux présents, sans y joindre encore l'effroi de l'avenir?

» Pardon, trop cher ami, je me résignerai, je m'endormirai d'un sommeil de mórt; mais pendant le peu de jours que j'ai encore à passer à Paris, laisse-moi penser que ma présence t'est douce. Crois que parmi tous les cœurs qui t'aiment, rien n'approche de la sincérité et de la tendresse de mon impuis-

sante amitié pour toi ; remplis ma mémoire de souvenirs agréables qui prolongent loin de toi mon existence; hier au soir tu me semblais inquiet et sérieux, tandis que tes paroles étaient affectueuses : quoi ! mon frère, serais-je pour toi un objet d'éloignement et d'ennui ? Montre-toi avec franchise, je n'ai point de courage contre tes politesses. Je t'ai écrit, certaine que je n'aurais pas le courage de te dire un seul mot de ce que contient cette lettre. »

Elle n'est plus ! Je n'ai pas passé un seul jour sans la pleurer; ma douleur, timide et pudique comme Lucile, a rarement éclaté au dehors, car je ne trouve personne digne d'entendre parler de l'amie de ma jeunesse. Lucile aimait à se cacher; je lui ai fait une solitude dans mon cœur d'où elle ne sortira que quand je cesserai de vivre, et alors nous serons l'un et l'autre oubliés. Mais tel est mon destin !

J'étais absent de Paris lorsque ma sœur mourut ; elle était inconnue et malheureuse : personne ne suivit ses funérailles; on la jeta dans un cimetière où il fut impossible de retrouver sa sépulture. Je la

cherchai longtemps avec le fossoyeur; il me montrait des tombes fraîchement remuées sans pouvoir se déterminer pour aucune. Déjà on ne savait plus où reposaient les restes d'un des êtres les plus parfaits que jamais le ciel eût exilé sur cette terre. Je regardais avec un mélange d'horreur et d'envie cet homme du cimetière dont la main était la dernière main qui eût touché la sainte dépouille de Lucile. La recherche du raccoleur des morts fut inutile : il fallut tout perdre, jusqu'à l'espoir d'être enseveli auprès de ma sœur.

Je me demande aujourd'hui avec étonnement comment toutes les facultés de mon âme n'étaient pas remplies à Combourg par cette créature céleste qui, vingt ans après nos promenades et nos études, m'en rappelait si tendrement le souvenir. Auprès de cette femme supérieure, comment désirais-je encore quelque chose?... C'est que j'étais fait pour connaître toutes les misères. C'est que, formé du même sang que Lucile, j'étais né comme elle pour me tourmenter et me détruire; c'est que jeune homme, et jeune homme passionné, la nature me forçait à chercher hors de moi le complément de mon existence, et que si ma sœur m'offrait les plus

beaux traits d'une femme, je ne la voyais que comme un ange !

Le goût que Lucile m'avait inspiré pour la poésie, ou plutôt l'instinct qu'elle m'avait révélé, ne fut que de l'huile jetée sur le feu. Tous mes sentiments prirent un nouveau degré de force ; il me passa par l'esprit des vanités de renommée; je crus un moment à mon talent ; mais bientôt revenu à une juste méfiance de moi-même, je me mis à douter de ce talent, ainsi que j'en ai toujours douté depuis. Je regardai mon travail comme une mauvaise tentation; j'en voulus à Lucile d'avoir fait naître en moi ce penchant malheureux; je cessai d'écrire et je me mis à pleurer ma gloire à venir, comme on pleurerait sa gloire passée.

Rentré dans ma première oisiveté, je sentis davantage ce qui manquait à ma jeunesse. J'étais pour moi-même un vrai mystère : je ne pouvais voir une femme sans être troublé, je rougissais si elle m'adressait la parole; ma timidité déjà excessive avec tout le monde était si grande avec une femme, que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec elle. Elle n'était pas plus tôt partie que je tombai dans des adorations.

Ce sentiment avait la délicatesse et l'exaltation de la chevalerie. Les peintures de Virgile et de Massillon se présentaient bien à ma mémoire, mais l'image de Lucile, sans cesse au fond de mon cœur, couvrait de sa pureté l'image des autres femmes et épaississait autour de moi les voiles que la nature cherchait à soulever. Je ne voyais les femmes que comme des êtres faibles et charmants qui commandaient à la fois mon respect et ma protection. La tendresse fraternelle me trompait sur une tendresse moins désintéressée. Quand on m'aurait livré les plus belles esclaves du sérail, je n'aurais su que leur demander. Le hasard m'éclaira.

Un gentilhomme voisin de la terre de Combourg était venu passer quelques jours au château avec sa femme, fort jolie. Je ne sais ce qui advint dans le village, on courut à l'une des fenêtres de la grande salle pour regarder ; j'arrivai le premier, l'étrangère se précipita après moi, je voulus lui céder la place et je me tournai vers elle ; elle me barra le chemin et je me sentis pressé entre elle et la fenêtre. Je ne sus plus ce qui se passait autour de moi, mais mon air extraordinaire frappa sans doute cette jeune femme, car elle appuya deux ou trois fois son sein

contre ma poitrine en me demandant d'un air effrayé ce que j'avais.

Dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé, d'une manière qui m'était inconnue, devait être la félicité suprême. Si j'avais fait ce que font les autres hommes, si je m'étais attaché à une femme, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe; mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude, l'absence de femmes firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même. Faute d'objet réel, je me créai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. Je ne sais si l'histoire du cœur humain offre un autre exemple de cette nature.

Je me composai donc une femme des traits divers de toutes les femmes que j'avais vues. Elle avait le génie et l'innocence de ma sœur, la tendresse de ma mère; la taille, les cheveux et le sourire de la charmante étrangère qui m'avait pressé sur son sein; je lui donnais les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Les portraits des grandes dames du temps de François Ier, d'Henri IV et de

Louis XIV, qui ornaient le salon, m'avaient fourni d'autres traits et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des Vierges suspendus dans les églises.

Cette jeune fille enchantée me suivait partout invisible, je m'entretenais avec elle comme avec un être réel; elle variait au gré de ma folie. Tantôt c'était une nymphe coquette, tantôt une Vénus passionnée. Elle était sévère comme Diane ou attrayante comme Hébé. Souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature. Je retouchais sans cesse mon tableau; j'enlevais un attrait à ma beauté pour le remplacer par un autre; puis, quand j'avais fait un chef-d'œuvre, j'éparpillais de nouveau toutes ces grâces; ma femme unique se transformait en une multitude de femmes dans lesquelles j'adorais séparément les charmes que j'avais adorés réunis.

Pygmalion fut moins amoureux de sa statue. Mon embarras était de plaire à mon idole; je ne me trouvais rien de ce qu'il me fallait pour être aimé, alors je me donnais à moi-même tout ce qui me manquait; je montais à cheval comme Castor et Pollux; je jouais de la lyre comme Apollon; Mars maniait les armes avec moins de force et de grâce. J'étais la Hire, Xaintrailles, Bayard. Mais quand je

venais à me retrouver un pauvre petit gentilhomme obscur, sans grâce, sans beauté, sans talent, qui n'attirerait jamais les regards de personne, qui pas serait ignoré, qu'aucune femme n'aimerait jamais, je tombais dans une sorte de désespoir et je n'osais plus lever les yeux sur l'image séduisante attachée à mes pas. Ce délire dura deux années entières, pendant lesquelles toutes les facultés de mon âme arrivèrent au plus haut point d'exaltation; je parlais peu, je ne parlai plus; j'étudiais encore, je jetai là mes livres. Mon goût pour la solitude redoubla; j'avais tous les symptômes d'une passion violente : je maigrissais, je ne dormais plus, j'étais distrait, triste, ardent, farouche; je fuyais jusqu'à ma sœur, à laquelle je ne révélais pas ma folie, car j'avais honte de moi-même et j'étais sérieusement jaloux de l'être que j'avais créé. Dans la crainte de le perdre, je voulais qu'il ne fût connu que de moi. Mes jours s'écoulaient d'une manière sauvage, bizarre, insensée, et pourtant pleine de délices.

Il y avait au nord du château une lande semée de grosses pierres, j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant. Tout ce qui servait à embellir cette pompe, la cime dorée des bois, les nuages

couleur de rose, l'étoile du soir, me ramenaient à mes songes, j'aurais voulu jouir de ce spectacle avec l'idéal objet de mes désirs. Je suivais en pensée l'astre du jour dans les régions où il portait la lumière, je lui donnais ma beauté à conduire pour la présenter avec lui aux hommages de l'univers. Le vent du soir, qui brisait les réseaux tendus par l'insecte sur la pointe des herbes; une alouette de bruyère, qui venait se percher sur une pierre à mes côtés, suffisaient pour m'arracher à ma rêverie ; je me trouvais seul alors et je reprenais le chemin du village, le cœur serré et le visage abattu. Les jours d'orage en été, je montais en haut de la grosse tour de l'ouest, je voyais les nuages venir lentement des hauteurs de Bécherel, envahir les coteaux, la prairie, l'étang. Le roulement du tonnerre sous les combles du château, les torrents de pluie qui tombaient en grondant sur le toit pyramidal des tours, l'éclair qui sillonnait la nue et faisait paraître des flammes sur les girouettes d'airain, excitaient mon enthousiasme. Comme Ismen sur les remparts de Jérusalem, j'appelais l'orage, j'espérais qu'il m'apporterait Armide.

Le ciel était-il serein? je traversais le grand bois

au bout duquel on trouvait des prairies arrosées par un ruisseau et divisées par des haies plantées de saules; j'avais établi un siége, comme un nid, dans un de ces saules. Là, complétement isolé, entre la terre et le ciel, je passais des heures délicieuses avec les fauvettes. Ma nymphe était à mes côtés; j'associais également son image à la beauté de ces nuits de printemps, toutes remplies de la clarté des étoiles, du chant du rossignol, du murmure des brises et du parfum des fleurs.

D'autres fois je m'enfonçais dans les bois, je suivais un chemin abandonné, un ruisseau sans nom un petit oiseau qui voletait avec sa compagne de buisson en buisson. Le rouge-gorge qui chantait le soir sur un toit de chaume m'attendrissait; la lumière lointaine qui brillait dans une ferme écartée me faisait faire mille projets de retraite et de bonheur; je supposais que ce que je cherchais habitait vers les distantes collines, dans le hameau dont j'apercevais le clocher champêtre, j'écoutais tous les bruits qui sortent des lieux infréquentés, et prêtais l'oreille à chaque arbre; je voulais chanter ces plaisirs, mais les paroles expiraient sur mes lèvres.

Plus la saison était triste, plus j'étais heureux : j'ai

toujours aimé l'automne. La pluie, les vents, les frimas, en rendant les communications moins faciles, isolent les habitants des campagnes. On se sent à l'abri des hommes. Je voyais avec un plaisir toujours nouveau s'approcher la saison des tempêtes, les corneilles se rassembler dans la prairie de l'étang en innombrables bataillons, et venir se percher à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes des grands bois.

Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour d'une forêt et que j'entendais tomber les feuilles, j'étais alors dans la disposition la plus naturelle à mon cœur. Si, en regagnant le château, je rencontrais quelque laboureur à l'orée d'un champ, je m'arrêtais pour contempler cet homme né parmi les gerbes où il devait être moissonné, et qui, pour ainsi dire, retournant la terre de son tombeau avec le soc de sa charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne. Le sillon qu'il venait de creuser était le monument destiné à lui survivre; j'ai vu les pyramides du désert et ces sillons abandonnés sous mes bruyères; les uns comme les autres n'attestent que les travaux et la rapidité des jours de l'homme.

Mais une de mes grandes joies en automne était de m'embarquer sur l'étang et d'aller seul dans le bateau me placer au milieu des joncs où se rassemblaient les hirondelles prêtes à partir. Je les voyais se jouer dans l'eau au coucher du soleil, poursuivre les insectes en poussant de petits cris, s'élancer toutes ensemble dans les airs comme pour éprouver leur force, puis se rabattre à la surface du lac et venir enfin se percher sur les roseaux que leurs pieds légers courbaient à peine et qu'elles remplissaient de leur ramage confus. Pendant ce temps, des poules d'eau, des plongeons, des sarcelles nageaient autour de mon bateau; on eût dit que ces roseaux étaient le rendez-vous d'une caravane emplumée qui faisait les préparatifs de son départ. J'écoutais le gazouillement de l'hirondelle comme Tavernier enfant aurait prêté l'oreille au récit d'un vieux voyageur. J'enviais le sort de ces oiseaux, qui ni ne sèment ni ne labourent et qui, bien différents des hommes sur la terre, traversent les plaines du ciel sans y laisser de tristes marques de leur passage.

La nuit descendait, les roseaux s'agitaient, le lac battait ses bords, les grandes voix de l'automne

sortaient des marais et des bois. J'échouais mon bateau au rivage, je retournais au château; dix heures sonnaient, trop tard pour mon impatience; à peine retiré dans ma chambre, ouvrant ma fenêtre et fixant mes regards sur les nuages qui volaient au-dessus de la petite cour, les facultés de mon âme s'exaltaient jusqu'au délire : je montais avec ma magicienne sur les nuages; roulé dans ses cheveux, dans ses voiles, j'allais au gré des tempêtes agiter la cime des forêts, ébranler le sommet des montagnes ou tourbillonner sur les mers, nageant, plongeant dans les espaces, descendant du trône aux portes de l'abîme. Les mondes étaient livrés à la puissance de mes amours; au milieu du désordre des éléments, je mariais avec ivresse la pensée du danger à celle du plaisir; les souffles de l'aquilon ne m'apportaient que les soupirs de la volupté. Le murmure de la pluie m'invitait au sommeil sur le sein d'une femme. Les paroles que j'adressais à cette femme auraient rendu des sens à la vieillesse et réchauffé le marbre des tombeaux. Ignorant tout, sachant tout, à la fois vierge et amante, Ève innocente, Ève tombée, l'enchanteresse par qui me venait ma folie était un mélange ineffable de mystère

et de passion. Je la plaçais sur un autel, et je l'adorais; l'orgueil d'être aimé d'elle augmentait encore mon amour. Marchait-elle? je me prosternais pour être foulé sous ses pas ou pour en baiser la trace; je me troublais à son sourire, je tremblais au doux son de sa voix; je frissonnais de désir si je touchais ce qu'elle avait touché; l'air exhalé de sa bouche humide pénétrait dans la moelle de mes os, coulait dans mes veines au lieu de sang; un seul de ses regards m'eût fait voler au bout de la terre. Quel désert ne m'eût suffi avec elle? A ses côtés l'antre des lions se fût changé en palais, et des milliers de siècles eussent été trop courts pour épuiser les feux dont je me sentais embrasé. A cette fureur de l'amour se joignait une idolâtrie morale; car, par un autre jeu de mon imagination, cette Phryné aux lèvres de laquelle j'aurais voulu rester suspendu une éternité tout entière, cette bayadère séduisante qui m'attirait mollement sur ses genoux et m'enlaçait dans ses bras, était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur. La vertu lorqu'elle accomplit les plus nobles sacrifices, le génie lorsqu'il enfante la pensée la plus rare, donnent à peine une idée de cette autre sorte de bonheur : je retrouvais à la fois

dans ma création merveilleuse tous les enchantements des sens, toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé par ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence ; j'étais homme et n'étais plus homme : je devenais le nuage, le vent, le bruit! J'étais un pur esprit, un être aérien chantant la souveraine félicité, je me dépouillais de ma nature pour me confondre avec la fille de mes désirs, pour me transformer en elle, pour toucher plus intimement la beauté, pour être à la fois la passion reçue et donnée, l'amour et l'objet de l'amour.

Tout à coup, frappé de ma folie, des cris involontaires s'échappaient de mon sein. Je me précipitais sur ma couche, je l'arrosais de larmes cuisantes que personne ne voyait et qui coulaient en secret pour un néant. Bientôt je ne pouvais plus rester dans ma tour, je descendais à travers les ténèbres, j'ouvrais furtivement la porte du perron comme un meurtrier, et j'allais chercher dans les grands bois le repos qui me fuyait. Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains, embrassant les vents qui m'échappaient ainsi que l'ombre, objet de mes folles poursuites, je m'appuyais contre le tronc d'un

chêne; je regardais la lune à travers la cime dépouillée des bois, ou les corbeaux que je faisais s'envoler d'un arbre pour se poser sur un autre. Je ne sentais ni le froid, ni l'humidité de la nuit. L'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait pas même tiré du fond de mes pensées, si, à cette heure, les cloches du village ne s'étaient fait entendre.

Dans la plupart des hameaux de la Bretagne, c'est ordinairement à la pointe du jour que l'on sonne pour les trépassés. Cette sonnerie, composée de trois notes répétées sans fin, forme un petit air monotone, mélancolique et champêtre; rien ne convenait mieux à mon âme malade et blessée que d'être rendue aux misères de la vie par la cloche qui annonçait la mort. Je me représentais le pâtre expiré dans sa cabane inconnue et déposé pour jamais dans un cimetière non moins ignoré. Qu'était-il venu faire sur la terre?... moi-même, que ferais-je dans ce monde, puisque enfin je devais passer à l'éternité? Ne valait-il pas mieux partir au matin et arriver de bonne heure, que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour? Cette pensée me faisait monter le rouge au visage; un profond désir de la tombe me saisissait. Dans les

passions qui ont agité ma jeunesse, j'ai souvent souhaité de ne pas survivre à l'instant du bonheur. Si j'étais aimé, je craignais qu'on ne m'abandonnât, l'idée de l'inconstance humaine venait empoisonner ma joie : plus je sentais mon cœur inépuisable, plus je me persuadais que le cœur qui s'était donné à moi serait bientôt tari. Comment ne pas se fatiguer de la redite de mes tendresses, de la perpétuité de mon culte? il m'eût donc semblé heureux de m'en aller en pleine illusion; il y a dans le succès de l'amour un degré de félicité qui me faisait désirer la mort.

Me voici parvenu à un moment de ma vie où il faut de la force pour confesser ma faiblesse. Je dirai tout. L'ivresse dont je n'ai tracé qu'une faible peinture altéra enfin ma raison; l'envie de mourir devint chez moi le sentiment dominant. De plus en plus attaché à mon fantôme, ne pouvant jouir de ce qui n'existait pas, j'étais comme les hommes mutilés qui rêvent avec désespoir un bonheur insaisissable et qui se créent des passions dont les délices ressemblent aux tortures de l'enfer. J'avais de plus le pressentiment des tribulations de mes futures destinées. Ingénieux à me tourmenter, je m'étais

placé entre deux désespoirs; quelquefois je ne me croyais qu'un être nul, incapable de s'élever au-dessus de la classe commune; quelquefois il me semblait sentir en moi des qualités supérieures qui ne seraient jamais appréciées. Un secret instinct m'avertissait qu'en avançant dans le monde je ne trouverais rien de ce que je cherchais : tout nourrissait l'amertume de mes dégoûts. Lucile était malheureuse, ma mère ne me consolait pas; je manquais de tout, même de vêtements. Mon père me faisait trembler; son humeur et sa mélancolie augmentaient avec l'âge, la vieillesse roidissait son âme comme son corps; il m'épiait sans cesse pour me gronder. Lorsque je revenais de mes courses sauvages et que je l'apercevais sur le perron, on m'aurait plutôt tué que de me faire rentrer au château; ce n'était pourtant que différer mon supplice, car j'étais obligé de paraître au souper; je m'asseyais tout tremblant sur le coin de ma chaise à table, avec mes habits déchirés, mon visage battu par la pluie et les vents, ma chevelure en désordre. Sous les regards farouches de mon père, je n'osais manger, la sueur couvrait mon front, et ce que je sentais approchait du désespoir. Enfin j'oubliai ma religion et j'es-

sayai une chose affreuse. Je possédais pour tout bien un petit fusil dont la détente usée partait souvent au repos. Je chargeai le fusil de trois balles et je me rendis dans un coin du bois. J'armai le fusil, j'introduisis le bout du canon dans ma bouche et je me dis : Si le coup part, c'est que le destin veut que je meure; si le coup ne part pas, c'est que l'instant de ma mort n'est pas encore arrivé. Je frappai trois fois avec violence la crosse contre terre, je réitérai deux fois cette épreuve en tenant toujours le bout du fusil dans ma bouche, et le coup ne partit pas.

Que ceux qui seraient troublés par ces peintures et tentés d'admirer ces folies, que ceux qui s'attacheraient à moi par mes songes, que ceux-là se souviennent qu'ils n'entendent que la voix d'un mort, et qu'au moment où ils lisent ceci j'ai cessé d'être.

De cette énergie qui animait ma jeunesse, de ces pensées qui s'emparaient de mon esprit, de ces sentiments qui sortaient de mon cœur, rien n'est demeuré. La trace de mes pas s'est effacée de la terre et il ne reste de moi que ce que je suis entre les mains du Dieu vivant, qui m'a jugé.

Une maladie extraordinaire, fruit de cette vie désordonnée, mit fin aux tourments par lesquels s'annonçaient les premières inspirations de la muse et les premières atteintes des passions; ces passions vagues et encore sans objets ressemblaient à ces sortes de tempêtes de mer qui viennent de tous les points de l'horizon. Malheureux pilote, je ne savais de quel côté présenter la voile à des vents indéterminés. Ma poitrine se gonfla, une fièvre violente et irrégulière me saisit, on envoya chercher à Bazouches, village éloigné de Combourg de cinq à six lieues, un très-bon médecin nommé Cheftel, dont le fils a joué un rôle dans l'affaire du marquis de la Rouërie. Il m'examina attentivement, ordonna des remèdes et déclara à mes parents qu'il était surtout nécessaire de me faire sortir de Combourg aussitôt que je serais guéri.

Je fus six semaines entre la vie et la mort; Lucile me garda et les soins de cette sœur, chérie me sauvèrent. Ma mère vint un jour s'asseoir au bord de mon lit, elle me dit qu'il était temps de songer à prendre un parti; que mon frère pouvait m'obtenir un bénéfice, mais qu'avant d'entrer au séminaire il fallait bien me consulter; car, ajouta-t-elle, si je désire que vous

embrassiez l'état ecclésiastique, j'aime encore mieux vous voir homme du monde, que prêtre scandaleux et sacrilége. Après ce qu'on vient de lire, on juge si la proposition de ma pieuse mère tombait à propos. Dans les événements de ma vie, j'ai toujours été prompt à me déterminer : un mouvement de conscience et d'honneur me pousse, je sais ce que je dois faire quand il s'agit d'une résolution d'honnête homme. Tandis que ma mère m'avait parlé, j'étais descendu dans mon cœur, je ne me dissimulais pas que ma religion s'était affaiblie; si je me considérais comme abbé, je me paraissais ridicule; comment plaire à une femme avec un petit collet? Quel moyen d'acquérir de la gloire pour se faire aimer, autrement qu'en uniforme, ou en étant libre et célèbre? Si je me regardais comme évèque, j'étais frappé de la grandeur de mes devoirs; la majesté du sacerdoce m'imposait et je reculais avec un saint respect devant l'autel. Ferais-je comme évèque des efforts pour acquérir des vertus, ou me contenterais-je de cacher mes vices? Je me sentais trop faible pour le premier parti, trop franc pour le second. Ceux qui m'ont traité d'hypocrite et d'ambitieux m'ont bien peu connu. Il ne m'a manqué pour réussir dans

le monde qu'une passion et un vice, l'ambition et l'hypocrisie. La première n'a jamais été chez moi que de l'amour-propre piqué ; j'aurais voulu quelquefois être ministre ou roi pour désoler mes ennemis, mais vingt-quatre heures après j'aurais jeté mon portefeuille ou ma couronne par la fenêtre. Je renonçai donc à l'état ecclésiastique.

C'était déjà la seconde fois que je variais dans mes projets : je n'avais point voulu me faire marin, je ne voulais pas être prêtre ; restait la carrière militaire. Je l'aimais, mais comment supporter la perte de mon indépendance et la contrainte de la discipline européenne? Je m'avisai d'une chose toute nouvelle, je déclarai que j'irais au Canada défricher des forêts, ou aux Indes chercher du service. Par un de ces contrastes qu'on remarque chez tous les hommes, mon père, si raisonnable d'ailleurs, n'était jamais trop choqué d'un projet aventureux. Il gronda ma mère de mon changement de résolution, mais il se décida à me faire passer aux Indes. On m'envoya à Saint-Malo, où l'on préparait en ce moment un vaisseau. Six mois s'écoulèrent, le vaisseau ne mit point à la voile. Je me retrouvai seul dans ma ville natale : il n'y restait plus personne de

ma famille; les amis de mon enfance n'y étaient plus; la maison où j'étais né était devenue une auberge; je n'avais que dix-sept ans, et déjà tout un monde était passé pour moi, déjà j'étais étranger dans les lieux où j'avais reçu le jour; en me voyant on se demandait qui j'étais; telle est la vie! Désormais sans compagnons, je cheminais solitaire sur les grèves où j'avais bâti mes châteaux de sable. Je marchais des heures entières le long des vagues, regardant fuir quelque vaisseau. Que l'homme change vite de chimères! Je contemplais encore la mer pendant les tempêtes là où je m'exposais avec Gesril à la fureur des flots, mais c'était à présent pour me livrer à des pensées funestes que j'avais rapportées des bois de Combourg; mes jeux étaient des passions, terribles jeux! Un cap qui s'avance dans la mer et qu'on nomme Lavarde était le terme de mes courses. Assis sur la pointe de ce cap, je m'y abandonnais aux pensées les plus amères. Je me souvenais que dans mon enfance les mêmes rochers servaient à me cacher les jours de fête : j'y venais pleurer tandis que mes petits camarades nageaient dans la joie. Parvenu à l'âge d'homme, je ne me sentais ni plus heureux ni plus aimé; dans quel-

ques jours j'allais quitter ma patrie pour languir sous un ciel étranger; ces réflexions me navraient à mort. Accablé d'une existence si courte et pourtant si pesante, j'étais tenté de me laisser tomber dans les flots.

Tout à coup je reçois une lettre de ma mère qui me rappelle à Combourg; j'obéis, j arrive, je soupe avec ma famille; mon père ne me dit pas un mot, ma mère soupire, Lucile paraît consternée. A dix heures on se retire. J'interroge ma sœur; elle ne savait pas ce qu'on voulait faire de moi, mais elle m'apprit que je devais partir le lendemain. En effet, le lendemain à huit heures du matin, on m'envoie chercher : mon père m'attendait dans son cabinet : « Monsieur le chevalier, me dit-il, j'ai décidé de » votre sort : il faut renoncer à vos folies. Votre » frère a obtenu pour vous un brevet de lieutenant » au régiment de Navarre infanterie. Vous allez » partir à l'instant pour Rennes et de là pour Cam- » brai, où votre régiment est maintenant en gar- » nison; voilà cent louis, ménagez-les; je suis vieux » et malade, je n'ai pas longtemps à vivre. Condui- » sez-vous en homme de bien, ne déshonorez ni » votre nom ni ma mémoire. »

Mon père m'embrassa; je sentis ce visage ridé et sévère se presser avec émotion contre le mien; c'était pour moi le dernier embrassement paternel. Le comte de Chateaubriand, si redoutable à mes yeux, ne me parut dans ce moment que le père le plus digne de ma tendresse. Je me jetai sur sa main maigre et décharnée, que j'arrosai de mes larmes. Il commençait à être attaqué d'une paralysie qui, quatre mois après, le conduisit au tombeau. Son bras gauche avait un mouvement convulsif tel qu'il était obligé de le contenir avec sa main droite; ce fut en retenant ainsi son bras, et après m'avoir donné sa vieille épée, que, sans me laisser le temps de me reconnaître, il me conduisit au cabriolet qui m'attendait dans la cour verte; il m'y fit monter devant lui; le postillon partit, tandis que je saluais encore de la main ma mère et ma sœur qui pleuraient sur le perron. Lucile était la plus à plaindre : elle demeurait seule; elle perdait le premier et le dernier compagnon de sa vie.

Je passai sur la chaussée de l'étang, je vis les roseaux de mes hirondelles, le ruisseau du moulin, la prairie; je mis la tête à la portière, je jetai un dernier regard sur le château; alors comme Adam,

après son péché, je m'avançai sur la terre inconnue, et le monde désert s'ouvrit devant moi.

Depuis cette époque je n'ai revu Combourg que trois fois. Une fois, après la mort de mon père, nous nous y trouvâmes tous en deuil, pour nous dire adieu et partager notre héritage. Une autre fois j'accompagnai ma mère à Combourg; elle voulait meubler le château parce qu'elle y attendait mon frère, qui devait y mener sa femme : mon frère ne vint point en Bretagne, et bientôt après il monta sur l'échafaud avec sa jeune femme, pour laquelle ma mère avait vainement préparé le lit nuptial. Enfin, je passai une troisième fois à Combourg en allant m'embarquer pour l'Amérique : le château était abandonné, je fus obligé de descendre chez le régisseur. Lorsque, errant dans le grand bois, j'aperçus du fond d'une allée obscure le perron désert, la porte et les fenêtres fermées, je me trouvai mal : je regagnai avec peine le village et je partis au milieu de la nuit.

Après quinze ans d'absence, avant de quitter de nouveau la France pour passer en terre sainte, j'allai embrasser le reste de ma famille à Fougères. Je n'eus pas le courage d'entreprendre le pèlerinage

de ces champs paternels où la meilleure et la plus grande partie de mon existence semble attachée. C'est au bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte du mal que j'ai porté le reste de ma vie, de cette vague tristesse qui a fait à la fois mon tourment et ma félicité ; c'est là que j'ai cherché un cœur qui pût entendre le mien ; c'est là que j'ai vu se réunir, puis se disperser, ma famille. Mon père y rêva son nom rétabli, la fortune de sa maison renouvelée, autre chimère que le temps et la révolution ont dissipée.

Des six enfants que nous étions, nous ne restons plus que trois. Mon frère, Julie et Lucile ne sont plus ; ma mère est morte de douleur, les cendres de mon père ont été arrachées de son tombeau et jetées aux vents.

Si mes ouvrages me survivent, si je dois laisser un nom après moi, peut-être un jour un voyageur, guidé par ces mémoires, voudra-t-il visiter les lieux que j'ai peints ; mais il cherchera vainement le grand bois : le berceau de mes songes a disparu comme ces songes. Demeuré seul debout sur son rocher, l'antique donjon semble pleurer les

chênes, vieux compagnons qui l'environnaient et le protégeaient contre les tempêtes. Isolé comme lui, j'ai vu, comme lui, tomber la famille qui embellissait mes jours et me prêtait un abri. Heureusement ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé ma jeunesse, et l'homme résiste moins aux orages que les monuments élevés par ses mains.

M. DE CHATEAUBRIAND

ET

SES MÉMOIRES

PAR

CHARLES LENORMANT

1850.

M. DE CHATEAUBRIAND

ET SES MÉMOIRES

I

L'ÉCRIVAIN

Il se passe en ce moment, dans le monde littéraire, un véritable phénomène : la publication de l'œuvre favorite du premier écrivain de notre époque ne semble avoir fait qu'une médiocre sensation; c'est à peine si quelques recueils se permettent des annonces écourtées ou de froides analyses. On n'a trouvé jusqu'ici d'ardeur et de décision que pour une espèce d'exécution en règle des *Mémoires d'outre-tombe*. Cette exécution, concertée sans doute dans des salons où l'on avait lieu de se trouver

blessé de quelques-unes des appréciations de M. de Chateaubriand, s'est opérée avec un air d'assurance qui prouve qu'on ne doutait pas du succès; on a dit son mot, fait sa morsure, lancé son arrêt, et puis l'on a feint de penser à autre chose, comme si l'on avait soufflé sur une poussière.

Après cette justice sommaire, l'attitude du public ou plutôt celle de la critique a paru justifier l'assurance de ceux qui l'avaient faite. Pas un champion ne s'est élevé en faveur du combattant sublime, si longtemps maître de l'arène. En vain le ton voltairien de plusieurs attaques montrait-il aux hommes religieux que c'était leur chef et leur maître qu'en grande partie on se flattait d'avoir à jamais renversé; des scrupules, d'ailleurs trop justifiés, un froissement involontaire ont retenu ceux que leurs convictions et leurs talents appelaient naturellement sur la brèche. Il en a été de même des hommes principalement politiques; personne n'ayant trouvé tout à fait son compte dans les jugements si divers, quelquefois si excessifs, de l'auteur de *la Monarchie selon la charte*, chacun n'a songé qu'à sa propre blessure. Les orléanistes restaient sous le coup d'une véritable malédiction; les royalistes s'offensaient des prédic-

tions républicaines et des avances faites au parti du *National ;* les républicains, à leur tour, se souciaient fort peu d'un livre qui frappe d'un stigmate indélébile l'infamie des crimes révolutionnaires, qui fait ressortir, de la manière la plus touchante, les vertus des princes de la maison de Bourbon, et qui réfute, avec une évidence irrésistible, quelques-unes des calomnies sous lesquelles a succombé le gouvernement de la restauration ; enfin, malgré quelques pages qui sont peut-être pour le génie de Napoléon la plus belle couronne qu'il ait pu ambitionner, qu'est-ce que les résurrectionnistes de l'empire auraient pu revendiquer d'un livre où, en face de l'homme qui, aux derniers jours de sa vie, se vantait encore, pour ainsi dire, d'avoir fait mettre à mort le duc d'Enghien, se place fièrement l'auteur du pamphlet de *Bonaparte et les Bourbons*, soutenant qu'il n'avait pas eu tort, dans la crise de 1814, de traîner aux gémonies l'auteur du *Code civil* et le vainqueur d'Austerlitz ?

Contre cette conjuration du silence, il aurait fallu la voix qui finit toujours par devenir la plus puissante, celle du grand inconnu qui s'appelle à la fois *personne* et *tout le monde*. Ce juge ne manquera pas.

nous en sommes convaincu, aux *Mémoires d'outre-tombe;* nous avions déjà étudié l'effet de l'ouvrage sur quelques-uns de ceux qui se laissent toucher de ce qu'ils lisent sans se croire obligés de le raconter en toute hâte au public, et à cette première intumescence des flots, pour parler comme notre barde immortel, nous avons compris que l'admiration publique ne tarderait pas à se soulever de manière à couvrir tous les petits calculs de la colère ou de l'envie.

Toutefois, nous comprenons que cet effet se fasse encore attendre, et nous allons expliquer d'où vient ce retard. Tout homme qui sait écrire est artiste, et qui a mieux mérité ce nom que celui qui depuis Platon a le plus complétement possédé le secret de communiquer à la simple prose l'énergie des formes de la statuaire et la vivacité des couleurs de la peinture? Or, tout artiste calcule le lieu où il placera son ouvrage, le jour sous lequel il devra le faire voir. M. de Chateaubriand, qui avait sous ce rapport un instinct de premier ordre, et qui d'ailleurs avait su se soumettre de bonne heure à des avis d'autant plus sûrs qu'ils provenaient de personnes d'une organisation différente de la sienne, M. de Chateaubriand, en composant ses *Mémoires*, s'était juste-

ment préoccupé de la manière dont il les montrerait au public. « Ces *Mémoires*, dit-il dans son *avant-*
» *propos*, ont été composés à différentes dates et
» dans différents pays... Les formes changeantes
» de ma vie sont ainsi entrées les unes dans les
» autres... Ma jeunesse pénétrant dans ma vieil-
» lesse, la gravité de mes années d'expérience attris-
» tant mes années légères ; les rayons de mon soleil,
» depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croi-
» sant et se confondant, ont produit dans mes récits
» une sorte de confusion, ou, si l'on veut, une sorte
» d'unité indéfinissable... J'ignore si ce mélange,
» auquel je ne puis apporter remède, plaira ou dé-
» plaira ; il est le fruit des inconstances de mon
» sort... » (T. I, p. 3.) Un ouvrage à ondes changeantes, qui réunit tous les tons, comme un drame de Shakespeare, sans les fondre autrement que par une harmonie supérieure, est comme ces marbres chargés de veines capricieuses, dont la beauté consiste principalement dans la disparité des éléments qui en forment l'agrégation ; arrachez-les à leur gîte, séparez-les de la gangue qui les unit, au lieu d'une pierre précieuse vous n'aurez souvent dans la main qu'un caillou sans intérêt et sans valeur.

L'idée du morcellement est essentiellement antipathique à un tel ouvrage. Nous sommes convaincu que M. de Chateaubriand n'aurait pas même accepté l'idée d'une division par livraisons de plusieurs volumes : il tenait et il devait tenir à se montrer à la fois tout entier au public. Quand la société qui s'était formée, dans un instant de généreuse ardeur, pour acheter le manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe*, commençant à trouver peut-être que son illustre pensionnaire durait bien longtemps, se fut laissé prendre à l'appât d'un bénéfice de 100,000 fr., et qu'il fut question de déchiqueter dans les feuilletons de *la Presse* cette œuvre de longue haleine, M. de Chateaubriand, quoique déjà fort affaibli par l'âge, laissa éclater une répugnance, et je dirais presque une indignation qu'il a consignée dans deux codicilles. Il faut le dire : c'était, de la part des divers contractants de ce marché, un déplorable calcul. D'un côté, les acheteurs oubliaient l'expérience qu'ils ont dû acquérir dans le genre de spéculations littéraires le plus déplorable ; ils connaissaient tous les artifices employés par les faiseurs de feuilletons pour soutenir et exciter l'attention du public. Comment ont-ils pu s'imaginer un seul instant que les

qualités vraies du style, même de celui que colore l'imagination la plus brillante, suppléeraient à ces effets d'optique et à ces changements à vue? Est-ce que le plus éclatant des Rubens pourrait, au jour de la rampe, soutenir la comparaison avec les monstruosités calculées de la brosse d'un peintre de décors? D'un autre côté, les propriétaires des *Mémoires* eussent-ils considéré ce livre uniquement sous le point de vue de la spéculation, n'auraient pas dû ignorer qu'en l'abandonnant à cette exhibition défavorable, à ce faux jour qui devait en dérober les beautés et en faire ressortir les défauts, ils défloreraient eux-mêmes leur marchandise et s'exposeraient, par impatience, à réduire énormément les avantages qu'il leur faut pour rentrer dans leurs longues avances.

A ces considérations purement matérielles s'en joignaient d'autres d'un ordre plus élevé. Des *actionnaires* comme ceux dont on lit les noms en tête du premier volume n'étaient pas sans savoir, je pense, que M. de Chateaubriand s'était exprimé avec une rude liberté sur le compte de ses amis comme de ses rivaux politiques. Cette franchise, activée par la passion qui possède chacun des acteurs de la grande

scène publique, passion qui, de notoriété commune, n'était pas médiocre chez M. de Chateaubriand, est le plus grand obstacle à la publication immédiate des mémoires personnels. L'illustre auteur le sentait bien lui-même, et ce n'était pas sans une répugnance sincère qu'il laissait exposés à tous les inconvénients de la publicité des hommes que le silence de la tombe n'a pas mis encore à l'abri de ces blessures. Pour ceux qui ont eu l'honneur d'approcher de M. de Chateaubriand, il n'y a rien qui rende mieux ses vrais sentiments que ces phrases amères de l'*avant-propos :* « La triste nécessité, qui m'a » toujours tenu le pied sur la gorge, m'a forcé à » vendre mes *Mémoires*. Personne ne peut savoir ce » que j'ai souffert d'avoir été obligé d'hypothéquer » ma tombe ; mais je devais ce dernier sacrifice à » mes serments et à l'unité de ma conduite... Enfin, » si j'étais encore maître de ces *Mémoires*, ou je les » garderais en manuscrit, ou j'en retarderais l'ap- » parition de cinquante années. » (T. I, p. 2.) Puisque M. de Chateaubriand (j'énonce ici une vérité dure mais nécessaire) était d'un parti où l'on n'a pu relever la misère d'un grand homme sans joindre une spéculation aux honneurs rendus à sa vieillesse,

au moins aurait-il fallu avoir assez conscience de la responsabilité qu'on assumait par une publication immédiate, pour donner à l'expression de cette pensée, si souvent irritée, la gravité qui appartient à un livre de longue haleine, et qui se dissipe inévitablement dans un feuilleton. Des pages qui s'expliquent et se protégent, en quelque sorte, les unes par les autres, n'auraient point dû être semées au hasard sous les colonnes d'un journal dont la propre témérité déteint sur les hardiesses qu'on lui a données pour cortége. C'est une sensation très-pénible que celle qu'on éprouve quand on trouve son nom ou celui de ses proches qualifié dans un ouvrage en douze volumes; mais l'impression n'est-elle pas cent fois plus cruelle quand on pense que cette mention désobligeante va traîner sur toutes les tables des lieux publics?

Au reste, il a fallu toute l'infatuation créée par la littérature des feuilletons, avant la catastrophe de 1848, pour causer une illusion aussi générale sur le déplorable effet que ne pouvait manquer de produire la dissémination des *Mémoires d'outre-tombe* dans les numéros d'un journal. « Croyez-moi, disait » une personne haut placée dans la considération

» publique à un ami de M. de Chateaubriand qui » s'inquiétait d'avance du fâcheux effet que produi- » rait ce mode de publication, croyez-moi, on ne lit » plus que les feuilletons. » D'où il faudrait conclure que, depuis qu'une mesure fiscale a fait taire cette muse éhontée, la nation française en serait réduite à ne rien lire du tout, pas même les souvenirs de l'écrivain qui l'a charmée pendant cinquante ans. Mais laissons là ces misères; nous en avons vu bien d'autres : il est seulement fâcheux qu'un tel génie et un tel ouvrage aient été les victimes d'une pareille méprise.

En tous cas, l'épreuve a été complète, et jamais peut-être la légèreté française n'a mieux servi la malignité de l'envie. On ne nous croirait plus déjà si nous citions les noms des personnes qui, au milieu des distractions causées par nos tempêtes, pour avoir jeté un regard sur quelque feuilleton de *la Presse* pendant qu'elle déroulait ce long manuscrit, ont prononcé des jugements sans appel contre M. de Chateaubriand. Dans ces sentences, qui rappelaient un peu celles du tribunal révolutionnaire, une boutade de mauvaise humeur était réputée un signe de noirceur, une fantaisie d'artiste devenait un crime

contre la religion, un trait acéré contre quelqu'une de nos misères morales passait sans rémission pour un enrôlement sous la bannière du socialisme; on se débarrassait enfin d'une admiration si lourde à porter. Je gagerais, tant la satisfaction d'avoir renversé un autel de la gloire humaine était grande, qu'aucun de ses accusateurs n'a eu la pensée de s'éclairer davantage en recourant à l'ouvrage lui-même, enfin réuni en volumes, afin de se convaincre s'il était vrai qu'un homme dont la dignité morale s'était si hautement soutenue pendant une longue carrière et au milieu des écueils où tant d'autres se sont brisés, eût fini par souiller sa vieillesse en abjurant après sa mort l'estime à laquelle, durant sa vie, il avait toujours si énergiquement prétendu. Pour revenir ainsi sur le tort de ces accusations injustes et frivoles, il a fallu des âmes honnêtes et sans prétention qui prissent sur elles de lire de suite et dans leur vrai jour ces tableaux, ces jugements, ce monde à la fois tumultueux et serein de pensées hautes, hardies, vraies, humaines, dont se composent les *Mémoires d'outre-tombe;* et alors nous savons ce qui est arrivé à ces courageux contempteurs des préjugés de circonstance, semblables à ce contempo-

rain de la vieillesse du grand roi, qui avait reçu pour *pénitence*, dans des *jeux innocents*, de lire la tragédie d'*Athalie*, tombée tout à plat à Saint-Cyr. Inquiets de son absence, ses compagnons vinrent enfin savoir ce qu'il devenait : « Ah! laissez-moi, dit-il : tous les » plaisirs du monde ne valent pas celui de découvrir » un chef-d'œuvre. » Il en arrivera autant, nous ne craignons pas de le dire, à ceux qui ne croiront pas, sur la foi de critiques intéressées, que l'auteur de *René* ait fini par un *Pertharite*, et que, dans la décadence de son propre goût, il ait considéré comme *l'objet de sa prédilection* un ouvrage capable non-seulement d'obscurcir, mais d'effacer ses autres titres de gloire. Afin de nous rendre digne de la confiance de nos lecteurs, nous venons de lire tout d'une haleine ces douze volumes que nous avions suivis pendant longtemps phrase à phrase ; nous n'avons plus le visage en quelque sorte collé sur les pierres de l'édifice ; notre regard en suit les contours, en embrasse les proportions : après cette épreuve, notre admiration augmente, et l'ouvrage nous semble digne d'une immortelle renommée.

Pour nous exprimer avec tant d'assurance, il nous suffit d'interroger les phases précédentes de la car-

rière de M. de Chateaubriand, et de rappeler à l'étonnement de nos lecteurs que *les Martyrs*, lors de leur apparition, n'avaient pas reçu un meilleur accueil que les *Mémoires d'outre-tombe* n'en rencontrent aujourd'hui. Le témoignage de l'illustre écrivain sur ce sujet est curieux à recueillir. Après avoir rappelé le soin particulier avec lequel il avait travaillé cet ouvrage, « celui de tous ses écrits où la » langue est la plus correcte », il ajoute : « Je » croyais donc ne pas nourrir des espérances par » trop folles, mais j'oubliais la réussite de mon pre- » mier ouvrage (le *Génie du christianisme*); dans » ce pays, ne comptez jamais sur deux succès rap- » prochés; l'un détruit l'autre... Les amours-propres » alarmés, les envies surprises par le début heureux » d'un autre, se coalisent et guettent la seconde pu- » blication du poëte, pour prendre une éclatante » revanche... L'exécuteur de la justice des vanités » fut M. Hoffmann, à qui Dieu fasse paix!... Il était » trop excellent catholique pour ne pas s'indigner » du rapprochement profane des vérités du christia- » nisme et des fables de la mythologie. Velléda ne » me sauvait pas... et ne voilà-t-il pas que les chré- » tiens de France s'avisèrent de se scandaliser sur

» la parole évangélique de M. Hoffmann!... Je crus
» de bonne foi l'ouvrage tombé; la violence de l'at-
» taque avait ébranlé ma conviction d'auteur. Quel-
» ques amis me consolaient, ils soutenaient que
» la proscription n'était pas justifiée, que le public
» tôt ou tard porterait un autre arrêt; M. de Fon-
» tanes surtout était ferme... il ne cessait de me
» dire : « Ils y reviendront. » Sa persuasion à cet
» égard était si profonde, qu'elle lui inspira les
» stances charmantes :

Le Tasse errant de ville en ville, etc., etc.

» sans crainte de compromettre son goût et l'auto-
» rité de son jugement. En effet, *les Martyrs* se
» sont relevés... » (T. V, p. 106.)

Chose singulière! malgré cette intrépidité de bonne opinion qu'on se plaît à reprocher à M. de Chateaubriand, il lui est resté jusqu'au bout quelque impression de ces premières attaques; sa confiance n'est pas entière dans l'ordonnance de son ouvrage ou dans le mérite de ses fictions; il a l'air de demander grâce pour quelques parties d'un livre qui possède le mérite suprême de ne languir jamais, et qui montre un art de composition, une harmonie

de toutes les parties d'autant plus remarquable que, des qualités qui constituent l'écrivain de premier ordre, c'est l'enchaînement et la continuité du tissu qui manquent le plus habituellement à l'auteur. On dirait qu'il ignore que pour le don de la création idéale des personnages qui, dans le domaine de l'art, est le plus rare peut-être, en dehors des écrivains dramatiques, il n'a eu pour devancier, entre les anciens qu'Homère, et parmi les modernes que le Tasse; qu'on se sent vivre aussi naturellement avec Velléda, Eudore et Cymodocée qu'avec Clorinde, Armide ou Tancrède; que par la variété des tons et la fermeté du contour il a résolu mieux que personne le problème, insoluble en théorie, de la prose poétique; qu'à lui appartient le privilége de s'emparer des jeunes imaginations, de les élever sans trouble jusqu'aux régions les plus sublimes; qu'après avoir été l'enchanteur de la jeunesse, il reste le compagnon de l'âge mûr, et qu'enfin par tous ces avantages il a fait pâlir le *Télémaque* lui-même, cette perle sans prix de notre littérature classique.

Puisqu'une telle erreur a été commise à l'occasion des *Martyrs*, ne nous inquiétons pas outre mesure

de ces juges austères qui trouvent maussade ou immorale la production favorite de la vieillesse de M. de Chateaubriand. Il n'y aurait rien d'étonnant sans doute à ce qu'épuisé par tant de travaux, après avoir dépensé dans les régions ingrates de la politique les succès de sa maturité, l'illustre auteur se fût affaissé sous ses efforts suprêmes, et alors sa prédilection pour l'enfant de ses derniers jours ne prouverait qu'une de ces faiblesses séniles qui ont produit dans Corneille la décrépitude littéraire et qui ont atteint jusqu'à la superbe raison de Voltaire. S'il en était ainsi, il aurait beau, comme Titien nonagénaire, écrire d'une main tremblante et courroucée sur son dernier tableau : *Titianus pinxit, pinxit, pinxit*, le public ferait bien de détourner la tête, et, pour garder son admiration intacte, d'en revenir à l'âge du *Saint Pierre martyr* et de l'*Assomption*. Mais, Dieu merci ! nous n'en sommes pas réduits à ces vaines déplorations. Les *Mémoires d'outre-tombe* n'ont que bien peu de traits communs, soit avec la traduction de Milton, bizarre entreprise où M. de Chateaubriand, qui pendant plusieurs années avait parlé l'anglais comme sa propre langue, s'est imaginé que pour rendre son modèle il lui

fallait mettre sous le mot anglais d'origine française l'expression correspondante, dont l'acception est presque toujours chez nous absolument différente ; ni avec la *Vie de Rancé*, ouvrage commencé beaucoup trop tard, dont les matériaux amassés à la hâte n'ont point subi l'épreuve de la critique, et à la mise en œuvre desquels il manque presque partout ce ciment qui fait le lien de la construction, et dont M. de Chateaubriand, dans ses meilleurs jours, n'a jamais possédé qu'une dose assez restreinte : de façon qu'on dirait d'un de ces amas de rochers cyclopéens, avec de petites pierres brusquement fourrées dans les interstices, comme on en voit à Tirynthe ; sorte de construction qui ne saurait soutenir la comparaison avec les assises régulières de la belle époque, mais qui ne laissent pas de parler à l'imagination par une impression de puissance. Les personnes que la lecture de la *Vie de Rancé* a le plus désappointées peuvent faire l'épreuve de ma dernière observation : elles n'ont qu'à isoler des phrases de ce livre si imparfait dans son ensemble ; elles s'apercevront que l'effet en est aussi puissant que celui d'aucune des citations de cet écrivain, si précieuses à enchâsser dans le dis-

cours, quand on veut le rendre plus savoureux et plus ferme.

Cette remarque, qui doit empêcher qu'on ne rejette trop dédaigneusement la *Vie de Rancé*, s'appliquerait tout au plus à quelques parties des *Mémoires d'outre-tombe* écrites à la dernière époque; mais comme la composition de cet ouvrage remonte jusqu'au temps où M. de Chateaubriand, loin d'avoir perdu ses plus précieuses qualités, en faisait l'application à ceux de ses écrits qui, sous le rapport du style, ont désarmé les critiques les plus sévères, je veux parler de sa polémique dans les journaux, il serait difficile de croire qu'il eût précisément réservé alors les signes de sa décadence pour le travail auquel sa pensée se complaisait davantage : supposition absurde, si l'on songe qu'en retraçant les souvenirs d'une vie errante et agitée, il ne faisait que continuer ce qu'il avait déjà accompli dans l'*Itinéraire*, aux applaudissements de toute la France. Ce dernier livre, où pour la première fois l'auteur a parlé lui-même à découvert, montrait à quel point son instrument était susceptible de cette harmonie changeante qui est le mode adopté pour les *Mémoires*.

En rappelant l'*Itinéraire*, nous n'oublions pas que cet excellent voyage est resté quelque chose de suspect pour ceux qui s'imaginent que, quand les couleurs ont une telle beauté, elles ne sauraient être naturelles, et j'avoue que je crains qu'il en soit de même pour beaucoup de traits des *Mémoires*. Parce qu'ils sont peints avec un talent qui les idéalise, beaucoup ne voudront y voir qu'une fiction de poëte; mais ceux à qui l'épreuve de l'*Itinéraire* faite sur les lieux a pu donner confiance dans ses observations, ceux qui savent par leur expérience personnelle que ce voyage est non-seulement le plus poétique, mais le plus vrai, ceux-là surtout entreront plus facilement dans la réalité des *Mémoires d'outre-tombe*. On apprendra alors à reconnaître avec nous que M. de Chateaubriand n'avait besoin de rien arranger, parce que les choses elles-mêmes lui apparaissaient sous leur aspect le plus saisissant, et l'on s'apercevra en même temps que de toutes les qualités qui lui ont assuré dans notre littérature une place si originale et si prééminente, il n'en est aucune qu'il ait conservée plus intacte jusqu'au dernier jour de sa vie; témoins ses voyages d'Allemagne et d'Italie, qu'on trouve dans les derniers volumes des

Mémoires, et dont la touche a autant de liberté, le parfum autant de fraîcheur que dans les pages exubérantes des *Natchez*, où la nature du nouveau monde revit tout entière.

Après ces remarques, il nous sera inutile de revenir sur les imperfections d'un livre dont les défauts les plus considérables se trouvent déjà dans les ouvrages de la jeunesse de M. de Chateaubriand, ce qui ne les a pas empêchés de conquérir une assez belle place dans l'estime publique. Nous conviendrons sans difficulté que l'expression n'en est pas toujours naturelle, et qu'avec une palette déjà si riche l'auteur a trop souvent recours à un néologisme inutile; nous y reconnaîtrons tant qu'on voudra un entassement de citations incohérentes et un abus d'allusions presque toujours fondées sur une érudition d'emprunt; nous déplorerons autant que personne cette absence de transitions, ce procédé désultoire qui trop souvent produit une obscurité presque impénétrable. Faut-il hésiter à avouer que ces défauts sont plus choquants dans un genre d'ouvrage qui, d'après les habitudes communes, réclame plus d'abandon et de naturel? Qui pourrait nier que, malgré tant de feu et de vie conservés encore sous

les glaces de l'âge, on aperçoit à bien des reprises la main lourde et tremblante de la vieillesse?

M. de Chateaubriand a souvent répété qu'il *doutait de son talent :* malgré ce que cette formule a d'affecté, il s'en faut qu'elle ne soit pas sincère. Si M. de Chateaubriand avait eu plus de confiance dans ce qu'il faisait, on ne l'aurait pas vu remettre perpétuellement ses phrases sous l'enclume, comme s'il lui eût été impossible de réaliser le type qu'il s'était fait dans son esprit : cette inquiétude devenait dangereuse à mesure que l'âge pesait sur lui, que la mémoire le quittait, et que la roideur succédait à l'ancienne souplesse de sa diction. Il est telle partie de ses *Mémoires*, comme le récit de sa jeunesse, qu'on aurait bien fait, je pense, de lui soustraire il y a une vingtaine d'années.

Mais toutes ces remarques et celles que j'omets, parce que le lecteur expérimenté pourra les faire lui-même, ne diminuent que d'une manière peu sensible la valeur de création de l'ouvrage; ces défauts, du genre de ceux qu'on retrouve dans toutes les œuvres humaines (il y en a sans doute dans Homère que nous n'apercevons pas à cause de la distance et du respect), n'empêchent pas ce don

de la vie, qui est le premier de tous et qui fait les écrivains du premier ordre. Cette vie précieuse, incomparable, elle surabonde dans les *Mémoires;* elle donne à tous les personnages, à tous les faits, à tous les tableaux une animation, une précision qui les fixe dans la mémoire d'une manière indélébile, et qui poursuit ceux même dont la mauvaise humeur voudrait en rejeter l'empire.

Je n'ignore pas que ce sont là des beautés perdues pour beaucoup de lecteurs. En fait de goût, notre pays a subi une transformation fâcheuse pour un génie de cette trempe; à force de donner au style français de la raison et de la logique, de l'approprier, par la clarté de ses définitions et la simplicité de son allure, à l'expression des sciences exactes, on l'a dépouillé de la séve abondante qu'il possédait encore à la fin du XVIIe siècle. De cette épuration exagérée est née la théorie négative qui a prétendu s'établir tyranniquement à l'époque des Daunou et des Ginguené, ces implacables ennemis de Chateaubriand, aussi bien sur le terrain de la littérature que sur celui de la religion. Tout en croyant porter à la perfection une qualité toute française, nous nous sommes ainsi rapprochés des Anglais, qui, à force de retran-

cher le superflu du discours, ont fini par n'avoir généralement pour toute prose qu'une espèce d'algèbre qui n'a ni qualités ni défauts. Le prosaïsme croissant des habitudes a favorisé la domination de ce système : tandis que les derniers sectateurs de l'imagination s'égaraient dans des inventions bizarres ou immondes, l'autre camp, celui des sages et des purs, se réduisait chaque jour davantage au strict nécessaire : comme Diogène, ils auraient jeté leur écuelle en voyant un pauvre boire dans sa main. On conçoit ce qu'aurait été la fortune littéraire d'un Chateaubriand s'il n'avait pas eu d'autres juges; mais ceux dont il avait humilié les théories par ses triomphes, en acceptant les faits accomplis, se sont toujours réservé de faire un nouvel usage de leurs forces dans l'inévitable incertitude du public à l'apparition d'un autre ouvrage. On les a vus chaque fois crier au scandale en citant des phrases, des mots isolés; et comme le nombre de ceux qui sentent par eux-mêmes est très-restreint, surtout dans les rangs où l'on vit d'une existence factice, où la nature ne pénètre qu'à travers toutes les conventions sociales, où les affaires, étant la principale occupation, dessèchent l'imagination en flétrissant le cœur,

on a toujours eu beau jeu à présenter comme des monstruosités, à ces coteries pédantes, les fantaisies dans lesquelles se joue en toute liberté un génie dont le propre est de refléter les aspects poétiques de toutes choses.

Ce qu'il y a de curieux, toutefois, c'est que parmi les hommes qui, sans plus de cérémonie, traitent de rapsodie informe les *Mémoires d'outre-tombe*, et qui, joignant aux scrupules du goût les susceptibilités de la morale et de l'équité, s'imaginent que pour quelques sévérités de jugement poussées jusqu'à l'excès la France va répudier une gloire qui l'honore et laisser tomber dans l'oubli un livre sur lequel l'auteur a fondé l'une de ses plus fermes espérances d'avenir, il s'en trouve qui depuis vingt ans n'ont pas cessé d'être prosternés devant l'éternel rabâchage d'un gentilhomme mécontent, qui, trop dominé par l'humeur et les préjugés pour garder le respect de la vérité, a tracé à course de plume le roman satirique du siècle de Louis XIV. En général, les personnes dont je parle ne gardent aucune mesure dans leur admiration pour le duc de Saint-Simon : ce n'est pas seulement pour eux, comme pour M. de Chateaubriand, un homme qui *écrit à la diable des pages*

immortelles : c'est le phénix de la littérature française, de même que le type de l'honnêteté historique : ils ne jurent que par lui, ils acceptent ses calomnies les plus brutales, ils brûleraient volontiers en son honneur les modèles de la prose française.

Il est vrai, tout se tait dans la tombe, et les victimes de Saint-Simon ne sont plus là pour réclamer contre leur bourreau. Ce qu'on admire dans Saint-Simon pourtant, ne le passera-t-on pas à M. de Chateaubriand? ne lui permettra-t-on pas de s'abandonner à la vivacité de ses impressions et de pousser ses récriminations jusqu'à la cruauté, si l'on réfléchit que du moins il a raisonné juste, si l'on avoue enfin qu'il a poursuivi le bien avec une passion inflexible, si l'on reconnaît qu'au lieu de ces préjugés surannés qui troublent le jugement de Saint-Simon, il a porté dans l'appréciation des choses de son temps une liberté d'esprit qui l'élevait constamment au-dessus de ses impressions de naissance et de ses engagements de parti? Ne s'apercevra-t-on pas que contre des opinions qui descendent de si haut (à la différence de Saint-Simon qui n'a d'autre piédestal que son implacable vanité), il y a quelque ridicule à relever la tête d'un ton si vertueusement fâché, et

qu'on pourrait à cette occasion se souvenir de ceux à qui le poëte Lebrun reprochait de :

> Burlesquement roidir *leurs* petits bras
> Pour étouffer si haute renommée?

Je n'admettrais d'exception que pour ceux qui, se sentant directement blessés, ou, ce qui est plus sensible encore, blessés dans leurs proches, obéiraient à la violence naturelle qui ressort d'une situation aussi digne d'intérêt : mais alors je ferais remarquer à ces légitimes colères à quel point il leur est facile de heurter leurs griefs particuliers contre l'opinion toujours plus calme du public. Nul n'est juge dans sa propre cause ; c'est un principe de la jurisprudence dont personne ne met la sagesse en doute. Et s'il est permis, que dis-je? s'il est du devoir des personnes atteintes dans leur propre considération ou dans celle de leur famille, de présenter leur apologie et d'opposer, s'ils le peuvent, des faits exacts à l'impétueuse prévention de leur adversaire, on s'apercevra sans peine que ces réclamations, toujours bien accueillies du public, n'excitent jamais plus d'intérêt que lorsqu'elles se bornent à leur objet, en s'abstenant avec soin de toute récrimination inutile, tandis que si, à propos d'un

procès particulier, on voit les gens engager une affaire générale, et s'égarer au point de nier la trempe des armes du guerrier, parce que ces armes les ont blessés en passant, on se prend à déplorer, surtout pour ceux qui les ont commis, ces excès d'un sentiment respectable dans son principe.

Les gens du monde, n'ayant pas le sentiment littéraire, mesurent mal les forces de l'adversaire qu'ils croient pouvoir renverser d'un seul coup; il y aurait moyen, toutefois, pour eux de s'éclairer sur ce point, si les littérateurs qu'ils consultent parlaient avec franchise : mais les écrivains sincères sont rarement à la portée des gens du monde, et ceux qui se glissent dans un coin de leurs salons se gardent bien de révéler les secrets du métier. Outre qu'en dépit du progrès des mœurs démocratiques il leur faut toujours user de quelque complaisance envers leurs protecteurs, ils n'aiment pas à faire des renommées, et sont charmés, quand ils le peuvent, de démolir celles qui sont faites. Un grand homme vivant, quand il lui suffit de sa force personnelle pour opposer une digue à l'envie, et quand son commerce peut aider à se pousser dans le monde, est toujours sûr de trouver dans les hommes

dont je parle les plus fervents et les plus humbles adorateurs : ils lui serviront de l'admiration et des louanges plus qu'il n'en voudra lui-même, quelque goût qu'y ait sa faiblesse; mais un homme mort, c'est autre chose : il n'y a que les dévots qui respectent les morts. Dès ce moment, pour peu qu'on rencontre des esprits aigris et blessés contre une mémoire respectable, on se fera une étude d'attiser ces mécontentements, on se mettra à leur service, expiant ainsi par une autre courtisanerie celle qu'on avait affichée quand elle rapportait quelque chose.

Pour peu qu'on ait écrit soi-même et qu'on possède quelque expérience de la critique littéraire, on n'a pas de peine à trouver dans les grands talents comme dans les caractères d'une certaine énergie le défaut de la cuirasse. On se rappelle cette anecdote attribuée très-faussement sans doute au cardinal du Perron, qui venait de faire devant Henri IV une magnifique démonstration de la vérité du christianisme : « Maintenant, sire, aurait ajouté le docte » prélat, si cela vous fait plaisir, je suis prêt à vous » prouver le contraire. » Eh bien! ce qui n'est qu'un pauvre *cancan* philosophique s'applique très-

naturellement à ceux qui, selon leur intérêt ou leur passion du moment, se mettent ainsi à tourner leurs armes contre ceux dont ils ont été longtemps les clients prosternés. Ils se garderaient bien d'avouer que leur ancienne admiration était juste et qu'ils n'y ont pas renoncé; à portes closes, ils reliront en enrageant ces pages où se révèlent à qui s'y entend tous les secrets de l'art d'écrire : mais devant le monde, on les verra composer leur visage, faire les dégoûtés, mettre perfidement en saillie tout ce qui peut donner le change sur la véritable valeur des choses. Quand on a accompli de main de maître une de ces bonnes perfidies, on se frotte les mains, on se croit de la puissance, et l'on ne réfléchit pas que le succès en ce genre n'est jamais que passager, et que l'esprit le plus délié ne saurait parvenir à dissimuler la passion qui l'anime : au bout de quelque temps, il ne reste de ces odieuses campagnes à ceux qui les ont entreprises qu'un renom d'ingratitude et un certificat d'impuissance.

Au reste, je ne me propose pas dans cet article de traiter plus au long ce qui concerne le mérite littéraire des *Mémoires d'outre-tombe*. M. de Chateaubriand est bien comme le philosophe à qui l'on niait

le mouvement : il marche. On peut détourner quelques badauds de lire ses *Mémoires :* tous les sophismes du monde n'empêcheront pas celui qui aura pris le livre de le dévorer jusqu'à la dernière syllabe. Pour quiconque a commencé à se soumettre à lui, M. de Chateaubriand est un maître impérieux : il ne souffre pas qu'on lui échappe. Ainsi, depuis son début jusqu'à la fin de sa carrière, et même après sa mort, il lui aura fallu enlever ses succès à la pointe de l'épée. Il le sentait bien, lorsqu'à propos des génies créateurs de chaque littérature, entre lesquels il se savait une place assurée, il écrivit à l'adresse des Zoïles cette page qui n'est pas la moins frappante de ses prophéties : « On renie souvent ces » maîtres suprêmes; on se révolte contre eux; on » compte leurs défauts, on les accuse d'ennui, de » longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les » volant et en se parant de leurs dépouilles; mais » on se débat en vain sous leur joug. Tout se » teint de leurs couleurs; partout s'impriment » leurs traces; ils inventent des mots et des noms » qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; » leurs expressions deviennent proverbes, leurs » personnages fictifs se changent en personnages

» réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent » des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lu- » mière; ils sèment des idées germes de mille » autres; ils fournissent des imaginations, des su- » jets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont » les mines ou les entrailles de l'esprit humain. » (T. III, p. 293.)

Ce que j'ai omis d'ailleurs d'essentiel, quant à l'appréciation littéraire, se retrouvera çà et là dans les autres parties de ce travail. Maintenant je laisse de côté l'écrivain, et puisque c'est surtout l'homme politique et l'homme privé qui, depuis l'apparition des *Mémoires d'outre-tombe*, ont été l'objet d'accusations violentes, j'envisagerai d'abord dans M. de Chateaubriand l'homme politique, puis l'homme privé; ensuite j'étudierai l'ouvrage sous le rapport religieux, et je m'efforcerai d'expliquer à ceux pour lesquels j'écris principalement quelques-uns des doutes et des scrupules que la lecture des *Mémoires* a dû éveiller dans leur esprit.

II

L'HOMME POLITIQUE

Je n'ai pas besoin de dire pourquoi je commence par l'examen des opinions politiques de M. de Chateaubriand : c'est sur le terrain des affaires que l'illustre écrivain a rencontré les adversaires les plus sérieux : c'est à propos de ses luttes de parti qu'il a récriminé avec le plus d'amertume. S'il eût été plus indulgent et plus réservé à l'égard de ceux dont il ne suivait pas le drapeau, s'il eût plus ménagé ses propres amis, on ne se serait pas avisé d'entreprendre l'autopsie de son caractère, et contre des insinuations qui vont jusqu'à l'outrage il eût trouvé des défenseurs plus fermes parmi les hommes de sa couleur. Sachons donc au vrai ce que M. de Chateaubriand a été en politique, et d'abord écartons une fois pour toutes ce jugement général qu'à propos de lui on a voulu porter contre l'intervention

des *poëtes* dans les affaires. L'auteur de *la Monarchie selon la charte* pourrait d'abord répondre : Je ne suis point un *poëte* et je n'ai jamais prétendu l'être. Il se laissait dire par ses amis qu'*il avait les deux instruments*, et ses amis avaient raison : M. de Chateaubriand a écrit des vers plus sincèrement beaux qu'aucun de ses contemporains ; mais Bossuet aussi a écrit de beaux vers, et il ne mérite pas pour cela la qualification de poëte, surtout quand on en fait un reproche. Le poëte, à proprement parler, est celui qui s'exprime plus naturellement en vers qu'en prose ; ce privilége implique des conséquences restrictives pour celui qui le possède : il est nécessairement l'esclave d'une certaine émotion superficielle qui ne laisse pas à l'esprit le calme et la réflexion. Lorsque Cuvier répondait au discours de réception de M. de Lamartine à l'Académie française, il s'efforçait de définir l'inspiration poétique, et l'on s'apercevait à quel point il lui était difficile de se placer dans cette hypothèse ; le poëte, à son tour, ne se serait pas logé plus aisément dans l'hypothèse du génie scientifique de Cuvier. M. de Lamartine n'a pas réussi à transporter la poésie dans la politique, parce qu'il y a toujours entre les objets et lui un prisme cha-

toyant qui les dissimule et les déforme; cela est encore plus vrai de M. Victor Hugo, qui ne voit et ne peut voir dans la politique qu'une réclame pour sa poésie, et une paire d'échasses pour son orgueil.

Vous êtes séduit un moment par l'éloquence de M. de Lamartine; il a un beau geste, une belle figure, un bel organe : les phrases tombent admirablement moulées de sa bouche; mais si vous cherchez un enchaînement d'idées, vous y perdez votre peine. C'est pour lui surtout que Molière a fait, deux siècles à l'avance, le vers devenu proverbe :

> On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

M. de Lamartine ne le sait pas lui-même; il s'enivre de ses phrases. Il n'est devenu une puissance politique qu'à mesure qu'on cessait de s'entendre. Après nous avoir poussés dans l'abîme, il lui restera le renom d'avoir été le barde de la nouvelle Babel.

Qu'on jette, au contraire, un regard rétrospectif sur la participation de M. de Chateaubriand aux affaires de la France, il ne sera pas difficile de reconnaître un jour, une époque donnée où il a exprimé dans la prose la plus claire, la plus logique, la

plus substantielle, l'opinion soit d'un grand parti, soit de plusieurs partis coalisés, et cela dans un temps où le but que l'on poursuivait était évident, où tous les hommes d'une certaine valeur travaillaient à naturaliser en France le gouvernement représentatif. Il ne s'est pas contenté de prendre la plume : il a été ambassadeur, ministre ; il a précédé de vingt-cinq ans M. de Lamartine dans le ministère des relations extérieures. Pour justifier les hésitations de sa politique active, M. de Lamartine peut alléguer la violence des circonstances au milieu desquelles il a dû l'exercer. M. de Chateaubriand, au contraire, a administré pendant une trêve de sécurité et de calme, et si l'on trouve qu'il vante un peu trop les résultats de sa politique, on ne peut nier que ces résultats n'aient donné à la restauration ses meilleures et ses plus honorables années. Il a donc fait de toutes les façons de la politique en prose, et c'est cette prose non poétique que nous avons à apprécier.

M. de Chateaubriand tenait par toutes ses racines au parti royaliste : issu d'une famille illustre, mais d'une branche tombée dans l'oubli ; né d'un père qui, possédé de la passion de réhabiliter sa maison,

trouvait un moyen de se rehausser en se rapprochant de la cour, contrairement à l'esprit de sa province; plus Breton de race qu'il ne l'était lui-même (il affectait de se croire une origine normande) et moins Breton de sentiment qu'il ne le prétendait dans l'occasion, accouru, sous l'influence de ces idées anciennes et nouvelles, des forêts d'Amérique à l'armée de Condé, gentilhomme dans l'âme, émigré pendant huit ans, M. de Chateaubriand avait reçu de cette origine et de cette éducation des idées dont il n'aurait pu se dépouiller sans une versatilité qui fut toujours étrangère à sa nature. Mais, d'un autre côté, il était né songeur et mécontent; sa sauvagerie naturelle et acquise le jetait directement dans la vieille opposition bretonne. Il avait paru *dans les carrosses du roi* comme un louveteau mal apprivoisé; il tirait l'épée avec les gentilshommes tapageurs de sa province contre les gens des communes qui repoussaient l'impôt du fouage. 1789 ne le trouva que mieux disposé à s'associer, par dépit contre la cour, aux préludes de la nuit du 4 août. D'ailleurs, le tourbillon du siècle l'avait entraîné, il avait perdu ses croyances. Quelques années plus tard, écrivant l'*Essai sur les révolutions*, il philosophait dans le

sens du désordre général; enfin, son séjour prolongé en Angleterre avait produit en lui l'effet de ces opérations qui modifient la nature des plantes. Une organisation aussi intelligente et des convictions aussi incertaines n'avaient pu rester indifférentes au spectacle de la vie publique que la Grande-Bretagne déployait alors. Le témoignage qu'il rend lui-même de l'impression que l'Angleterre lui avait faite est précieux à recueillir; voici sous quels traits il se peint à l'époque de l'émigration : « Je nourrissais » toujours au fond du cœur les regrets et les souve- » nirs de l'Angleterre; j'avais vécu si longtemps » dans ce pays que j'en avais pris les habitudes (il » ne les a jamais complétement perdues)... j'étais » Anglais de manières, de goût, et jusqu'à un cer- » tain point de pensées; car si, comme on le prétend, » lord Byron s'est inspiré quelquefois de René dans » son Childe-Harold, il est vrai de dire aussi que » huit années de résidence dans la Grande-Bretagne, » précédées d'un voyage en Amérique, qu'une » longue habitude de parler, d'écrire et même de » penser en anglais, avaient nécessairement influé » sur le tour et l'expression de mes idées. » (T. III, p. 371.)

Sans doute si, même après avoir reçu cette forte couche anglaise, il s'était associé d'une manière durable à la fortune du grand homme qui relevait la France, il aurait probablement modifié les idées politiques qu'il avait rapportées de l'exil. Le meurtre du duc d'Enghien, en détruisant les liens passagers qui l'avaient rapproché de Napoléon et en lui donnant une attitude décidément royaliste, le réengagea aussi de bonne heure sous les drapeaux de la liberté constitutionnelle; et c'est ainsi que, parti d'un autre point de l'horizon, il se trouva, au retour des Bourbons, dans le même système politique que les plus illustres ou les mieux doués dans le camp protestant et philosophique : madame de Staël, Benjamin Constant, M. Guizot. Sous ce rapport, il n'était pas sans analogie avec M. Royer-Collard, qui n'avait pas émigré, qui n'était devenu Anglais que de loin, mais qui avait servi en France la cause des princes exilés, et qui se trouvait conduit à proclamer la forme constitutionnelle comme la condition essentielle du gouvernement de la monarchie.

Mais M. de Chateaubriand n'avait rien dans le caractère d'assez communicatif, nous allions dire d'assez commode, pour qu'on s'entendît aisément

avec lui sur une marche politique à suivre. La vérité est qu'il resta pendant les onze premiers mois de la monarchie restaurée à bouder contre les ingrats qui n'avaient pas l'air de comprendre que la brochure aujourd'hui si violemment attaquée eût rendu la France aux Bourbons. Après son séjour à Gand et son ministère de l'exil, qui faisaient de plus en plus de lui un héraut d'armes à dalmatique fleurdelisée, le conflit s'engagea entre ses alliés sans le savoir et lui. Ce conflit n'eut qu'une trêve, celle de l'époque où, par mécontentement personnel, réagissant contre son principe, M. de Chateaubriand commit, de son propre aveu, une faute politique qui est devenue fatale à la France. A l'exception de ce rapprochement, qui manquait de franchise comme toutes les coalitions, M. de Chateaubriand et les hommes du système anglais, les doctrinaires, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ont été pendant trente ans des adversaires acharnés, et se sont fait une guerre qui, sous beaucoup de rapports, rappelait celle des *frères ennemis*.

Si je n'étais habitué, par une expérience déjà longue, à ne voir apporter dans les jugements politiques qu'une passion superficielle, je ne pourrais

m'étonner assez de trouver généralement placés dans l'opinion à deux extrémités opposées les deux hommes qui ont travaillé avec le plus de talent, de conviction et de persévérance, à naturaliser en France le système constitutionnel des Anglais : je veux dire M. de Chateaubriand et M. Guizot. A les bien étudier, cependant, il semble qu'ils n'aient fait, pendant toutes les années communes de leur carrière politique, qu'une course à fond de train pour arriver l'un avant l'autre au but qu'ils s'étaient proposé. M. Guizot, quoique le plus jeune, entre le premier aux affaires ; il n'y a pas, au fond, d'anachronisme dans l'aversion qui le signale à vingt-cinq ans comme l'homme important du ministère de l'abbé de Montesquiou et qui lui reproche son voyage de Gand : les deux rivaux s'y rencontrèrent et y échangèrent, sous l'influence conciliante de la mauvaise fortune, quelques rapports assez froids. Au retour de l'émigration des cent-jours, ils s'isolèrent de nouveau pour comprendre, chacun à sa manière, l'acclimatation de leur idée favorite. Mais en face du gentilhomme et du catholique se trouvait le plébéien et le protestant : l'un voulait greffer sur la révolution et l'empire, l'autre sur la restaura-

tion. Le premier, touché comme il devait l'être des malheurs de ses coreligionnaires dans le Midi, ne voyait dans le parti royaliste qu'une rancune surannée et sans intelligence : il aurait voulu émanciper les Bourbons de la tutelle de leurs amis; le second aurait trouvé monstrueux que la restauration ne s'accomplît pas au profit des victimes de l'émigration et de la Vendée : il ne voyait avec raison de sécurité pour les Bourbons qu'au sein de leur propre parti; mais il aurait voulu, comme ces jardiniers hardis qui transportent des arbres tout venus, planter d'un coup de baguette les idées nouvelles au milieu des vertus royalistes : il considérait ses propres études en Angleterre comme un capital amassé au profit de tous les émigrés, et il le partageait généreusement entre eux, à la condition qu'ils crussent à sa parole.

La différence ne consistait pas seulement dans le choix du terrain : elle portait aussi sur les moyens à employer. M. Guizot et ses amis, en adoptant la révolution, étaient conduits d'une manière irrésistible à épouser les traditions administratives de l'empire; d'ailleurs ils avaient la responsabilité du pouvoir, et dans cette position, comme on est plus

embarrassé, on est aussi plus timide. De ce côté, ce n'était donc qu'avec une lenteur infinie qu'on prétendait infuser l'élixir constitutionnel dans les veines de la nation. Sous cette influence prudemment administrée, la France devait peu à peu dépouiller ses préjugés de despotisme, et surgir enfin à la plénitude de la liberté ; mais ce système de sevrage, avec un succès très-incertain et des intentions suspectes dans un grand nombre, avait encore l'inconvénient de fermer aux royalistes la porte des affaires, et M. de Chateaubriand, repoussé tout le premier, ne l'entendait pas ainsi. C'est alors que s'emparant avec la force d'un géant et le prestige d'un magicien de l'arme anglaise que M. Guizot gardait pour une meilleure occasion, et que les alliés des doctrinaires ne touchaient que du bout du doigt, il la tourna contre ses adversaires politiques, et enrôla tant bien que mal tous les royalistes, jusque-là désorientés, sous une bannière qu'ils commencèrent à trouver bien belle et bien naturelle, puisqu'il plaisait ainsi au médecin des cas désespérés de la monarchie.

Dans ces brusques revirements, il n'était pas étonnant qu'on s'inquiétât peu des mœurs politiques de

la nation, puisque de part et d'autre il était convenu qu'elle n'en avait pas, et qu'il s'agissait de lui en faire. M. de Chateaubriand, de son côté, trouvant la transformation peut-être encore plus difficile, n'en mettait que plus d'ardeur à presser l'inoculation de ses idées ; et comme on aurait eu quelque droit de lui dire qu'après tout les principes exposés par lui avec tant d'autorité et de séduction appartenaient plus naturellement à ceux qu'il combattait, et qu'entre eux et lui il n'y avait qu'une question d'opportunité, tandis qu'il n'avait pas, pour ainsi dire, un soldat derrière lui qui ne fût prêt à tirer sur son général ; alors, pour couvrir l'embarras de sa position, il entrait en plein dans l'inique fiction des mœurs anglaises. Sous prétexte d'opposition systématique, il traitait ses antagonistes avec toute la hauteur de mauvaise foi d'un Junius. Il s'est expliqué à cet égard en termes trop clairs pour que nous hésitions à les rapporter ici : « L'idée que j'avais du gouvernement repré-
» sentatif me conduisit à entrer dans l'opposition ;
» l'opposition systématique me semble la seule propre
» à ce gouvernement : l'opposition surnommée *de*
» *conscience* est impuissante. La conscience peut
» arbitrer un fait *moral ;* elle ne juge point d'un fait

» *intellectuel.* Force est de se ranger sous un chef
» appréciateur des bonnes et des mauvaises lois.
» N'en est-il pas ainsi alors que tel député prend sa
» bêtise pour sa conscience et la met dans l'urne?
» L'opposition dite *de conscience* consiste à flotter
» entre les partis, à ronger son frein, à voter même,
» selon l'occurrence, pour le ministère, à se faire
» magnanime en enrageant : opposition d'imbécilités
» mutines chez les soldats, de capitulations ambi-
» tieuses parmi les chefs. Tant que l'Angleterre a
» été saine, elle n'a jamais eu qu'une opposition
» systématique... » (T. VII, p. 462.) Tels étaient les sophismes dont on se berçait en 1816 et plus tard, pour faire du pouvoir à tout prix et traiter ses adversaires à outrance.

Iliacos intra muros peccatur, et extra.

Quoi qu'il en soit, M. de Chateaubriand avait réussi au delà de l'espérance commune et par la seule force de son talent. Le parti royaliste, promptement formé à son école, était entré à pleines voiles dans la carrière constitutionnelle : il n'avait pas tardé à produire ce qu'on attendait le moins de lui, des hommes d'affaires. A leur tête se montrait

M. de Villèle, tout à fait supérieur en matières de finances. On s'étonnait de voir ainsi ce bataillon de recrues monter à l'assaut du pouvoir, et revendiquer par des services incontestables le droit pour la vieille France de conduire la nouvelle. Une catastrophe qui révélait les haines implacables de la faction révolutionnaire, l'assassinat de M. le duc de Berry, renversa le dernier obstacle. On a reproché à M. de Chateaubriand d'avoir profité de cet événement ; ce reproche est une véritable folie. Après une telle lumière jetée sur l'état des bas-fonds de la société, le succès des royalistes était inévitable; M. de Chateaubriand n'y mit qu'une phrase de trop : c'est souvent un malheur que de savoir faire de belles phrases.

Depuis cette crise, qui ne fit pourtant pas entrer immédiatement au ministère le rédacteur en chef du *Conservateur*, jusqu'à l'insulte gratuite par laquelle M. de Villèle lui signifia son expulsion, la part toujours croissante que M. de Chateaubriand prit à la direction des affaires améliora de jour en jour la position de la royauté et de la France. Quoi qu'on dise, il avait une grande et juste idée du rôle de notre pays. Par l'expédition d'Espagne, dont il a

raison d'être fier, il donna à la restauration ce qu'elle n'avait pas, une armée, et nous fit, pour la première fois depuis huit ans, respecter au dehors. Cependant il ne pouvait se faire illusion sur les périls de sa position : on excitait habilement contre lui les préventions et la jalousie d'un homme qui, malgré son mérite, n'avait pas le droit de devenir son rival. Déjà d'autres ont livré à la presse le secret de ces tristes intrigues : l'Europe, inquiète de la renaissance française si rapidement opérée par M. de Chateaubriand, poussait au renversement de cet homme d'État. Il semble reprocher, en deux endroits de ses *Mémoires*, à Louis XVIII d'avoir traité l'empereur Alexandre avec une hauteur toute bourbonienne ; Louis XVIII allait le chasser de son conseil, en grande partie pour calmer des mécontentements qu'avaient soulevés des procédés du même genre. Le ministre y prêtait d'ailleurs par ses allures, dont on ne pouvait expliquer l'étrangeté. Il avait des besoins de solitude qu'on se hâtait d'interpréter comme des conspirations contre ses collègues : il n'avait pu prendre sur lui d'être naturel avec les princes, et ceux-ci lui en voulaient de l'embarras qu'il leur causait par son silence gourmé. Toutes ces misères

étaient activement exploitées par l'envie, puissante dans tous les rangs de la nation française.

Les procédés de Louis XVIII et de M. de Villèle firent du ministre un Coriolan : il voua à la vengeance les imprudents qui l'avaient blessé, et il trouva dans la liberté de la presse et dans son talent une arme d'une puissance terrible. M. de Villèle, malgré l'appui que lui prêtaient les hommes d'affaires de presque toutes les opinions, devait tomber sous ses coups, et il n'y résista pas. On comprend que M. de Chateaubriand n'ait pas profité de sa dépouille, et on doit lui rendre au moins la justice qu'il ne chercha pas à le faire. En se trouvant dans ses attaques sur le même terrain que l'opposition libérale, il ne lui avait aucunement sacrifié ses convictions monarchiques : après avoir vu reconstituer un ministère de sa propre couleur, il s'éloigna pour ne pas entraver sa marche, et à Rome, où l'on a conservé le plus honorable souvenir de son ambassade, il ne s'attacha qu'à faire aimer la France et à propager au dehors le prestige rajeuni de la monarchie des Bourbons.

Cependant, l'arrangement conçu sous ses auspices n'avait eu qu'un succès éphémère; les qualités

aimables et loyales de M. de Martignac ne suffisaient pas à la difficulté de la tâche ; d'un côté, les royalistes, troublés par l'opposition furieuse de leur ancien chef, avaient renoncé à leur goût d'emprunt pour le système anglais ; de l'autre, le parti hostile aux Bourbons, qui avait pris des forces sous l'élan donné par un talent aussi vigoureux, ne dissimulait pas ses espérances. Le nouveau roi Charles X donnait les mains au mécontentement royaliste qui caressait ses idées ; les libéraux cherchaient de misérables chicanes à M. de Martignac : le moment approchait où devait sonner l'heure fatale de la monarchie.

Ce moment fut signalé par une double et terrible faute : puisque, en présence de la mauvaise foi des adversaires, on voulait donner un nouvel élan à l'opinion royaliste, ce qui peut aujourd'hui très-légitimement se soutenir, il n'y avait qu'un parti salutaire à prendre, c'était de tenter une réconciliation entre M. de Chateaubriand et M. de Villèle, et de les replacer à la tête des affaires. M. de Chateaubriand se serait-il prêté à cette combinaison ? Il a l'air de le croire ; mais le fait est qu'on n'y pensa même pas. De son côté il eut le tort fort grave à nos yeux

de laisser l'opposition de gauche mettre ce qu'on appelle vulgairement un grappin sur lui, et de donner sa démission d'une ambassade dont la politique se mouvait en dehors des tracasseries de l'intérieur. Il trouvait lui-même très-mauvais que des gens qui n'avaient jamais été ses amis disposassent cavalièrement de sa personne et lui dictassent sa conduite : il convient d'ailleurs qu'il y avait au moins de la précipitation à jeter, comme il le fit, sa démission à la face du roi, sur la seule présomption des projets anticonstitutionnels d'un ministre, son ancien ami, et qu'il avait fait appeler lui-même à l'ambassade de Londres. Il n'avait fait aucun pacte avec l'opposition ennemie des Bourbons ; pourquoi se laissa-t-il aller à agir comme s'il lui eût vendu son œuvre?

Les conséquences de cette résolution, dans laquelle l'amour-propre tint malheureusement une grande place, étaient pourtant faciles à pressentir; par là il semblait se résoudre à faire cause commune avec l'opposition qui poussait la monarchie l'épée dans les reins, et il ne fallait pas une grande perspicacité pour s'apercevoir qu'il serait trop tard pour qu'il distinguât ses convictions-royalistes du mouvement insurrectionnel, si le jour arrivait où l'exis-

tence de la monarchie serait en jeu. En gardant entre les deux aveuglements une neutralité dictée par son dévouement à la cause royaliste, il eût apporté aux tendances du prince de Polignac une heureuse entrave, et il eût offert un point de ralliement honorable et sûr aux hommes qui voulaient résister à la marche de plus en plus révolutionnaire de l'opposition.

Mais M. de Chateaubriand était destiné à ne faire ces réflexions que quand il n'aurait plus qu'à se frapper la poitrine ; quant à M. Guizot, sa position bien plus nette ne lui laissait aucune hésitation : il lui suffisait de se maintenir avec loyauté sur le terrain de la résistance légale ; aucun lien particulier ne le rattachait à la monarchie : si celle-ci était décidée à se perdre, il calculait d'avance quel serait le point d'appui que l'on trouverait pour s'opposer à l'entraînement révolutionnaire. On conspirait ouvertement pour M. le duc d'Orléans, et le chef des doctrinaires, tout en s'abstenant avec soin de toute participation à ces entreprises illégales, trouvait dans sa religion, dans ses études et jusque dans ses succès littéraires, des raisons pour ne pas trop s'effrayer d'un second 1688. Après tout, c'était peut-

être à ses yeux un pas nécessaire vers la perfection du système constitutionnel, système dans la pure conception duquel n'entre pas une charte octroyée, mais une charte imposée.

Le réveil de juillet 1830 fut terrible pour M. de Chateaubriand; dans son discours d'adieu à la chambre des pairs, il exhala son trouble tout en cachant ses remords. Rentré dans la vie privée, il ne pouvait se dissimuler qu'il avait contribué pour plus de moitié au succès de la conspiration orléaniste; comme il était importun à ceux même dont il avait involontairement secondé le triomphe, on laissa passer le moment décisif sans même lui demander la permission de se séparer de lui, et cet inexplicable dédain lui creusa dans l'âme une blessure qui ne se referma plus. Pour résister à l'amertume de sa position, il lui aurait fallu la patience d'un saint; du moment qu'il ne put remporter sur lui cette victoire, son habitude invétérée d'isolement devait le pousser et le poussa en effet aux derniers excès de l'invective. Qu'on ne lui reproche pas d'avoir mis dans cette querelle plus ou moins d'amour-propre : en fait d'amour-propre, j'attends que, la main sur la conscience, on lui jette la pre-

mière pierre. Il fut injuste, il outra les expressions, il accueillit sans examen les plus mauvaises inventions de la presse; il reprocha à M. Thiers l'orgie de Grand-Vaux; il tonna contre les massacres de Lyon et de la rue Transnonain; il jugea, comme le faubourg Saint-Germain, que M. Louis Blanc avait très-impartialement raconté la révolution de juillet; il gémit sur la presse muselée, sur l'état de siége et sur l'abaissement de la France. Mais n'avait-on pas vu, dans la discussion des lois de septembre, M. Royer-Collard, qui pourtant avait prêté serment à la nouvelle monarchie, tonner avec presque autant d'éxagération contre ces mesures, trop justifiées aujourd'hui par ce qu'on a été obligé de faire depuis que nous vivons en république? C'est qu'au fond de l'âme M. Royer-Collard ne se pardonnait pas plus que M. de Chateaubriand d'avoir travaillé, par la roideur de son opposition, à la chute de la monarchie : le vieil agent royaliste se trouvait sous le législateur de la doctrine.

Que M. de Chateaubriand, dans ce déluge d'invectives, ait laissé voir un certain degré de faiblesse sénile; qu'avec une puérilité qui n'est pas rare chez les hommes à imagination vive, après avoir cédé à

l'attrait du pouvoir, il ait mal supporté le vide qui se fait autour des hommes dont la puissance s'est évanouie; qu'il ait jugé avec d'autant plus de rigueur tout ce qui se faisait sans lui; qu'après avoir vu à l'œuvre dans sa jeunesse les grands diseurs d'injures de l'école anglaise, il se soit encore une fois trompé sur le génie français, en ornant sa polémique de cette malheureuse importation, je ne connais personne qui puisse contester de tels reproches. Mais quelque regret poignant que j'en éprouve, comme attaché par un devoir d'admiration et de reconnaissance à la mémoire de M. de Chateaubriand, si je laisse de côté les blessures des vivants, hélas! bientôt fermées par la mort, ce qui absout à mes yeux l'homme d'État, c'est la hauteur de ses vues, c'est l'incroyable sûreté de son jugement. Je n'hésite pas à l'avouer aujourd'hui : quand je lisais ses brochures politiques publiées après 1830, quand dans les parties que je connaissais de ses *Mémoires* je trouvais l'expression encore plus marquée de ses anathèmes, je m'inquiétais pour lui du contraste fâcheux qui ne pourrait manquer de s'établir entre les événements et ses prédictions. Mais aujourd'hui, retrouvant toute notre histoire

récente retracée en traits de feu, plus de quinze ans avant qu'elle ne s'accomplît, je me demande comment il peut prendre fantaisie à des hommes raisonnables de contester désormais la supériorité de son sens politique. Sans doute il s'est trompé sur la possibilité d'acclimater en France le système de la constitution anglaise ; mais cette erreur, ne l'a-t-il pas partagée avec ceux qui s'efforcent de le ravaler aujourd'hui ? Je dirai plus : il était seul capable de réussir dans cette entreprise ; car il y mettait seul les deux conditions obligatoires, le respect de l'hérédité légitime, et pour la presse, dont il a toujours défendu la liberté avec passion, une loi répressive d'une rigueur proportionnée aux dangers qu'elle fait courir.

Du reste, quand il retrempait la vieille fidélité royaliste dans le flot des idées nouvelles, n'avait-il pas raison ? Quand il travaillait à effacer par la grandeur de la France le certificat d'origine qu'on ne cessait de reprocher aux Bourbons, n'avait-il pas raison ? Quand il a déclaré que l'établissement de Juillet périrait par son propre principe, a-t-il eu tort ? Quand il a mesuré l'effrayant progrès des idées démocratiques, s'est-il trompé ?

Qui croirait, si nous tous témoins oculaires n'étions pas là pour l'attester ; si, en 1845, je n'avais pas moi-même donné en pleine Sorbonne, à cinq cents auditeurs ravis d'enthousiasme, la lecture de la conclusion des *Mémoires d'outre-tombe*, qui croirait, dis-je, que cette conclusion ait été écrite il y a plus de dix ans, et qu'elle n'ait pas été plutôt dictée par les événements accomplis depuis 1848? Il n'y a pas jusqu'à l'incertitude de son jugement sur un avenir plus éloigné, jusqu'à l'espèce de *tenson* qu'il établit entre les chances de la monarchie et celles de la république, qui ne réponde merveilleusement à l'incertitude fondamentale des esprits.

On dira peut-être que ces grandes vues tiennent plus de la poésie que de la réalité (beaucoup de gens traitent de poésie toutes les vérités d'un ordre élevé) ; il a pu, dira-t-on, saisir l'ensemble, mais les détails devaient lui échapper : ou il les dédaignait, ou il était impossible qu'il en eût le sens. J'en demande pardon à ceux que cette richesse de facultés importune ; mais M. de Chateaubriand avait aussi le sens des détails ; le travail ne lui répugnait pas : ses observations étaient justes et multipliées, ses voyages l'attestent ; quand il a voulu traiter sérieusement des

questions d'érudition, il y a pleinement réussi ; ses dépêches aux affaires étrangères sont à la fois belles, justes et soignées. D'ailleurs il était de ces hommes à qui les subordonnés devaient sauver les détails, et tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres attesteraient au besoin que le travail avec lui était rendu facile par la promptitude de sa perception et la bienveillance de ses procédés. Mais à part quelques collaborateurs fidèles et qui ont mérité de conserver le titre d'amis de M. de Chateaubriand, on aimait mieux le jalouser et le miner en dessous que de le servir ; et de là cette chute outrageante d'où tous les malheurs de la France sont venus.

Je ne conteste pas les admirables qualités de notre nation, mais il y a un vice qui les gâte toutes, c'est l'envie. L'envie, qui inspire les coupables espérances qu'on nourrit dans les classes pauvres, avait d'abord exercé ses ravages parmi ceux que l'éducation et la richesse auraient dû mettre à l'abri de cette triste passion. Si du moins l'expérience pouvait nous servir ! mais l'expérience ne profite guère qu'à des individus isolés, incapables d'agir sur les hommes réunis.

Ceux qui ont obtenu de grands succès littéraires

sont exposés à des dangers d'un genre particulier et dont ils se sauvent rarement : la tête leur tourne inévitablement à la hauteur où on les place ; mais ce n'est point une raison pour les jeter à la porte de la république après les avoir couronnés de fleurs, quand, malgré leur supériorité comme écrivains, ils peuvent rendre dans les affaires des services à leur pays. Si l'on avait la conscience de la vraie supériorité, si, après avoir senti ce que valent les hommes, on se résignait à leur rendre publiquement justice, pourquoi n'userait-on pas, envers ceux que la louange a dû gâter, de ménagements appropriés à leur disposition d'esprit? On convient que Louis XIV avait l'art de discerner les hommes ; il avait encore celui de les soutenir et de les employer, non-seulement suivant leur génie, mais encore suivant leur faiblesse ; et c'est ainsi seulement que les hommes supérieurs ne deviennent pas, par une juste punition, le fléau de leur pays. Si le ressentiment de M. de Chateaubriand a perdu la monarchie légitime, c'est que la monarchie légitime avait oublié les leçons de Louis XIV.

N'appelons donc ni intraitable, ni insociable celui avec lequel on n'a su ni traiter ni vivre. Si, en dépit

d'un abord peu commode et d'une gloire importune pour les grandes vanités des petits hommes, on avait discerné les ressources pratiques qu'offrait le génie de M. de Chateaubriand, et secondé le mouvement qui l'entraînait vers les affaires après avoir épuisé les succès de l'imagination, on aurait eu un grand ministre de plus et deux révolutions de moins.

Dans la conduite de toutes les opinions à l'égard de M. de Chateaubriand, on peut remarquer une double ingratitude et une double maladresse : les uns, après avoir accepté ses services, lui en ont marchandé la récompense, quand ils ne la remplaçaient pas par un outrage ; les autres, après l'avoir accepté comme auxiliaire, l'ont abandonné indignement, le but atteint, sur la route. Il a ressenti profondément cette imprudente et coupable conduite ; il a fait éclater surtout sa colère contre ceux qui lui devaient d'autant plus que son association avec eux était moins naturelle. Je déplore pour M. de Chateaubriand l'effet de ces colères : je l'aimerais mieux plus noblement résigné ; mais il y a dans sa vengeance un fonds de justice qui me frappe et qui frappera bien davantage quand l'impartialité de l'histoire ne s'étendra plus que sur des morts.

III

L'HOMME PRIVÉ

Des *mémoires* ne sont pas des *confessions;* dans la pensée de tout le monde, cette dernière dénomination ne s'applique qu'à deux ouvrages placés aux deux pôles opposés : les *Confessions* de saint Augustin et celles de J.-J. Rousseau. Le livre de l'évêque d'Hippone était resté pendant quatorze siècles un modèle et un guide, quand le philosophe de Genève écrivit le sien. Avant et depuis saint Augustin, personne n'avait entrepris de se révéler ainsi au monde jusque dans les plus secrets replis du cœur, et Jean-Jacques prétendit en faire autant; mais ni les moyens ni le but ne se ressemblèrent. Saint Augustin, en portant le scalpel dans l'analyse de ses propres sentiments, ne raconte avec précision qu'un petit nombre de circonstances; il gémit sur l'abîme dans lequel il était tombé ; il montre ce qu'il a fallu

que la grâce lui fit faire de chemin pour arriver à une vie pleinement chrétienne : mais tout en se livrant lui-même au lecteur, sa discrétion et sa pudeur sont telles qu'on ne devine pas toujours quels sont les désordres qu'il se reproche, et qu'on craint, avec une pensée moins pure que la sienne, de soupçonner plus de mal qu'il n'y en eut, en effet, dans les erreurs de sa jeunesse. Ces réticences qui déroutent les lecteurs auxquels il prend fantaisie de faire des *Confessions* du saint évêque une étude de mœurs ou pis encore, ont leur principe dans deux sentiments également respectables. Saint Augustin savait qu'une conclusion morale n'efface pas le danger des peintures du désordre ; il savait aussi qu'en s'accusant lui-même d'une manière plus expresse il eût chargé d'ignominie d'autres mémoires que la sienne ; et, sous ce rapport, quand même la révélation d'une faute pourrait produire quelque bien, il faudrait s'en abstenir encore par respect pour des existences qui ne nous appartiennent pas.

Saint Augustin voulait, par son exemple, tirer l'homme de l'abîme : J.-J. Rousseau, par son exemple aussi, travaille à l'y laisser ; chez l'un, l'humilité du chrétien sauvé éclate en transports de

reconnaissance : chez l'autre, un orgueil satanique se complaît dans la chute, et, par l'ostentation de plaies hideuses, s'attache à rassurer contre l'utilité du repentir et ceux qui font pis et ceux qui ne font pas si mal. Un tel calcul conduit inévitablement à attirer dans le récit tous les vices et toutes les faiblesses qui se sont trouvés en complicité avec le philosophe : car, si la prétention à un respect soutenu des lois de la morale n'est qu'une hypocrisie, comme Jean-Jacques tient à le prouver, le prochain n'a rien à cacher, et vous avez autant de droit de voir clair dans ses actions que vous lui en donnez à la connaissance des vôtres.

M. de Chateaubriand n'a voulu faire de *Confessions* ni dans le sens de saint Augustin ni dans celui de Rousseau. Il écrivait de Rome à M. Joubert, peu de temps après la mort d'une personne qu'il ne connut pas longtemps et qui n'en tint pas moins une grande place dans sa vie : « Mon seul bonheur est » d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je » m'occupe d'un ouvrage qui seul peut apporter de » l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mé-* » *moires de ma vie*... Soyez tranquille : ce ne se- » ront point des confessions pénibles pour mes

» amis; si je suis quelque chose dans l'avenir, mes » amis y auront un nom aussi beau que respectable. » Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du » détail de mes faiblesses : je ne dirai de moi que » ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, » j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne » faut présenter au monde que ce qui est beau : ce » n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de » sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des » sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au » fond j'aie rien à cacher : je n'ai ni fait chasser » une servante pour un ruban volé, ni abandonné » mon ami mourant dans une rue, ni déshonoré la » femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux » Enfants trouvés; mais j'ai eu mes faiblesses, » mes abattements de cœur; un gémissement sur » moi suffira pour faire comprendre au monde ces » misères communes faites pour être laissées der- » rière le voile. Que gagnerait la société à la repro- » duction de ces plaies que l'on retrouve partout? » On ne manque pas d'exemples, quand on veut » triompher de la pauvre nature humaine. » (T. IV, p. 211.) Dans l'exécution de son plan, M. de Chateaubriand est-il toujours resté fidèle à ce pro-

gramme? Ce qui est certain, c'est qu'il n'en a dévié en rien d'essentiel, et que la délicatesse dont il faisait profession en 1803 n'a cessé d'être la règle de sa conduite et de ses écrits. Il n'a pas, d'ailleurs, composé ses *Mémoires* dans un but de morale et de philosophie; il a obéi au besoin que chacun éprouve de perpétuer son existence; il s'est complu dans ses souvenirs, et il a espéré que d'autres y trouveraient à leur tour un plaisir correspondant au sien. Il a tenu, d'ailleurs, à s'expliquer lui-même et à jeter un jour sur l'origine de ses inspirations. Tous ces sentiments sont de l'ordre le plus naturel, et il n'est pas besoin, pour expliquer la pensée des *Mémoires*, d'y faire intervenir ou plus d'orgueil ou plus de calcul qu'on n'en trouve dans le commun des hommes.

De tels récits, contenus dans les bornes de la bienséance, ne font pas le compte de ceux qui continuent sur les autres l'application de la thèse de Rousseau. Ces bonnes âmes, que M. de Chateaubriand a eu quelquefois le tort d'affriander par des demi-aveux ou des phrases obscurément poétiques, lui en veulent de ce qu'il n'a pas tout dit, et pour que le public ne perde rien à cette réserve, ils s'ef-

forcent de faire le supplément scandaleux des *Mémoires*. Il s'en faut de peu que, grâce à leurs investigations, nous n'ayons déjà l'équivalent de la longue liste de Leporello dans *Don Juan*, et l'on gourmande l'auteur de n'avoir pas mieux secondé ces intentions indiscrètes. Il suffit déjà de cette curiosité grossière, à laquelle on convie effrontément le public en jetant au hasard quelques noms dont on ne connaît ni le rôle ni la valeur véritables, pour faire ressortir à quel point le caractère de M. de Chateaubriand s'élevait au-dessus du monde corrompu au niveau duquel on voudrait le ravaler. « Je n'attends, disait-il » dans un accès d'humeur, des générations nou- » velles que le dédain, et je le leur rends; elles » n'ont pas de quoi me comprendre; elles ignorent » la foi à la chose jurée, l'amour des institutions » généreuses, le respect de ses propres opinions, » le mépris du succès et de l'or, la félicité des sa- » crifices, le culte de la faiblesse et du malheur. » (T. X, p. 181.) Cette séparation entre lui-même et ceux qui l'ont suivi dans la vie, M. de Chateaubriand ne l'appliquait qu'à la politique; mais pour nous qui comparons ce qu'il était réellement avec l'interprétation subalterne que l'on fait de son caractère,

nous sommes frappés de la justesse de l'anathème qu'il a lancé, sans le savoir, sur des hommes qui semblent ne l'avoir approché assidûment pendant sa vie que pour pouvoir le disséquer après sa mort.

Si l'on vivait toujours avec des gens d'un commerce sûr, et si l'on ne parlait qu'à des chrétiens, il y aurait moins d'inconvénient pour l'auteur des *Mémoires*, tantôt à s'accuser vaguement de ses *faiblesses et de ses abattements de cœur*, tantôt à traiter soi-même ses défauts comme il traite ceux des autres, c'est-à-dire avec une évidente exagération. D'une part ce sont les gémissements inévitables de la nature humaine accablée sous le poids de sa fragilité; de l'autre il faut passer quelque chose à la fantaisie poétique, qui augmente involontairement la mesure des sentiments et des objets. Mais quand ces aveux, qui manquent à la fois de précision et de mesure, tombent en de mauvaises mains, on ne sait plus ce qu'il ne faudra pas défendre contre les interprétations d'une honteuse malignité. Le danger devient plus grand encore quand il s'opère une transformation sociale et quand les mœurs qui régnaient à une époque passent à l'état de souvenirs. La sociabilité poussée en France jusqu'à l'excès, avait

produit des relations toutes particulières et qui tendent à s'effacer : nous ne disons pas que M. de Chateaubriand n'ait eu que de ces rapports où la préférence arrive jusqu'à la passion, l'amitié jusqu'à la participation de tous les secrets, sans que l'oubli des devoirs conduise au repentir : mais ce que nous osons affirmer, même pour les époques que nous ne connaissons que par les récits de M. de Chateaubriand, c'est qu'il n'est jamais descendu jusqu'à la pensée de revêtir d'un voile de convention des souvenirs qu'il n'aurait pu rappeler sans remuer la poussière de ses complices ou de ses victimes, et que la mention qu'il a faite de certaines personnes a été de sa part comme un certificat de respect.

Après le désordre de mœurs, il n'y a rien qui, de notre temps, ait plus compromis les hommes d'une certaine célébrité que le désordre de la fortune. On a fait, sous ce rapport, à M. de Chateaubriand une réputation qu'il n'a jamais méritée, bien qu'il ait semblé quelquefois en tirer une espèce de vanité. Tel est ce passage du voyage de Prague où il se fait dire par le roi Charles X : « Combien, Chateau-
» briand, vous faudrait-il pour être riche ? — Sire,

» vous y perdriez votre temps : vous me donneriez » quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un » patard ce soir. » (T. X, p. 420.) La plaisanterie est charmante ; mais quiconque la prendrait au mot commettrait une erreur capitale. L'auteur d'*Atala* parle de *quatre millions :* mais il n'a eu à sa disposition dans sa vie que des sommes peu considérables en comparaison de cette hyperbole. N'ayant recueilli de l'héritage paternel qu'une part de cadet, dissipée presque immédiatement par la révolution, et ayant vu s'évanouir en fumée, par la même cause, la fortune qu'on avait voulu lui faire trouver dans son mariage, après avoir, pendant l'émigration, éprouvé toutes les angoisses d'un extrême dénûment, à son retour en France il commença à vivre de sa plume, et l'aisance qu'il en tira aboutit à lui permettre de bâtir et d'habiter pendant huit ans une maison de campagne originale et charmante en son genre, parce qu'il l'avait créée, mais, en réalité, d'une modestie qui humilierait la plupart de nos coryphées littéraires. Quand il se fut aventuré sur la scène politique, il suffit de la suppression de son traitement de ministre d'État, après la publication de *la Monarchie selon la charte*, pour le forcer de mettre en vente

sa maison de la Vallée-aux-Loups ; ses traitements d'ambassadeur et de ministre, qu'il dépensait consciencieusement et au delà, le mirent néanmoins en mesure de fonder à crédit l'infirmerie de Marie-Thérèse, auprès de laquelle on l'a vu assez longtemps occuper une modeste maison. Ayant, après la chute de M. de Villèle, accepté l'ambassade de Rome, il crut pouvoir se promettre d'y rester longtemps, et comme il voyait ce poste sous un aspect grandiose, après une hospitalité splendide prodiguée pour ainsi dire à toute l'Europe, il se mettait en mesure de se montrer plus magnifique encore, lorsque l'avénement du ministère Polignac et la résolution qu'il prit de donner sa démission le plongèrent dans les plus grands embarras. C'est alors qu'il vendit ses œuvres pour une somme qui, en réalité, se trouva bien au-dessous de l'annonce nominale, mais qui néanmoins lui permit de rembourser des obligations pour lesquelles il payait depuis longtemps des intérêts ruineux. Après avoir ainsi mis ordre à ses affaires, il serait retombé dans la pauvreté sans la rente viagère que lui assura la société des *Mémoires d'outre-tombe*, et cette ressource même serait restée insuffisante si M. le comte de Chambord ne l'eût en

quelque sorte contraint de subir son ancienne pension de ministre d'État.

Excepté dans les occasions officielles et lorsqu'il s'agissait de représenter la France, jamais existence n'a été plus étrangère aux recherches du luxe que celle de M. de Chateaubriand. Il n'avait non plus aucune de ces dépenses, fruit de honteuses faiblesses, qui minent sourdement tant de situations. Mais il tenait à une certaine dignité extérieure dont il avait pris le goût en Angleterre, que l'habitude avait fortifiée pendant ses charges et qu'il a continuée jusqu'au bout, par un sentiment de respect pour lui-même et pour ce qu'il avait été. Il poussait d'ailleurs, à l'égard de ce qui l'entourait, la bonté jusqu'à la faiblesse ; il s'accommodait, dans le cortége de sa bonne comme de sa mauvaise fortune, d'une certaine fidélité gâcheuse avec laquelle il montait et descendait, au détriment de l'ordre de sa maison.

Cette largeur d'habitudes et cette générosité de procédés auraient dû lui rendre plus sensibles les revirements de fortune qui ont signalé son existence : c'est une raison pour admirer davantage le désintéressement absolu dont il a fourni des preuves si éclatantes. On a prétendu, à propos de la démis-

sion qu'il donna lors du meurtre du duc d'Enghien, que le sacrifice qu'il fit alors de sa position n'était pas sincère, et que, déjà fatigué de la carrière diplomatique, il ne cherchait qu'un prétexte pour recouvrer sa liberté : on le traite ainsi comme ces gens de lettres qui retournent gaiement, après quelques bombances passagères, à leur cinquième étage et à leur pension bourgeoise. Mais on oublie que dès lors, obéissant plus qu'il ne le croyait lui-même à l'esprit de sa famille, il avait pris dans la société la plus élevée des habitudes d'élégance auxquelles un certain état de maison était devenu nécessaire : on ne se souvient pas qu'il n'aurait pas admis un moment la pensée que madame de Chateaubriand eût des privations à supporter. Il est peut-être le seul homme de notre temps qui, éprouvant le besoin de l'aisance, n'ait pas, sous ce rapport, capitulé avec sa propre conscience ; j'ajoute même qu'il se consolait de ses disgrâces par le haut prix qu'il attachait à la gloire de son désintéressement, et on l'aurait profondément étonné si l'on s'était de son vivant permis un doute sur la qualité morale par laquelle il s'élevait le plus au-dessus des autres.

Enfin personne n'a peut-être montré plus de

suite et de fidélité dans ses affections. Comme les hommes sur lesquels les attachements passagers ne prennent aucun empire, incapable d'engouement, et porté au dédain beaucoup plus par passion de la solitude que par orgueil, il se donnait très-sérieusement et pour ainsi dire sans retour. On citerait difficilement un de ses amis dont il ait été séparé autrement que par la mort. Ceux qui veulent à tout prix le travestir aux yeux du public ont été chercher dans les papiers de Chênedollé, auteur de quelques beaux vers qui n'a pu parvenir à être poëte, des traces de mécontentement, des plaintes sur la perte de l'affection de M. de Chateaubriand; mais la question est de savoir s'il en avait été véritablement l'ami. Il se donnait pour tel, comme il arrive aux hommes de second ordre qui veulent se rattacher à ceux du premier, et M. de Chateaubriand, qui l'estimait personnellement, le laissait faire; mais avec le temps et la séparation, ces liens factices se relâchèrent, et il n'est pas étonnant que M. de Chateaubriand eût peu à peu oublié cette muse provinciale égarée dans les bureaux de l'université.

Pour ceux même qu'il élevait à la hauteur de son amitié, il était exposé à de cruels mécomptes; non

pas que ceux-ci lui fussent ingrats, il les avait bien choisis; mais la politique et les tentations de la fortune les entraînaient l'un après l'autre loin du sentier solitaire où l'indépendance maintenait l'auteur des *Martyrs*. C'est ainsi que M. de Fontanes lui échappa pour se dévouer à la puissance impériale, et entraîna dans son orbite le spirituel et excellent M. Joubert, qui, devenu conseiller de l'université, finissait par trouver que tout allait bien dans cette main mise du despotisme sur les consciences. Plus tard, M. Bertin l'aîné, en se ralliant contre la branche aînée au principe de la révolution, s'éloigna encore de son vieux compagnon de route. M. de Chateaubriand, si amer pour ses rivaux en politique, laisse voir à peine qu'il ait souffert de ces séparations d'avec ses amis : vivants il les excuse, morts il les relève et s'occupe de recommander leur mémoire aux générations nouvelles. Sans lui, sans le soin qu'il prit d'offrir au public un premier choix des *Pensées* de M. Joubert, il est probable que ce moraliste serait resté à peu près inconnu. M. Bertin l'aîné avait un tact littéraire des plus sûrs, et M. de Chateaubriand s'est toujours bien trouvé de ses avis; mais qu'est-ce qui ferait soupçonner ce mérite dans le vieux rédac-

teur du *Journal des Débats*, si son ami n'eût pris le soin de le proclamer? Quant à ce qu'il dit de M. de Fontanes, qui dans ce genre lui avait rendu encore de plus grands services, qui, bien qu'attaché à des doctrines si différentes des siennes, comprit sa supériorité et travailla à la dégager de ses scories sans rien lui faire perdre de sa trempe originale, où trouver un écrivain qui ait exprimé avec un sentiment plus vrai l'heureuse influence qu'un autre avait exercée sur son talent? Ce rapport si doux, si honorable, si bien équilibré, de Fontanes et de Chateaubriand, rappelle les illustres amitiés des gens de lettres pendant le siècle de Louis XIV, et laisse dans la boue toutes les relations fausses et tracassières du XVIIIe siècle.

Il en est de même de l'attachement qu'il professa pour quelques femmes distinguées, et c'est ici surtout que l'équivoque, propagée par ceux auxquels il faut à tout prix un Chateaubriand coupable, a besoin d'être éclaircie. Je ne choisirai qu'un exemple, parce qu'il s'agit d'une personne inconnue à la génération présente, et à l'occasion de laquelle l'erreur est par conséquent plus facile. Madame de Beaumont a tenu une grande place dans la vie de M. de Cha-

teaubriand. S'étant lié avec elle à son retour de l'émigration, il la perdit très-peu de temps après; il eut la douleur et en même temps la consolation de la voir mourir presque dans ses bras; il lui rendit les derniers devoirs, lui fit élever un monument à Rome, où elle était morte, et voua dès lors à sa mémoire un culte d'attachement et de respect. Il a raconté ses rapports d'amitié avec madame de Beaumont; il a laissé voir la préférence exaltée qu'elle lui témoignait : il permet de croire que c'était lui qu'elle était venue retrouver à Rome, pendant qu'il était attaché à la légation du cardinal Fesch, et il se pare avec une prédilection marquée de cet attachement aux yeux du monde. Trouvons-nous ici un abus de la royauté littéraire dans l'étalage scandaleux d'une liaison coupable, et, nouveau Louis XIV, le prince des écrivains de notre temps a-t-il conçu la folle pensée d'imposer au monde ce que, dans l'ancienne cour, on appelait une maîtresse reconnue? Alors il y aurait, j'en conviens, une profanation de toutes les choses saintes qui soulèverait l'âme et qui imprimerait une véritable dégradation sur le caractère de M. de Chateaubriand. Il ne compromettrait pas seulement la femme qui l'aurait aimé, il ferait

de ses amis les plus respectables, de ses proches, de sa sœur, de sa femme, les complices de son désordre.

Qu'on lise dans cet esprit le tableau qu'il fait de son séjour d'été à Savigny, auprès de madame de Beaumont; c'est une des peintures les plus fraîches et les plus douces que renferme cette galerie si variée : « Je me rappellerai éternellement quelques » soirées passées dans cet abri de l'amitié : nous » nous réunissions, au retour de la promenade, » auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un » gazon dans le potager; madame Joubert, madame » de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un » banc; le fils de madame Joubert se roulait à nos » pieds sur la pelouse : cet enfant a déjà disparu; » deux chiens de garde et une chatte se jouaient » autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient » sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme » nouvellement débarqué de l'exil, après avoir passé » huit ans dans un abandon profond, excepté quel- » ques jours promptement écoulés! C'était ordinai- » rement dans ces soirées que mes amis me faisaient » parler de mes voyages; je n'ai jamais si bien peint » qu'alors les déserts du nouveau monde. La nuit, » quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient

» ouvertes, madame de Beaumont remarquait di-
» verses constellations, en me disant que je me rap-
» pellerais un jour qu'elle m'avait appris à les con-
» naître. Depuis que je l'ai perdue, non loin de son
» tombeau à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de
» la campagne, cherché au firmament les étoiles
» qu'elle m'avait nommées ; je les ai aperçues bril-
» lant au-dessus des montagnes de la Sabine ; le rayon
» prolongé de ces astres venait frapper la surface du
» Tibre. Le lieu où je les ai vues sur les bois de Sa-
» vigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de
» mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait
» laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout
» cela brisait mon cœur. » (T. IV, p. 30.) C'est dans ce cercle qu'après avoir montré madame Joubert, M. de Chateaubriand introduit sa femme, séparée de lui aussitôt après son mariage par les tempêtes de la révolution, et qui vint se réunir à lui dans le cours du même été ; puis nous voyons apparaître sa dernière sœur, Lucile, devenue la comtesse de Caud, et qui se prit d'un attachement passionné pour madame de Beaumont. Cette société formée sous de si doux auspices se rompit bientôt. Lucile, dont le génie avait de l'analogie avec celui de son frère, mais dont

le caractère singulier tournait peu à peu à la folie, reprit le cours d'une vie errante et inquiète ; M. de Chateaubriand partit lui-même pour Rome, et madame de Beaumont, à qui les médecins avaient conseillé l'air du Midi, ne tarda pas à l'y rejoindre. C'était une lampe à demi éteinte qui jetait ses dernières clartés : peu de jours après son arrivée, il fallut songer à la mort, et la religion vint consoler ses derniers instants.

Songeons qu'il s'agit d'un homme qui a écrit le *Génie du christianisme ;* qu'un prêtre intervient au nom de Dieu ; qu'après avoir recueilli les aveux de la mourante, il laisse auprès d'elle cet ami qui l'a fait appeler et qui sera le témoin de ses dernières pensées. Cette femme qui expirait, et dont on lui reproche d'avoir décrit l'agonie avec une cruelle vérité, avait vu son père, M. de Montmorin, et tous ses proches, périr sur l'échafaud. On lit sur sa tombe, à Rome, les paroles du prophète : *Et noluit consolari, quia non sunt.* Ces terribles émotions avaient en effet abrégé sa vie ; ceux qui se la rappellent encore, ou qui se la rappelaient il y a quelques années, la représentent comme sans beauté, détruite et d'une effrayante maigreur, mais avec une phy-

sionomie très-touchante et un esprit d'une étonnante supériorité. Telle fut la femme au sort de laquelle tout ce que Rome renfermait de distingué et de respectable prit l'intérêt le plus vif, et dont les funérailles furent, en quelque sorte, un deuil public. Qu'on lise sans prévention tout ce récit : comment une âme délicate pourra-t-elle consentir à admettre que celle au tombeau de laquelle M. de Chateaubriand a vu prier Léon XII, ait eu à expier autre chose que l'excès d'un pur attachement? N'oublions pas que madame de Beaumont avait été dans les secrets du *Génie du christianisme;* qu'à Savigny elle copiait les passages dont l'auteur avait besoin ; souvenons-nous aussi que, tout en convenant de ses faiblesses, M. de Chateaubriand a prononcé ces paroles à la face des hommes : « M'eût-il été » facile d'abuser d'une illusion passagère, l'idée » d'une volupté advenue par les voies chastes de la » religion révoltait ma sincérité : être aimé à tra» vers le *Génie du christianisme*, aimé pour l'*ex*» *trême-onction*, pour la *fête des morts!* je n'aurais » jamais été ce honteux Tartuffe. » (T. IV, p. 10.)

Mais, dit-on, il a donné la mesure de la sécheresse de son âme, en se complaisant à décrire comme

un poëte les derniers combats de son amie contre la mort : nous ne croyons pas à l'ostentation de sa douleur. — Ces frivoles reproches méconnaissent la vraie nature de M. de Chateaubriand : il a fait pour cette mort, qui l'avait si profondément touché, ce qu'il a fait pour tout ce qui le frappait vivement ; il a rendu ses souvenirs avec une fidélité merveilleuse. Il sentait bien, d'ailleurs, que madame de Beaumont ne vivrait que par lui, et l'on voit la consolation qu'il éprouvait à lui élever, dans ses écrits, une statue immortelle, pour prix de l'affection qu'elle lui avait prodiguée, de cette affection si vraie, si entière, si précieuse à un exilé, qui, quelques années auparavant, mourait de faim dans un grenier de Londres. En vérité, c'est un malheur de bien dire : car, alors, les juges superficiels ou prévenus ne voient que de belles phrases dans la supériorité de votre langage, et c'est pourquoi il en est si souvent, pour M. de Chateaubriand, de ses sentiments comme de ses observations de voyageur. On y croirait plus facilement si l'on avait pour garant de son exactitude la platitude de l'expression.

Pour que les gens de bonne foi reconnaissent que le souvenir de madame de Beaumont était resté dans

l'âme de M. de Chateaubriand l'objet d'un culte pieux, je n'irai pas chercher ce qu'il dit d'un cyprès planté par elle, et dont il allait reconnaître la cime sur le boulevard du Mont-Parnasse. Cette prolongation d'une rêverie romanesque ne paraîtrait pas assez sérieuse ; je me sens bien plus touché du soin qu'il a pris de rappeler ses relations avec un homme que les rares visiteurs de son *Infirmerie* rencontraient constamment le soir à son foyer. Cet excellent homme, qui s'appelait M. Lemoine, était bien, au jugement de ceux qui le trouvaient chez M. de Chateaubriand, le moins divertissant et le plus ordinaire qu'il fût possible de voir ; on ne s'expliquait pas comment un génie de cette portée s'accommodait d'une société aussi terne, et nous avons bien pu, alors, comme beaucoup d'autres, expliquer cette préférence par le goût que montrent trop souvent les hommes supérieurs pour des relations subalternes. J'avoue qu'en lisant dans les *Mémoires* ce qu'était M. Lemoine pour l'ami de madame de Beaumont, je me suis reproché la témérité de mon premier jugement. Parlant de ses promenades au cimetière du Sud, M. de Chateaubriand énumère les souvenirs qu'il y rencontre : « Dans cet exil nouveau, j'ai déjà

» d'anciens amis : M. Lemoine y repose. Secrétaire » de M. de Montmorin, il m'avait été légué par ma- » dame de Beaumont ; il m'apportait presque tous les » soirs, quand j'étais à Paris, la simple conversation » qui me plaît tant quand elle s'unit à la bonté du » cœur et à la sûreté du caractère. Mon esprit fatigué » et malade se délasse avec un esprit sain et re- » posé. » (T. X, p. 304.) Qui, connaissant le motif, ne serait pas touché de la petite exagération de cette oraison funèbre ?

J'ai insisté sur la liaison de M. de Chateaubriand avec madame de Beaumont, parce que la fausseté de la position des deux personnages, à une époque où l'ordre moral commençait à peine à se rétablir dans la société, aurait pu tromper les lecteurs qui n'auraient lu que superficiellement les *Mémoires d'outre-tombe ;* en tout cas, ces explications ne sont indignes ni de M. de Chateaubriand, ni de son amie ; mais je rougirais d'étendre l'apologie à des circonstances douloureuses qui peuvent étonner après la lecture des *Mémoires*, où le respect et le chagrin retiennent la plume de l'écrivain et abrégent ses développements. Il suffit de lire ce que M. de Chateaubriand a cité des lettres de Lucile

pour rejeter loin de soi toute supposition qui porterait atteinte à l'angélique pureté de cette sœur. Il arrive au sentiment fraternel, comme à toutes les affections légitimes, de prendre dans certaines personnes une tournure romanesque qui fait le malheur de la vie : c'est ce qu'on voit dans les lettres de Lucile, où l'humeur noire qui la dominait empoisonne ses relations avec le compagnon de son enfance. Si M. de Chateaubriand était moins discret, on sentirait mieux à quel point la folie de Lucile était congénitale et invétérée, et le secret fort triste et fort naturel du malheur qui la poursuivait empêcherait la pensée de s'égarer dans des suppositions cent fois plus tristes. La conception de *René* est étrange et pénible ; mais *René* avait paru du vivant de madame de Caud, et si cette femme, d'une piété parfaite, y eût reconnu le plus imperceptible reflet de ses sentiments ou de ceux de son frère, elle aurait méprisé ce frère pour lequel son admiration et sa confiance s'expriment en termes si touchants.

Ce que nous avons dit jusqu'ici montre dans M. de Chateaubriand une exquise délicatesse de sentiments, un désintéressement à toute épreuve, une constance

et une rectitude remarquables dans le commerce de l'amitié. A ces vertus j'en joindrais volontiers une quatrième, le travail. On ne réfléchit pas assez souvent que la vertu du travail est un des aspects les plus importants de la probité. C'est le ressort de l'âme, qui, loin de se laisser abattre sous les obstacles, lutte avec une énergie sans cesse renouvelée contre la tendance de notre nature à se relâcher et à faiblir. La paresse à son tour, la paresse signalée comme un péché capital, est cette pusillanimité chronique que les théologiens scolastiques appelaient *acedia*, et que nous retrouvons désignée sous le même nom dans l'*Enfer* du Dante. Il y a des *acediosi* dans toutes les carrières de la vie, et particulièrement parmi les gens de lettres. C'est ce qui produit le charlatanisme et cause ordinairement la décadence des littératures ; l'insolence avec laquelle certains écrivains abusent de leur renom pour jeter au public des ouvrages à peine ébauchés, ou même les produits d'autres plumes engagées à leur service, est une des formes les plus notables de l'*acedia* : M. de Chateaubriand n'a jamais rien eu de semblable à se reprocher. Il fait remarquer lui-même que son opiniâtreté à l'ouvrage était extrême : « Dans ma jeunesse, dit-il,

» j'ai souvent écrit douze et quinze heures sans
» quitter la table où j'étais assis, raturant et recom-
» posant dix fois la même page. L'âge ne m'a rien
» fait perdre de cette faculté d'application. Aujour-
» d'hui, mes correspondances diplomatiques, qui
» n'interrompent point mes compositions litté-
» raires, sont entièrement de ma main. » (T. III, p. 232.) Ces révélations n'ont rien d'exagéré. M. de Chateaubriand avait des habitudes méthodiques qui contrastaient avec l'idée qu'on se fait d'ordinaire des entraînements de son imagination : chaque matin il se remettait à l'ouvrage avec la ponctualité et l'acharnement d'un bon ouvrier; jamais il n'a rien présenté au public qu'il n'eût travaillé, revu, corrigé avec une persévérance merveilleuse. C'était presque un malheur, je l'ai déjà dit, qu'un manuscrit restât longtemps entre ses mains; car, à force de chercher le mieux, il effaçait des beautés réelles, surtout avec cette disposition singulière qui l'empêchait d'avoir confiance dans rien de ce qu'il eût écrit. Ses préfaces, ses avant-propos, ses moindres notes le montrent tout entier. Jamais il n'aurait souffert que personne écrivît une ligne pour lui. Ce respect de soi-même et du public est devenu

assez rare pour qu'on en fasse un des mérites essentiels de M. de Chateaubriand.

Une chose encore qu'il faut toujours relever dans les hommes qui, par leur position, leurs talents ou leurs charges, ont pu influer sur le sort de leurs semblables, c'est cet éloignement de toute offense, cette compassion des faibles qui lui ont attiré tant de bénédictions de la part des déshérités de ce monde. Toutes les fois qu'il parle de lui, soit en bien, soit en mal (et nous verrons qu'il ne s'épargne guère), on est frappé de la justesse des expressions que lui dicte sa conscience. « Et moi aussi, tel que » les puissantes urnes des fleuves, j'ai répandu le petit » cours de ma vie, tantôt d'un côté de la montagne, » tantôt de l'autre ; capricieux dans mes erreurs, » *jamais malfaisant.* » (T. II, p. 279.) C'est la stricte vérité. A côté de ces haines presque toujours généreuses qu'il concevait contre ceux dans lesquels il avait cru reconnaître un obstacle au bien, et qui ne se sont jamais plus vivement prononcées que contre le représentant le plus célèbre, dans notre siècle, de la politique des intérêts, le prince de Talleyrand, il avait une douceur habituelle qui aurait été la plus charmante des qualités si elle n'avait été accompa-

gnée d'une assez forte dose d'indifférence; avec une bonté rare il manquait de sensibilité. Mais ici je m'aperçois que j'entre dans les aspects défavorables du caractère, et, avant de m'y engager, j'ai besoin d'opposer à ceux qui ne voient en lui qu'une vanité sans bornes, une soif de bruit que rien n'aurait pu satisfaire, une de ces phrases-portraits dans lesquelles il se découvre si nettement : « Ce que j'aurais aimé, » avant tout, eût été une vie glorieuse par un ré- » sultat éclatant, et obscure par la destinée. » (T. IV, p. 135.) Et en effet, la lutte de tous les instants lui était antipathique : il ne changeait de place que pour échapper à ce que les événements avaient fait de lui; c'était, par-dessus tout, un homme d'habitudes régulières; il y trouvait le seul remède à une amertume qu'il portait au fond de l'âme comme un mal héréditaire; et si la Providence, qui le destinait à un rôle si élevé, eût voulu qu'après une grande chose accomplie, tel qu'aurait été le passage au nord-ouest de l'Amérique, que, dans sa jeunesse, il ambitionnait de découvrir, il coulât une vie obscure et fortunée auprès d'une femme d'un caractère calme et doux, dans le fond d'un comté de l'Angleterre, il se serait peut-être ennuyé beaucoup (car l'ennui le poursui-

vait partout, même dans le repos), mais à coup sûr il eût joui de tout le bonheur compatible avec sa nature.

J'aborde enfin le secret le plus triste de ce caractère exceptionnel, et en le faisant, j'ai besoin d'écarter le prétexte sous lequel des gens d'un caractère tout différent ont trouvé moyen de se gâter, en singeant ces abîmes de l'âme dont il a trop parlé, et où tout s'aigrit comme dans le fond d'un vase mal préparé. M. de Chateaubriand avait hérité de la roideur paternelle et des souffrances comprimées de sa pieuse mère une maladie morale qui fut nourrie par l'isolement dans lequel on laissa s'écouler les années de sa jeunesse. Sous ce rapport, on remarque une frappante analogie entre lui et sa sœur Lucile, si ce n'est que par la force de son tempérament et l'activité de sa vie il avait de bonne heure échappé aux conséquences extrêmes de cette fâcheuse disposition. Que les produits de son imagination se soient imprégnés de cette *mélancolie* (à prendre ce nom dans sa véritable acception de *bile noire*), c'est un point qu'on ne saurait mettre en doute : mais il ne s'ensuit pas qu'il faille être mélancolique pour trouver la poésie, et certes ce n'était pas un mélan-

colique que le plus grand poëte du monde, ce chantre aveugle, dans lequel s'était reflétée, comme dans M. de Chateaubriand, l'image vraie de toutes choses. Je dirai plus, si sa mélancolie eût été moindre, il se serait montré plus sensible dans ses écrits comme dans sa vie : car l'humeur noire pousse à l'égoïsme.

Nous nous sommes habitués à le voir, en termes admirables, mais sans masque, peindre les dispositions de son âme : après avoir résumé par quelques mots frappants ses bonnes qualités, il va nous révéler les malheurs de sa nature. « *La faute en est à » mon organisation*, dit-il quelque part : je ne sais » profiter d'aucune fortune : je ne m'intéresse à » quoi que ce soit qui intéresse les autres. Hors en » religion, je n'ai aucune croyance. Pasteur ou roi, » qu'aurais-je fait de mon sceptre ou de ma hou- » lette? Je me serais également fatigué de la gloire » et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité » et de l'infortune. Tout me lasse : je remorque » avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais » partout bâillant ma vie. (T. II, p. 279.) — Je me » reconnais effrontément l'aptitude aux choses po- » sitives, sans me faire la moindre illusion sur l'ob- » stacle qui s'oppose en moi à ma réussite complète.

» *Cet obstacle ne vient pas de la muse; il naît de* » *mon indifférence de tout*. Avec ce défaut, il est im- » possible d'arriver à rien d'achevé dans la vie pra- » tique. (T. IX, p. 90.) — J'allai faire ma cour au » roi à Saint-Cloud : il me demanda quand je retour- » nais à Rome. Il était persuadé que j'avais un bon » cœur et une mauvaise tête. Le fait est que j'étais » précisément l'inverse de ce que Charles X pensait » de moi : j'avais une tête très-froide en soi, bonne » tête, et le cœur cahin-caha pour les trois quarts et » demi du genre humain. » (T. IX, p. 126.)

C'est cette disposition malheureuse qui le guidait dans ses rapports avec les femmes, et qui le portait à tourmenter les personnes qui prenaient à lui un intérêt passionné ; il avait trouvé les premières et les plus douces consolations auprès de sa mère ; il avait eu dans sa sœur Lucile une confidente exaltée ; plus tard madame de Beaumont lui subordonna toutes ses pensées, et c'est ainsi qu'il contracta l'habitude de corriger l'ennui par la domination. Une fois sur cette pente, il arrivait à des duretés désolantes envers les personnes dont il s'était fait aimer, duretés dont il ne se repentait que quand il n'en était plus temps. « Depuis que j'ai perdu cette per-

» sonne si généreuse », dit-il en parlant de madame la duchesse de Duras, autre amie d'un dévouement sans bornes pour lui, « cette personne d'une âme si » noble, d'un esprit qui réunissait quelque chose » de la force de la pensée de madame de Staël à la » grâce du talent de madame de la Fayette, je n'ai » cessé, en la pleurant, de me reprocher les inéga- » lités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs » qui m'étaient dévoués. Veillons bien sur notre ca- » ractère ! Songeons que nous pouvons, avec un atta- » chement profond, n'en pas moins empoisonner des » jours que nous rachèterions au prix de tout notre » sang. Quand nos amis sont descendus dans la » tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos » torts? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs » sont-ils un remède aux peines que nous leur avons » faites? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire » pendant leur vie que toutes nos larmes après » leur mort. » (T. VI, p. 395.) Il avait, en effet, des tristesses qui dégénéraient en morne silence et dont il avait le tort de se servir comme d'un moyen de conserver son empire. Cependant, en se rappelant une faute qu'il attribue à sa taciturnité, il entre plus avant dans son propre caractère, et ja-

mais miroir, selon nous, n'aura mieux reflété la réalité des objets : « En aucun temps il ne m'a été » possible de surmonter cette espèce de retenue » et de solitude intérieure qui m'empêche de causer » de ce qui me touche. Personne ne saurait affir- » mer, sans mentir, que j'aie raconté ce que la plu- » part des gens racontent dans un moment de peine, » de plaisir ou de vanité. Un nom, une confession » de quelque gravité ne sort point ou ne sort que » rarement de ma bouche. Je n'entretiens jamais les » passants de mes intérêts, de mes desseins, de mes » travaux, de mes idées, de mes attachements, de » mes joies, de mes chagrins, persuadé de l'ennui » profond que l'on cause aux autres en leur parlant » de soi. Sincère et véridique, je manque d'ouver- » ture de cœur : mon âme tend incessamment à se » fermer : je ne dis point une chose entière, et je » n'ai laissé passer ma vie complète que dans ces » *Mémoires*. Si j'essaye de commencer un récit, sou- » dain l'idée de sa longueur m'épouvante ; au bout » de quatre paroles, le son de ma voix me de- » vient insupportable et je me tais. Comme je ne » crois à rien, excepté en religion, je me défie de » tout : la malveillance et le dénigrement sont les

» deux caractères de l'esprit français; la moquerie » et la calomnie, le résultat certain d'une confi- » dence.

» Mais qu'ai-je gagné à ma nature réservée? d'être » devenu, parce que j'étais impénétrable, un je » ne sais quoi de fantaisie qui n'a aucun rapport » avec la réalité. Mes amis mêmes se trompent sur » moi, en croyant me faire mieux connaître et en » m'embellissant des illusions de leur attachement. » Toutes les médiocrités d'antichambre, de bureaux, » de gazettes, de cafés, m'ont supposé de l'ambition, » et je n'en ai aucune. Froid et sec en matière » usuelle, je n'ai rien de l'enthousiaste et du senti- » mental : ma perception distincte et rapide tra- » verse vite le fait et l'homme, et les dépouille de » toute importance. Loin de m'entraîner, d'idéaliser » les vérités applicables, mon imagination ravale les » plus hauts événements, me déjoue moi-même; le » côté petit et ridicule des objets m'apparaît tout » d'abord; de grands génies et de grandes choses, » il n'en existe guère à mes yeux. Poli, laudatif, ad- » miratif pour les suffisances qui se proclament in- » telligences supérieures, mon mépris caché rit et » place sur tous ces visages enfumés d'encens des

» masques de Callot. En politique, la chaleur de mes » opinions n'a jamais excédé la longueur de mon » discours ou de ma brochure. Dans l'existence in- » térieure et théorique, je suis l'homme de tous les » songes; dans l'existence extérieure et pratique, » l'homme des réalités. Aventureux et ordonné, » passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être » à la fois plus chimérique et plus positif que moi, » de plus ardent et de plus glacé; androgyne bi- » zarre, pétri des songes divers de ma mère et de » mon père.

» Les portraits qu'on a faits de moi, hors de toute » ressemblance, sont principalement dus à la réti- » cence de mes paroles. La foule est trop légère, » trop inattentive pour se donner le temps, lors- » qu'elle n'est pas avertie, de voir les individus tels » qu'ils sont. Quand, par hasard, j'ai essayé de re- » dresser quelques-uns de ces faux jugements dans » mes préfaces, on ne m'a pas cru. En dernier ré- » sultat, tout m'étant égal, je n'insistais pas; un » *comme vous voudrez* m'a toujours débarrassé de » l'ennui de persuader personne ou de chercher à » établir une vérité : je rentre dans mon for inté- » rieur, comme un lièvre dans son gîte; là, je me

» mets à contempler la feuille qui remue ou le brin
» d'herbe qui s'incline.

» Je ne me fais pas une vertu de ma circonspection
» invincible autant qu'involontaire : si elle n'est pas
» une fausseté, elle en a l'apparence ; elle n'est pas
» en harmonie avec des natures plus heureuses, plus
» aimables, plus faciles, plus naïves, plus abon-
» dantes, plus communicatives que la mienne. »
(T. III, p. 121 et suiv.)

Ecce homo : voilà l'homme ! Est-ce le chrétien ? Oui, car il a appris à se connaître ; non, car il n'a pas fait l'effort suffisant pour triompher de son mauvais penchant. Quelquefois il est implacable comme un païen : « M. de Villèle, que j'aimais sincèrement,
» cordialement, a non-seulement manqué aux de-
» voirs de l'amitié, aux marques publiques d'atta-
» chement que je lui ai données, aux sacrifices que
» j'avais faits pour lui, mais encore aux plus simples
» procédés. Le roi n'avait plus besoin de mes ser-
» vices ; rien de plus naturel que de m'éloigner de
» ses conseils ; mais la manière est tout pour un
» galant homme, et comme je n'avais pas volé la
» montre du roi sur sa cheminée, je ne devais pas
» être chassé comme je l'ai été... J'ai été ami sin-

» cère, je resterai ennemi irréconciliable. Je suis » malheureusement né : les blessures que l'on me » fait ne se ferment jamais. » (T. VIII, p. 47.) Voilà ce qu'il disait dans une lettre à M. de Montlosier; et plus tard, en s'adressant au roi Charles X : « Les » ministres sont mes ennemis : je suis le leur ; je » leur pardonne comme chrétien : mais je ne leur » pardonnerai jamais comme homme. » (T. VII, p. 77.) Les préjugés du monde le dominent; l'orgueil est le plus fort : s'il ne se complaît pas dans son endurcissement, il ne se croit pas du moins la force d'en sortir : « Il serait mieux d'être plus humble, » plus prosterné, plus chrétien. Malheureusement » je suis sujet à faillir; je n'ai point la perfection » évangélique; si un homme me donnait un souf» flet, je ne tendrais pas l'autre joue. » (T. VIII, p. 99.) Après voir recueilli ces tristes paroles, on ne s'étonne plus que ceux qui renient l'Évangile réclament comme un des leurs l'auteur du *Génie du christianisme*. On dirait de ces esprits de l'abîme qui, dans les compositions du moyen âge, attendent les âmes au passage, et se flattent d'avance, à la vue de certaines taches, de pouvoir emporter leur proie : mais de l'autre côté est l'ange qui dispute à Satan

sa conquête ; et la sentence du juge ne se fonde pas toujours sur les griefs de l'accusateur. Il nous reste une énigme pénible : nous ne pouvons la résoudre qu'en étudiant dans M. de Chateaubriand l'homme religieux.

IV

L'HOMME RELIGIEUX

En abordant la partie la plus difficile de ma tâche, je commence par écarter, ou du moins par atténuer un reproche qui n'a pas plus manqué au dernier ouvrage de M. de Chateaubriand qu'à ses productions les plus célèbres. On se rappelle que, lors de l'apparition du *Génie du christianisme*, ce livre, qui devait seconder d'une manière si efficace le rétablissement des autels, avait rencontré dans le clergé des juges extrêmement sévères : il en fut de même pour *les Martyrs.* Les procédés de l'auteur et la liberté de tons et de tableaux qu'il conservait dans l'appréciation des vérités de la religion et dans la peinture de ses beautés, causaient du trouble et de l'inquiétude : on n'avait jamais rencontré un apologiste de cette sorte, et quelques-uns, par des consi-

dérations rigides, étaient prêts à le rejeter parmi les adversaires. Il fallut la grandeur du succès, la profondeur de l'impression, l'évidence des avantages que la religion en retirait, pour faire taire les scrupules.

Que M. de Chateaubriand les réveille encore une fois ou qu'ils soient excités par d'autres circonstances, toujours est-il que la piété des Français revient avec peine des habitudes qu'elle a prises sous l'influence, ouverte et latente, du jansénisme. Cette influence de cent cinquante ans a été si forte, elle a trouvé un aliment si docile dans la tournure logique de notre caractère national, qu'on peut voir à chaque instant les hommes qui se croient les mieux revenus à la doctrine romaine tomber dans des exagérations que le bon sens du reste de l'Église catholique a toujours soigneusement rejetées. On poursuit ce qu'on appelle le paganisme avec le même zèle que les sectaires du XVII[e] siècle déployaient contre la corruption de notre nature déchue ; on condamne absolument les choses à cause de l'abus qu'on peut en faire, et on se laisse aller ainsi, sans s'en douter, sur la pente de ceux qui, dans les premiers temps de l'Église, mutilaient le corps afin de lui ôter les occasions de pécher.

Parce que, dans le domaine des arts et du goût, l'esprit humain a conservé l'empreinte et gardé l'héritage des temps où l'on avait fait de l'imitation embellie de la nature un enchantement universel, ce que l'aspect extérieur de la société moderne a conservé ou repris de cette physionomie antique devient l'objet d'anathèmes extravagants; on prête au spectacle de certaines choses et à l'effet de certaines habitudes une importance et une efficacité qu'elles n'ont pas. Rome, avec la splendeur de ses souvenirs et la richesse attrayante de ses musées, mériterait, à ce compte, d'être traitée comme le faisaient les protestants quand ils ne voyaient dans les beautés dont elle brille que des ornements de la prostituée de Babylone.

Quand bien même on retrancherait des *Mémoires d'outre-tombe* quelques pages et surtout quelques citations qui n'auraient jamais dû y trouver place, l'ouvrage n'en continuerait pas moins d'inquiéter et d'irriter les successeurs de ceux qui traitaient de profanation une grande partie des beautés du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*. On donnerait volontiers aux *Mémoires d'outre-tombe* le titre d'une des pièces de Shakespeare, *Comedy of errors*. Du

moment qu'un peintre, j'allais dire, pour me servir d'une expression favorite de David, un *imagier* comme M. de Chateaubriand, avait entrepris de raconter sa vie, il lui aurait été impossible d'empêcher une variété infinie de formes et de couleurs de se produire sous sa plume. On n'est pas impunément un artiste, et celui qui jouit des beautés de l'art pour elles-mêmes trouve une source d'instruction plus solide qu'on ne pense là où la plupart des hommes diraient volontiers, comme le marquis de Ximenès au rossignol : *Te tairas-tu, vilaine bête!*

Laissons donc de côté ceux qui, par un redoublement de sévérité, renouvellent, à l'occasion des *Mémoires*, une querelle depuis longtemps décidée par l'expérience, le goût et le bon sens. Ce que des critiques plus sérieux, des âmes plus légitimement inquiètes reprochent à M. de Chateaubriand, ce n'est pas seulement d'avoir prodigué les ornements profanes, c'est d'avoir souvent ou subordonné ou méconnu les vérités religieuses; c'est d'avoir parfois proféré des paroles qui laissent un doute sur la fermeté de sa foi; c'est de s'être arrêté, en quelque sorte, à moitié du chemin qu'il avait lui-même tracé; c'est d'avoir fourni, par son exemple, des

motifs d'hésitation et de tiédeur à ceux que sa parole avait enthousiasmés ; c'est, enfin, d'avoir étalé le spectacle d'une âme où le christianisme ne semble avoir laissé qu'une impression superficielle, et d'avoir ainsi autorisé à croire que, pour lui, la religion n'était qu'un vêtement extérieur, créé par les angoisses de notre nature, embelli par l'imagination, et sous lequel la réalité se cache avec sa désespérante sécheresse. Pour savoir si ces conclusions sont fondées, il faut se rendre compte et des temps où M. de Chateaubriand était né, et de l'éducation qu'il avait reçue, et des circonstances qui, après l'avoir rangé sous les lois de la religion, le laissèrent néanmoins, à certains égards, dans des limbes indécis.

M. de Chateaubriand avait déjà publié à Londres l'*Essai sur les révolutions*, et dans l'exubérance de sa verve et de ses souvenirs, il avait entassé l'énorme manuscrit des *Natchez ;* il était donc déjà auteur et philosophe ; les impressions d'une éducation chrétienne s'étaient en partie oblitérées dans son âme ; le contact d'un siècle où la foi semblait prête à s'éteindre, ses lectures et la voix des passions qui l'avaient longtemps ravagé en secret, avant de faire

explosion au dehors, tout avait contribué à le lancer dans le torrent du XVIIIe siècle; passant en Amérique avec des missionnaires, loin d'être touché de ce dévouement dont nous voyons aujourd'hui les fruits, il avait cherché, c'est lui-même qui le raconte (t. II, p. 113), à détourner de la voie droite un Anglais récemment converti au catholicisme, lorsqu'il reçut à Londres, de sa sœur, madame de Farcy, une lettre à laquelle nous devons les ouvrages qu'il a composés pour la défense et la gloire de la religion. Cette sœur, un peu plus âgée que lui, et qui, par conséquent, n'avait pas été comme Lucile au niveau de son enfance, n'en avait conservé que plus d'empire sur son esprit. Il l'avait trouvée à Paris, dans tout l'éclat de la beauté et des grâces, enivrée du monde dans lequel, en sortant d'un sombre manoir de Bretagne, elle avait pris place, avec cette assurance qui fait souvent des femmes de sa province des perfections improvisées. Cette sœur, qui jouissait de tout parce qu'elle avait autant de cœur que de charmes, avait vaincu la première cette sauvagerie bretonne qui faisait pour lui de la société un supplice, et dont il ne put jamais complétement guérir; mais frappée par la révolution au milieu

même de ces plaisirs, traînée en prison à la suite de sa mère, elle en était sortie avec un trait de la grâce plus profondément enfoncé dans le cœur qu'il n'appartient à la plupart des hommes. Dès ce moment avait commencé pour elle une vie de pénitence et d'expiation qui la conduisit rapidement à une sainte mort. Mais avant de donner sur son lit de douleurs un de ces exemples qui ne s'effacent pas dans la mémoire des chrétiens, elle avait vu elle-même sa vieille mère expirer sur un grabat, l'âme navrée des erreurs de son fils, et détestant le siècle qui en avait fait un philosophe incroyant. Le 1er juillet 1798, un an seulement avant qu'elle ne mourût elle-même, madame de Farcy adressait de Saint-Servan, à son frère, une lettre qui ne lui parvint, dit-il, que longtemps après, et quand cette sainte avait cessé de vivre. Nous reproduisons le texte de cette lettre, parce qu'elle est comme le nœud d'une existence environnée de tant de gloire :

« Mon ami, nous venons de perdre la meilleure » des mères ; je t'annonce à regret ce coup funeste. » Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, » nous aurons cessé de vivre. Si tu savais combien » de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre

» respectable mère, combien elles paraissent déplo-
» rables à tout ce qui pense et fait profession non-
» seulement de piété, mais de raison ; si tu le savais,
» peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux,
» à te faire renoncer à écrire ; et si le ciel, touché de
» nos vœux, permettait notre réunion, tu trouverais
» au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut
» rencontrer sur la terre ; tu nous donnerais ce
» bonheur, car il n'en est point pour nous, tandis
» que tu nous manques et que nous avons lieu
» d'être inquiètes de ton sort. » (T. III, p. 267.) —
» Quand la lettre de ma sœur me parvint au delà
» des mers, disait M. de Chateaubriand dans la pré-
» face de la première édition du *Génie du christia-*
» *nisme*, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle
» était morte aussi des suites de son emprisonne-
» ment. Ces deux voix sorties du tombeau, cette
» mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont
» frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point
» cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surna-
» turelles : ma conviction est sortie du cœur ; j'ai
» pleuré et j'ai cru. » Il ajoutait dans ses *Mémoires :*
« Je m'exagérais ma faute ; l'*Essai* n'était pas un
» livre impie, mais un livre de doute et de douleur.

» A travers les ténèbres de cet ouvrage se glisse un » rayon de la lumière chrétienne qui brilla sur mon » berceau. Il ne fallait pas un grand effort pour re- » venir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du » *Génie du christianisme.* » (T. III, p. 270.)

Les situations me semblent bien marquées en tout ceci. Madame de Chateaubriand, avec la sollicitude d'une chrétienne et les craintes d'une personne dont la vie s'était écoulée dans la retraite, après avoir suivi de loin son fils au milieu des orages et des dangers, avait vu dans la publication de l'*Essai* le point culminant de ses erreurs; elle aurait voulu qu'il cessât d'écrire et qu'il revînt se confiner en Bretagne. Julie, qui elle-même, dans la ferveur de sa pénitence, avait brûlé ses poésies (car la muse avait visité tout ce dernier ban, tout ce regain de la nombreuse famille des Chateaubriand de Combourg), Julie ne voyait de salut pour son frère que dans un sacrifice semblable, et après s'être condamnée elle-même à expier une vie mondaine, elle souhaitait que la voix d'une mère mourante obtînt le retour à Dieu d'un frère dont les erreurs avaient été bien plus graves. Elles réussirent l'une et l'autre quant au point le plus important de leur entreprise : l'écri-

vain atteint par Voltaire et enrôlé à la suite de Montesquieu et de Rousseau devint un défenseur de la religion ; l'effet de la voix maternelle fut magique, et quand M. de Chateaubriand n'aurait rendu d'autre service que de tuer le ridicule qu'on était parvenu à attacher au culte le plus beau et le plus sympathique, en restituant ainsi au christianisme sa prééminence intellectuelle, il faudrait toujours s'agenouiller devant la force surnaturelle que Dieu prêta à la voix de deux pauvres femmes.

Mais l'avertissement du Ciel et de la mort avait rendu en même temps à l'auteur de l'*Essai* un service littéraire essentiel ; il avait montré une route fixe au vague de son esprit ; il l'avait mis d'accord avec lui-même. S'il fallait, comme il le dit, peu d'effort pour revenir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du *Génie du christianisme*, la transition était encore plus facile du manuscrit des *Natchez* à la glorification de l'Église catholique. Le chaos lumineux des *Natchez*, si important à étudier quand on veut remonter à la source du talent de M. de Chateaubriand, brille déjà de toutes les beautés poétiques de la religion ; et c'est le sentiment de ces beautés, bien plus que le mérite de la démonstra-

tion, qui fait la puissance du *Génie du christianisme*. Les *Natchez* étaient un ouvrage heureusement inconséquent, où l'auteur se montrait chrétien malgré ses propres opinions. En insérant dans le *Génie du christianisme* deux épisodes où l'on retrouve le vague rêveur et l'alliage impur des *Natchez*, en faisant même de ces deux épisodes qu'il publia d'abord un moyen d'habituer les lecteurs du XVIII[e] siècle à un ouvrage écrit pour glorifier la religion, M. de Chateaubriand introduisit dans cet ouvrage une inconséquence regrettable, je dirai même une contradiction que la publication des *Natchez* a pu seule expliquer.

A partir du moment où il revint à la religion, M. de Chateaubriand sembla ne plus s'appartenir tout à fait à lui-même. Au retour de l'Amérique, où le sentiment de la grandeur des missions avait pénétré comme malgré lui dans son âme, un cantique familier à son enfance, qu'il entendit tout à coup au milieu des terreurs d'une tempête, l'avait ramené violemment des sécheresses de la philosophie à toutes les émotions d'un cœur chrétien. L'Église exilée et environnée de respects en Angleterre lui montra une puissance morale qu'il avait presque oubliée;

enfin le coup qu'il reçut par la lettre de madame de Farcy acheva de l'entraîner. Il a raconté comment, au sortir de sa première enfance, après avoir été voué à la sainte Vierge, le religieux qui le relevait de ce vœu dans une humble chapelle consacrée à Notre-Dame de Nazareth lui dit « qu'il visiterait » peut-être un jour dans la Palestine cette Vierge » de Nazareth à qui il devait la vie par l'interces- » sion des prières du pauvre, toujours puissantes » auprès de Dieu. » (T. I, p. 59.) Ces paroles, que ses oreilles enfantines avaient retenues, ne s'effacèrent jamais de sa mémoire, et quand le désir tout littéraire de pouvoir peindre d'après nature les lieux où il plaçait la scène des *Martyrs* le poussa vers l'Orient, il obéit encore, au fond de l'âme, à cet appel des premiers jours de sa vie. Ceux qui ont étudié de près les sentiments de M. de Chateaubriand ont pu s'apercevoir qu'il y avait dans sa disposition religieuse quelque chose de naturel et de candide qui contrastait avec les habitudes ordinaires de son caractère et de son esprit. C'est là un des signes les plus ordinaires de la religion. Notre amour-propre se plaît à attribuer tout ce que nous sommes à nous-mêmes; mais pour peu que nous nous regardions

passer, nous voyons aisément que la tradition nous domine et que nous dépendons d'influences inconnues, de protections mystérieuses qui tiennent les principaux fils de notre existence. Lorsqu'à ces premiers gages de la faveur du ciel vinrent se joindre les prières d'une mère mourante et le regard d'une sainte de plus dans le ciel, M. de Chateaubriand, en dépit de toutes ses faiblesses, fut bien forcé de demeurer l'homme de la religion.

Il n'en devait pas rester à la superficie : c'eût été en définitive pour lui un sort déplorable que de remplir l'office de la cymbale qui répercute le son qu'on lui imprime, sans posséder en elle-même l'harmonie qu'elle exhale. Dans ce rôle passif et pour ainsi dire impersonnel, ceux qui ne souffrent la religion que comme poésie, et qui la repoussent comme règle, auraient trop bien trouvé leur compte. Je me figure que beaucoup de gens durent être étonnés lorsqu'ils lurent, en 1844, la dédicace de la *Vie de Rancé : A la mémoire de l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice*, et quand ils trouvèrent dans la préface de ce livre que c'était « pour obéir » aux ordres du directeur de sa vie » que M. de Chateaubriand l'avait écrit. C'est par un besoin im-

périeux de sa conscience qu'il a laissé ce témoignage d'où résulte un point capital du jugement qu'on doit porter de lui.

Mais il n'était pas seulement de ceux qui se font trop libéralement pour eux-mêmes des provisions de repentir; il eut aussi, dans ses rapports avec le monde, quelques-unes des faiblesses du respect humain. Il aurait fait volontiers comme ces femmes du grand monde qui, au commencement de ce siècle, tout en remplissant leurs devoirs religieux, n'osaient se compromettre en prononçant le mot de *confessionnal*. M. de Chateaubriand aussi s'abstenait de communiquer ces secrets de piété personnelle qui le soutenaient au fond de l'âme. Dans ses écrits, il a toujours une tendance à parler de la religion au passé, tendance qui tient à l'embarras qu'il éprouvait dans le monde.

Au reste, pour le comprendre et l'excuser sur ce point, il faut se reporter à l'époque où parut son apologie de la religion. Quand il citait alors des usages familiers au catholicisme, les fêtes, les vœux, les pèlerinages, il parlait à des gens pour lesquels toutes ces vieilleries semblaient reléguées dans un passé à jamais éteint; et comme sa vie s'écoulait au

milieu d'un monde où l'ignorance absolue des faits religieux est une fatuité habituelle, il finissait par croire lui-même que rien n'avait surnagé de tous ces trésors d'une poésie naïve et touchante. Sa nourrice l'avait voué, tout enfant, à Notre-Dame de Nazareth : c'étaient là les us et coutumes du bon vieux temps ; on aurait dit qu'il ignorait à quel point cette pratique était journalière dans les populations catholiques. « Le vœu de la paysanne bre-
» tonne n'est plus de notre siècle, dit-il : c'était
» toutefois une chose touchante que l'intervention
» d'une mère divine placée entre l'enfant et le
» ciel, et partageant les sollicitudes de la mère
» terrestre. » (T. I, p. 42).

Lorsqu'un réveil sérieux succéda au demi-sommeil dans lequel languissait l'Église française, M. de Chateaubriand était trop vieux, trop retiré en lui-même, trop volontairement ennemi de tout mouvement dont il ne pouvait plus prendre la direction, pour s'associer à ces découvertes du monde religieux dans lesquelles les hommes de notre âge ont fait des expéditions aussi étonnées que les voyages du capitaine Cook au milieu des sauvages de la mer du Sud. Il était toujours touché de la générosité des

sentiments : il applaudissait à ce qui était bon et élevé ; mais le terrain sur lequel on s'était placé lui était resté trop inconnu pendant toute sa vie pour qu'il comprît l'utilité de s'y mettre. Il laissait faire, et outrant la disposition des vieillards, il aimait mieux croire que le monde finissait avec lui.

Il avait manqué d'ailleurs à l'éducation de M. de Chateaubriand un élément essentiel pour effacer de ses convictions toute impression contradictoire : l'esprit de son temps l'avait empêché en grande partie de connaître l'Église et de l'aimer de la passion qu'on a pour elle quand on la connaît. M. de Chateaubriand, qui fut deux fois enfanté à la religion par sa mère, dit, en passant, qu'elle s'était vivement intéressée à toutes les questions religieuses de son temps, et « qu'elle s'était jetée à corps perdu dans l'affaire de la Chalotais. » Était-ce pour ou contre le trop célèbre procureur général au parlement de Bretagne? Je ne sais : mais le monde dévot d'alors nous apparaît toujours comme suspect de jansénisme. Ainsi, par exemple, dans l'admirable récit que M. de Chateaubriand fait de sa première communion, on trouve cette impression de terreur qui nous poursuivait encore au commencement du

XIXe siècle, quand nous recevions les instructions de prêtres vénérables, échappés à la faux révolutionnaire. Nos enfants à nous se sont approchés de Dieu avec plus de calme, plus de confiance, et je pense que ce n'a pas été un malheur. Il suffit, du reste, d'étudier les ouvrages historiques de M. de Chateaubriand, pour savoir à quel point l'autorité de Fleury était restée incontestable à ses yeux.

Pour un homme qui s'était imbu de semblables idées, c'est encore une chose étonnante que la fermeté avec laquelle il a rendu justice dans ses ouvrages aux ordres religieux, même au plus calomnié de tous. Une des choses certainement qui font peine dans son livre, c'est le mal qu'il se donne pour faire voir combien il avait subi, même après la catastrophe de 1830, la prévention moutonnière contre les jésuites, c'est le récit qu'il fait de ses efforts pour combattre la direction religieuse qu'on donnait à l'éducation de M. le duc de Bordeaux. Passe encore pour Mademoiselle, lorsque, entendant traiter ces grandes questions, elle s'écriait avec sa gravité d'enfant : « Ce serait bien impopulaire! » Mais M. de Chateaubriand!

Toutefois son bon sens n'était pas toujours do-

miné par cette routine, et il s'en dégageait souvent avec une fermeté inattendue. M. de Montlosier, dans l'entrain de sa croisade à rebours, entassait, en lui écrivant, tous les lieux communs de la crédulité et de la calomnie : « Mon cher ami, vous et moi n'a-
» vons cessé depuis longues années de combattre.
» C'est de la prépondérance ecclésiastique, se disant
» religieuse, qu'il nous reste à préserver le roi et
» l'État. Dans les anciennes situations, le mal avec
» ses racines était au dedans de nous : on pouvait
» le circonscrire et s'en rendre maître. Aujourd'hui
» les rameaux qui nous couvrent au dedans ont leurs
» racines au dehors. Des doctrines couvertes du
» sang de Louis XVI et de Charles I[er] ont consenti à
» laisser leur place à des doctrines teintes du sang
» d'Henri IV et d'Henri III. Ni vous ni moi ne sup-
» porterons forcément cet état de choses : c'est
» pour m'unir à vous, c'est pour recevoir de vous
» une approbation qui m'encourage, c'est pour vous
» offrir, comme soldat, mon cœur et mes vœux, que
» je vous écris. » (T. VIII, p. 45.) Avec une perfidie aussi bien calculée, l'ancien défenseur du clergé devant la Constituante avait tâché de raviver la plaie de M. de Chateaubriand contre ceux qui l'avaient

chassé du ministère, afin de mieux l'exciter à se déclarer pour la persécution religieuse. Quand on touchait la corde de sa disgrâce, on était sûr de faire vibrer une terrible colère, et c'est dans la réponse à M. de Montlosier que se trouvent en effet ces paroles irritées contre M. de Villèle que j'ai précédemment rapportées. Lorsqu'il s'explique sur le sujet principal de sa lettre, M. de Chateaubriand n'est pas encore calmé, il a l'air de s'en prendre de son affront à tout le monde; mais le sentiment de la justice et de la raison le retient sur la pente où l'on voudrait l'entraîner : « J'ai peur de ne pas m'entendre avec » vous sur des objets graves, et j'en serais désolé! » Je veux la charte, toute la charte, les libertés pu» bliques dans toute leur étendue : les voulez-vous? » Je veux la religion comme vous, je hais comme » vous la congrégation et ces associations d'hypo» crites qui transforment mes domestiques en es» pions, et qui ne cherchent à l'autel que le pouvoir. » Mais je pense que le clergé, débarrassé de ces » plantes parasites, peut très-bien entrer dans un » régime constitutionnel, et devenir même le soutien » de nos institutions nouvelles. Ne voulez-vous pas » trop le séparer de l'ordre politique? Ici je vous

» donne une preuve de mon extrême impartialité. Le » clergé, qui, j'ose le dire, me doit tant, ne m'aime » point, ne m'a jamais défendu ni rendu aucun ser- » vice. Mais qu'importe? il s'agit d'être juste et de » voir ce qui convient à la religion et à la monar- » chie. » (T. VIII, p. 48). Et en effet, M. de Chateaubriand fut préservé par la sincérité de son libéralisme et la fermeté de ses convictions de toute participation aux entreprises irréligieuses qui préparèrent le renversement de la monarchie.

Il ne s'en trouva pas moins chargé de soutenir auprès de Léon XII les fatales ordonnances de 1828. De toutes les révélations politiques que renferme son livre, il n'y en a pas de plus intéressante que ses conversations avec ce pontife, digne des anciens jours, auquel le XIXe siècle doit le raffermissement de la discipline. M. de Chateaubriand s'y montre animé des intentions les plus chrétiennes; mais en mêlant ses préjugés français à la sincérité de ses protestations, il ne s'aperçoit pas de la douleur qu'il répand dans l'âme du successeur de saint Pierre. Ç'a été la destinée de Rome, pendant plus de deux siècles, de ne pas trouver en France un catholique qui la comprît, et de maintenir les doctrines qui

font la force et la vie de l'Église, sans espoir de trouver plus d'écho parmi les fidèles de la France que dans les pays subjugués par le protestantisme. Mabillon et les plus illustres bénédictins étaient partis de Rome sans avoir baisé les pieds du glorieux confesseur de la foi, Innocent XI, coupable, à leurs yeux, de n'avoir pas cédé à Louis XIV. Léon XII voyait devant lui l'auteur du *Génie du christianisme*, et, dès qu'il s'agissait des affaires de la religion en France, un abîme les séparait; ils ne parlaient plus la même langue. Au sortir de la conférence où le pape n'avait répondu à ces coups répétés que par des paroles d'une commisération paternelle, M. de Chateaubriand écrivait au loyal M. de la Ferronnays « que le roi pouvait compter entièrement sur la cour de Rome. » Un mois après, le pape expirait, et laissait à son successeur les difficultés terribles qu'allait susciter la révolution de juillet.

Cependant l'ambassadeur de Charles X eut l'émotion affairée d'un conclave; il fit ou crut faire un pape, et parmi les griefs qui le rendent si violent contre M. le comte Portalis, il faut compter l'humeur que lui causa la disposition de ce ministre intérimaire à lui laisser voir qu'il ne croyait pas la res-

ponsabilité de l'ambassadeur si engagée dans la besogne. Ici, et toujours par les mêmes causes, il est encore pénible de trouver M. de Chateaubriand si éloigné de l'attitude d'un envoyé du roi très-chrétien, s'occupant, avec une gravité qui fait sourire, de lancer l'exclusion de la France au lieu de lui faire une gloire de la parfaite liberté de l'élection, achetant fort cher et donnant pour un trésor de mauvais commérages sur le caractère des membres du conclave, et obligé, en fin de compte, de faire sa cour au cardinal Albani, devenu secrétaire d'État de Pie VIII, après avoir réussi à l'écarter du trône pontifical. Il appelait cela encore un succès, et M. Portalis n'avait pas l'air d'y croire : aussi ce dernier recevait-il de l'irascible diplomate une dépêche comme il n'y en a pas sans doute une seconde aux Affaires étrangères.

Dans cette disposition d'esprit, M. de Chateaubriand était tout prêt à concevoir des impressions fâcheuses sur les personnes les plus dignes d'éveiller son intérêt et même d'exciter son admiration : « Les » conclavistes qui accompagnent nos cardinaux, di- » sait-il au ministre, m'ont paru des hommes raison- » nables : le seul abbé Coudrin, dont vous m'avez

» parlé, est un de ces esprits compactes et rétrécis » dans lesquels rien ne peut entrer, un de ces » hommes qui se sont trompés de profession. Vous » n'ignorez pas qu'il est moine, chef d'ordre, et » qu'il a même des bulles d'institution : cela ne » s'accorde guère avec nos lois civiles et nos insti- » tutions politiques. » (T. IX, p. 9.)

Cet abbé Coudrin, moine, chef d'ordre, et qui portait ses bulles d'institution dans sa poche, était un des hommes qui, par leur dévouement, leurs vertus, leur persévérance, avaient déjà rétabli les autels avant que M. de Chateaubriand n'eût répandu les fleurs de sa poésie sur ce nouveau triomphe de Jésus-Christ. J'aurais voulu qu'au moment où il traçait du pieux conclaviste un portrait si peu flatté, on lui eût apporté la *Vie de M. Coudrin*, livre où l'inexpérience du style ne fait que mieux ressortir la grandeur des services rendus à la religion par le fondateur de la congrégation de Picpus. Si on lui avait dit en même temps que les ordonnances de 1828, dont il présentait naguère l'apologie à Léon XII, avaient contraint, sans que personne, pour ainsi dire, en sût rien ou s'en souciât en France (car on ne pensait qu'aux jésuites), avaient contraint,

dis-je, cette congrégation de fermer du jour au lendemain douze colléges de plein exercice, où plus de deux mille jeunes gens recevaient une éducation simple, solide et chrétienne, et répandaient chaque année dans la société une nouvelle tribu de citoyens utiles et ennemis des révolutions, il se serait moins étonné du peu de condescendance de l'abbé Coudrin pour les idées en faveur, et au lieu de laisser dans ses *Mémoires* un triste témoignage de son injustice, il eût célébré par quelques belles pages le pieux conclaviste comme un des héros de la religion.

Peu de temps après, il rencontrait, « entre les » bains de Titus et le Colisée, une pension de jeunes » garçons; un maître à chapeau rabattu, à robe traî» nante et déchirée, ressemblant à un pauvre frère » de la Doctrine chrétienne, les conduisait. Passant » près de lui, ajoute-t-il, je le regarde, je lui trouve » un faux air de mon neveu Christian de Chateau» briand; mais je n'osais en croire mes yeux. Il me » regarde à son tour, et sans montrer aucune sur» prise, il me dit : *Mon oncle!* Je me précipite tout » ému et je le serre dans mes bras. D'un geste de la » main il arrête devant lui son troupeau obéissant et » silencieux. Christian était à la fois pâle et noirci,

» miné par la fièvre et brûlé par le soleil. Il m'apprit » qu'il était chargé de la préfecture des études au » collége des jésuites, alors en vacance à Tivoli. Il » avait presque oublié sa langue, il s'énonçait difficile- » ment en français, ne parlant et n'enseignant qu'en » italien. Je contemplais, les yeux pleins de larmes, » ce fils de mon frère devenu étranger, vêtu d'une » souquenille noire, poudreuse, maître d'école à » Rome, et couvrant d'un feutre de cénobite son » noble front qui portait si bien le casque. » (T. IX, p. 113.) M. de Chateaubriand a beau faire, il faut toujours que des saints de sa famille lui barrent le chemin. Qu'aurait-il eu à dire contre la résolution de ce jeune homme, devenu jésuite à une époque où l'on poursuivait son ordre avec un redoublement d'injustice? Il l'avait connu dès sa naissance; il l'avait vu sacrifier tous les avantages de la noblesse et de la fortune pour embrasser la pauvreté et l'opprobre; et ce pauvre prêtre errant sur les ruines de Rome avec une aussi chétive apparence lui rappelait le sang de son frère qui s'était mêlé sur l'échafaud à celui du défenseur de Louis XVI. « Je le regarde comme » un saint, dit-il, je l'invoquerais volontiers. Je suis » persuadé que ses bonnes œuvres, unies à celles

» de ma mère et de ma sœur Julie, m'obtiendront » grâce auprès du souverain juge. » (P. 118.) Voilà le vrai langage de M. de Chateaubriand, voilà celui qui sort de son âme, et non toutes ces passes de bel esprit dont il a la faiblesse de faire parade devant le siècle.

J'ai déjà montré, à la grande surprise de quelques-uns, je n'en doute pas, ce caractère hautain et qu'anime parfois toute la rébellion de l'orgueil, endormi comme un enfant dans les bras de la foi : je ferai voir maintenant la froideur de son dédain employée à repousser les attaques et à déjouer les petites manœuvres, les flatteries intéressées de ces amis philosophes qui ne semblaient lui faire la cour que pour l'amener tout doucement à l'apostasie. Ce n'est pas qu'il ne fût quelquefois rudement averti. Car comment comprendre ces prédilections pour des hommes qui faisaient profession de haïr le christianisme d'où venait toute sa gloire ? Un vieux chevalier de Saint-Louis qui lui était inconnu, c'est lui-même qui le raconte, lui écrivait du fond de sa tourelle, à propos de son amitié pour Béranger : « Ré» jouissez-vous, monsieur, d'être loué par celui qui » a souffleté votre Dieu et votre roi ! » « Très-bien,

» mon brave gentilhomme, ajoutait-il en s'efforçant » de sourire, vous êtes poëte aussi ! » (T. X, p. 56.) Oui, vraiment poëte, pour vous principalement, qui ne séparez pas la vérité de la poésie; vous laissez votre *ami* rouler à vos pieds ses écailles de couleuvre, et vous consignez dans votre testament littéraire la sentence poétique du vieux chevalier de Saint-Louis, comme le cri de votre propre conscience.

Que le lecteur avance avec nous dans le livre, et qu'il ne s'offusque plus de cette compagnie mauvaise qui entoure trop souvent le fauteuil du vieil athlète. La vivacité croissante de ses antipathies politiques l'a conduit à se faire d'Armand Carrel un personnage idéal; il voit ce caractère doué d'élévation et de talent s'endurcir rapidement sous le souffle de l'esprit de faction; mais il a juré de l'aimer de toute l'aversion qu'il a pour d'autres, et sous sa plume le duelliste malheureux devient une sorte de Polyeucte républicain. Mais c'est en vain qu'il se fourvoie dans cette alliance; la sollicitude d'un cœur chrétien s'élève en faveur de cette pauvre âme égarée, il recueille quelques signes de spiritualisme échappés de sa plume et les offre comme un holo-

causte digne de la miséricorde de Dieu. « Les funé-
» railles eurent lieu le mardi 26. Le père et le frère
» de M. Carrel étaient arrivés de Rouen. Je les trou-
» vai renfermés dans une petite chambre avec trois
» ou quatre des plus intimes compagnons de
» l'homme dont nous déplorions la perte. Ils m'em-
» brassèrent, et le père de M. Carrel me dit : « Ar-
» mand aurait été chrétien comme son père, sa
» mère, ses frères et ses sœurs; l'aiguille n'avait
» plus que quelques heures à parcourir pour arri-
» ver au même point du cadran. » Je regretterai
» éternellement de n'avoir pu voir Carrel sur son
» lit de mort : je n'aurais pas désespéré au moment
» suprême de faire parcourir à l'*aiguille* l'espace
» au delà duquel elle se fût arrêtée sur l'heure du
» chrétien. » (T. X, p. 386.)

Dans sa complaisance parfois excessive pour les fantaisies du siècle, il s'était pris d'admiration pour *Lélia*. On ne se rappelle guère aujourd'hui qu'il a été de mode de faire les grands bras et de lever les yeux au ciel en signe d'hommage à propos de ce roman. M. de Chateaubriand, qui ne lisait plus depuis longtemps, était toujours prenable par les qualités du style; il ouvrait un livre, en voyait

quelques phrases, et portait une sentence presque toujours sans appel : c'est ainsi qu'on se souvient de lui avoir entendu prophétiser la grande destinée littéraire du P. Lacordaire. Sur le bruit qu'on faisait de *Lélia*, il en effleura quelques chapitres, et comme G. Sand est un maître dans l'art d'écrire, il parut approuver sans beaucoup de réflexion l'engouement d'un certain public. Cela mit l'écrivain en goût de se faire délivrer par l'auteur des *Martyrs* des *bulles d'institution*, comme en avait déjà celui de *la Bacchante*. Une entrevue fut ménagée par d'excellentes personnes que G. Sand laissait travailler à son salut; mais Alcine n'y eut point de charmes à son service, et nous devons à cette tentative avortée un des plus beaux jugements qui soit tombé de la plume de M. de Chateaubriand : « Le » genre humain refuse des applaudissements una- » nimes à ce qui blesse la morale, oreiller sur lequel » dort le faible et le juste; on n'associe guère à tous » les souvenirs de sa vie des livres qui ont causé » notre première rougeur, et dont on n'a point » appris les pages par cœur en descendant du ber- » ceau; des livres qu'on n'a lus qu'à la dérobée, » qui n'ont point été nos compagnons avoués et

» chéris, qui ne se sont mêlés ni à la candeur de » nos sentiments ni à l'intégrité de notre innocence. » La Providence a renfermé dans d'étroites limites » les succès qui n'ont pas leur source dans le bien, » et elle a donné la gloire universelle pour encoura- » gement à la vertu. » (T. X, p. 402.)

Voici venir ensuite avec un air fort doux, sauf un affreux pli dans le front, avec une élocution élégante et châtiée, et cette empreinte sacerdotale qui ne s'efface pas, mais qu'on traîne après soi comme un remords quand elle n'est plus le signe d'une auguste consécration, voici venir l'homme pour lequel on a le plus prié dans l'Église de France. M. de Chateaubriand, sans se soucier de l'intention qui l'amène et de l'effort qu'on tente sur l'intégrité de ses sentiments, laisse se dérouler les arguments de la philosophie interprétative des dogmes du christianisme, et quand l'artisan de la révolte est retourné à son officine, le vieux soldat de la religion laisse tomber ces paroles pleines de regrets et d'inquiétudes : « Quelle puissance de vie ! dit-il après avoir dépeint » l'influence dont M. de Lamennais aurait joui s'il » fût resté fidèle; l'intelligence, la religion, la li- » berté, représentées dans un prêtre ! Mais, ajoute-

» t-il, Dieu ne l'a pas voulu ; la lumière a tout à » coup manqué à celui qui était la lumière ; le guide, » en se dérobant, a laissé le troupeau dans la nuit. » A mon compatriote, dont la carrière est inter- » rompue, restera toujours la supériorité privée et » la prééminence des dons naturels. Dans l'ordre » des temps il doit me survivre : je l'ajourne à mon » lit de mort pour agiter nos grands contestes à ces » portes que l'on ne repasse plus ; j'aimerais à voir » son génie répandre sur moi l'absolution que sa » main avait autrefois le droit de faire descendre » sur ma tête. Nous avons été bercés en naissant par » les mêmes flots ; qu'il soit permis à mon ardente » foi et à mon admiration sincère d'espérer que je » rencontrerai encore mon ami réconcilié sur le » même rivage des choses éternelles. » (T. X, p. 483.) M. de Lamennais n'a point répondu à l'ajournement ; il était loin de ce lit où une main moins illustre, mais plus digne, faisait descendre la rosée céleste sur le front illuminé du chrétien mourant.

Dans les derniers mois de la vie de l'illustre écrivain, une famille arriva de Marseille pour voir à Paris M. de Chateaubriand. C'étaient des gens simples et pieux qui s'étaient enivrés de ses ouvrages,

et qui, jugeant de lui d'après ce qu'il avait écrit, s'imaginaient qu'il devait jouir d'une éternelle jeunesse. M. de Chateaubriand ne recevait plus; à force de sollicitations, ils obtinrent la permission de se placer dans un angle noir, tandis que l'objet de leur admiration passerait pour sortir. A l'heure dite, ils virent, porté sur les bras de ses domestiques, un vieillard impotent, dont la belle tête déjà presque éteinte se penchait douloureusement sur la poitrine : un spectacle aussi triste fit fondre en larmes ces inconnus. Ce n'était plus le temps où, avec une ponctualité qui en avait fait l'horloge de ses voisins, on le voyait passer leste, pimpant, recherché dans sa mise, une badine à la main, heureux de ne parler à personne et de faire tous les jours invariablement la même chose; alors il avait ces rêveries douces qu'il dépeint comme l'état le plus heureux de son humeur. Un homme fait pour ces jouissances innocentes, quelles que fussent d'ailleurs sa susceptibilité et ses faiblesses, n'avait besoin ni du monde, ni des honneurs, ni du bruit. Mais quand, parmi les démonstrations dont il était l'objet, il rencontrait des témoignages rassurants pour sa conscience, il avait alors la joie du bon ouvrier qui reçoit son sa-

laire. « Le plaisir le plus vif que j'aie éprouvé, dit-
» il en racontant l'effet que produisit le *Génie du*
» *christianisme*, c'est de m'être senti honoré en
» France et chez l'étranger des marques d'un intérêt
» sérieux. Il m'est arrivé quelquefois, tandis que je
» me reposais dans une auberge de village, de voir
» entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'a-
» menaient, me disaient-ils, leur enfant pour me
» remercier. Était-ce l'amour-propre qui me donnait
» alors ce plaisir dont je parle? Qu'importait à ma
» vanité que d'obscurs et honnêtes gens me témoi-
» gnassent leur satisfaction sur un grand chemin,
» dans un lieu où personne ne les entendait? Ce qui
» me touchait, du moins j'ose le croire, c'était
» d'avoir produit un peu de bien, consolé quelques
» affligés, fait renaître au fond des entrailles d'une
» mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-
» dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses
» parents. Aurais-je goûté cette joie pure si j'eusse
» écrit un livre dont les mœurs et la religion auraient
» eu à gémir? » (T. IV, p. 30.) Ces succès, si dignes
d'envie, s'étaient prolongés pour lui jusque dans la
vieillesse : « Partout où je vais, dit-il encore, parmi
» les chrétiens, les curés m'arrivent; ensuite les

» mères m'amènent leurs enfants; ceux-ci me ré-
» citent mon chapitre sur la *première communion.*
» Puis se présentent des personnes malheureuses
» qui me disent le bien que j'ai eu le bonheur de
» leur faire. Mon passage dans une ville catholique
» est annoncé comme celui d'un missionnaire ou
» d'un médecin. Je suis touché de cette double ré-
» putation : c'est le seul souvenir agréable de moi
» que je conserve : je me déplais dans tout le reste
» de ma personne et de ma renommée. » (T. VI, p. 410.)

Il n'avait donc pas besoin qu'on lui indiquât ni ses véritables amis ni ses titres solides auprès de Dieu. « Dieu de grandeur et de miséricorde ! s'écriait-
» il, vous ne nous avez point jetés sur la terre
» pour des chagrins peu dignes et pour un misé-
» rable bonheur ! Notre désenchantement inévitable
» nous avertit que nos destinées sont plus sublimes.
» Quelles qu'aient été nos erreurs, si nous avons con-
» servé une âme sérieuse et pensé à vous au milieu
» de nos faiblesses, nous serons transportés, quand
» votre bonté nous délivrera, dans cette région où
» les attachements sont éternels. » (T. IV, p. 11.)
Grâce à ses combats rendus pour Jésus-Christ, il se

sentait avec bonheur englobé dans la prière universelle des chrétiens. Après une appréciation du *Génie du christianisme* faite au point de vue de l'âge mûr, il ajoute : « Si l'influence de mon travail ne se
» bornait pas au changement que depuis quarante
» années il a produit parmi les générations vivantes ;
» s'il servait encore à ranimer chez les tard venus
» une étincelle des vérités civilisatrices de la terre ;
» si le léger symptôme de vie que l'on croit aper-
» cevoir s'y soutenait dans les générations à venir,
» je m'en irais plein d'espérance dans la misé-
» ricorde divine. Chrétien réconcilié, ne m'oublie
» pas dans tes prières, quand je serai parti ; mes
» fautes m'arrêteront peut-être à ces portes où ma
» charité avait crié pour toi : Ouvrez-vous les portes
» éternelles ! *Elevamini portæ æternales !* » (T. IV, p. 69.)

Parmi les personnages dont la destinée nous touche et dont le nom seul nous émeut, je trouve deux classes bien distinctes : les uns ont vaincu la nature, et le secours de la grâce les a élevés au-dessus de l'atmosphère où s'agite le commun des hommes : la palme dans les mains, la couronne au front, ils nous montrent avec un sourire ce que

l'homme peut contre lui-même; et quand on lit leur histoire, l'âme transportée sent se renouveler ces voyages à travers les sphères célestes où Béatrice ravissait son ami : on aime les saints, on les invoque, on les prie. D'autres athlètes n'ont eu ni la même force ni le même bonheur; leurs pas se sont arrêtés dans les obstacles; on les a vus à terre, puis debout, puis retombant encore. Images de la destinée de la plupart des hommes qui sont plus faibles que méchants, si la marque d'une noble origine les a distingués, s'ils ont paru à certains moments tout prêts de toucher le but, s'ils ont montré à d'autres cette carrière qu'ils ne devaient eux-mêmes parcourir qu'à demi, on se sent pris pour eux d'un intérêt profond, on les aime aussi, mais d'un amour plein d'angoisse; on prie pour eux.

Parmi les personnages qui ne se montrent pas à nous environnés de l'auréole céleste, quoiqu'ils aient été marqués pendant leur vie d'un sceau divin, il n'en est aucun à qui notre cœur s'attache plus qu'à Jeanne d'Arc, la libératrice de la France. Les marques de la faiblesse humaine qui ont empêché que son martyre ne se transformât en un culte public la recommandent, si j'ose ainsi parler, plus étroite-

ment à notre cœur; c'est ce qu'éprouvait, vingt ans après sa mort, l'un des juges qui, après s'être courbé sous la tyrannie des Anglais, s'étaient refusé néanmoins à prononcer une sentence inique, et dont l'intégrité nous a conservé si miraculeusement les réponses de l'héroïne. Ce juge, appelé maître Guillaume Manchon, racontait à d'autres juges, ceux du procès de réhabilitation, les derniers moments de la vierge de Domremy, auxquels il avait assisté : « Et dit le déposant (c'est le texte du document original) que jamais ne ploura tant pour chose qui luy » advint, et que par ung mois après ne s'en povoit » bonnement appaiser. Pour quoy d'une partie de » l'argent qu'il avoit eu du procez, il acheta un » petit Messel, qu'il a encores, affin qu'il eût cause » de prier pour elle. » Je ne me prévaux pas du soin que j'ai pris de recueillir les vraies paroles que, du fond de la tombe, M. de Chateaubriand oppose à des juges qui répondront aussi de leur sentence devant le tribunal de la conscience publique : ma reconnaissance et mon affection m'y conviaient; mais après avoir étudié de plus près ce tableau d'une vie glorieuse et agitée, le sentiment d'admiration et de pitié qu'exprimait si naïvement le docteur du

xve siècle est aussi celui que j'éprouve. En voyant l'injustice des hommes, je me console par la pensée de la justice de Dieu. Là où tout se pèse avec une impartialité véritable, la hauteur des vertus, la grandeur des services sont d'un poids qui me rassure. M'emparant, pour l'ennoblir, d'un mot devenu célèbre, je suis tenté de dire : « Dieu y regardera à » deux fois avant de condamner un homme tel que » M. de Chateaubriand ! »

LETTRES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND

A MADAME RÉCAMIER

LETTRES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND

A MADAME RÉCAMIER

I

Fontainebleau, mercredi soir (1834).

C'est bien le *délicieux désert* de Henri IV, mais ce *Cadran bleu* est abominable. La journée a été froide : enfin si je n'étais pas allé courir déjà une demi-heure dans le parc du château, je serais d'une humeur que votre absence justifie trop.

Il faut finir pour le courrier. J'ai peur qu'au lieu de faire du vieux, je ne me mette en train d'élégie. Je suis déjà assiégé de douze à quinze Muses.

J'attends un cher mot de vous.

II

Fontainebleau, 6 novembre.

La pluie n'a pas cessé de la journée; si demain vendredi je ne reçois pas un mot de vous pour m'apprendre que vous venez samedi, je pourrais bien, moi, avancer mon retour et partir dimanche. J'ai mis tant bien que mal le temps à profit. Le château, ou les châteaux, c'est l'Italie dans le désert des Gaules. J'étais si en train et si triste, que j'aurais pu faire une seconde partie à René, un *vieux René*. Il m'a fallu me battre avec la Muse pour écarter cette mauvaise pensée; encore ne m'en suis-je tiré qu'avec cinq ou six pages de folie, comme on se fait saigner quand le sang porte au cou ou à la tête. Les *Mémoires*, je n'ai pu les aborder. *Jacques*[1], je n'ai pu le lire; j'avais bien assez de mes rêves. A vous seule il appartient de chasser toutes ces fées de la forêt qui se sont jetées sur moi pour m'étrangler.

Je devrais mourir de honte d'être comme cela.

1. Le roman de George Sand.

Je mets ma honte et mes tendresses à vos pieds. Si votre santé et la pluie ne vous arrêtent pas, donnez-vous garde de descendre au *Cadran bleu*. Choisissez entre l'hôtel de la *Ville de Lyon* et l'*Aigle*.

III

Fontainebleau, vendredi 7 novembre.

Vos petites lignes que j'ai reçues ce matin m'ont fait peine, mais grand plaisir aussi. Je vois que vous ne viendrez pas me chercher. Eh bien! il faut donc que j'aille à vous. Ainsi, si demain matin samedi, un mot de vous ne m'annonce pas votre arrivée, je partirai. Je serai malheureusement trop tard à Paris pour courir à l'Abbaye; mais dimanche, à notre heure, j'irai vous conter tout ce que la forêt m'a dit de vous.

Dimanche donc à Paris, ou à demain samedi à Fontainebleau, si vous venez.

IV

Paris, 28 juillet 1835.

Hier a été une journée bien triste sans vous. Je ne savais que faire et que devenir. Une chaleur abominable et des flots de poussière, voilà tout ce que j'ai trouvé dans le triste jardin du Luxembourg et sur le boulevard, où j'ai traîné pendant deux heures; ces deux heures si bonnes ordinairement, et dont se compose ma vie. Et vous étiez à la promenade, peut-être dans la petite église abandonnée. Le soir vous avez vu la mer [1] et vous avez, j'espère, pensé à moi. Moi, je pense toujours à vous : il le faut bien, puisque je n'ai pas autre chose dans la tête. A huit heures, un orage qui a rendu malade madame de Chateaubriand et qui a terminé la première *glorieuse*, dont je n'avais pas entendu parler. Avez-vous eu cet orage? La mer aura été bien belle. Si je l'avais vue avec vous! Aujourd'hui le canon m'a réveillé; je l'avais aussi entendu il y a cinq ans, lorsque je

1. Madame Récamier était partie pour Dieppe

vous écrivais aussi à Dieppe. Quand quitterons-nous la France? Vous devez avoir à Dieppe M. l'archevêque de Paris. Il va déranger des promenades sur la rivière; on est toujours dérangé dans la vie par quelque chose; le temps est mon archevêque, il m'importune beaucoup, il ne peut rien contre vous. — C'est toujours le 9 ou le 10 que nous nous retrouverons à Maintenon. Voilà déjà trois jours écoulés dans l'absence. Un peu de courage, nous arriverons au bout. Le cher voyage de Dieppe me restera à jamais comme un charme sur qui nous bâtirons notre avenir; notre petite société va très-bien ensemble, il faut la fonder à jamais et la perpétuer n'importe où [1]. J'attends demain le hiérophante. J'espère que Christian avance. J'aurais voulu le voir dans sa rue obscure. Enfin, l'héritier de madame de Maintenon, où en est-il de ses recherches? Je suis sûr qu'il les fait bien. Bonjour, chère, belle et bonne amie! Voilà le seul bon moment de ma journée passé, puisque je cesse de causer avec vous. Je vous écrirai après-demain

1. On parlait souvent à l'Abbaye-au-Bois de fonder une sorte de Port-Royal des Champs : les fondateurs devaient être madame Récamier, MM. de Chateaubriand, Ballanche et Ampère.

jeudi. Vous avez reçu un billet que je vous ai écrit dimanche en arrivant.

Hyacinthe me prie de vous offrir ses respects.

Voilà le reçu de : *Oui, madame. Non, madame.*

V

Paris, 29 juillet 1835.

Je ne devais vous écrire que demain, mais je veux vous dire aujourd'hui que, dans mon faubourg, je n'ai appris l'événement[1] dont les journaux vous ont donné la nouvelle, que par un cocher de fiacre.

Vous voyez que je suis chanceux : j'arrive en 1830 aux journées qui voient tomber la branche aînée ; j'arrive en 1835 aux journées qui ont pensé voir disparaître la branche cadette. Le mal de cela, outre le crime, est de rendre incertaine à tous les yeux l'existence de la monarchie nouvelle, et de porter peut-être le gouvernement à des mesures contre la liberté, et par ces mesures mêmes il augmentera

1. L'attentat Fieschi.

son péril. Après ce petit mot de nouvelles, je n'ai plus qu'à vous dire que je vous regrette, vous, la mer et votre solitude.

VI

Paris, 31 juillet 1835.

Un chien enragé et un étouffement, voilà ce qui m'effraye et m'occupe plus que nos misères de Paris. L'hiérophante [1] est venu nous voir hier au soir; il avait couru toute la journée et disait ne savoir rien. Les journaux vous tiennent au courant de tout. Demain nous entrerons dans le mois où je dois vous revoir; voilà mon grand sujet de joie et ma consolation. Vous me direz exactement quand vous partez, pour que je puisse vous rejoindre. M. de Noailles ne viendra-t-il pas au nouveau procès? J'attends ce matin un petit mot de vous. Je ne fermerai cette lettre qu'après l'heure de la poste de Dieppe. Je n'ai pas beaucoup travaillé : cette aventure san-

1. Ballanche.

glante m'a distrait. Si l'on propose quelque loi contre la liberté de la presse, je serai obligé d'écrire : voilà ma grande peine. La chaleur est affreuse ici, et bien qu'il m'en coûte, avec votre santé, je suis presque bien aise que vous receviez ces bonnes brises de mer qui vous font respirer ; et comme je vis de votre vie, il me semble qu'elles me font du bien à cinquante lieues de distance. — Voilà l'heure passée, il n'y a point de lettres ; peut-être en aurai-je une demain. Mais vous m'avez déjà écrit deux fois, et c'est un grand effort. Mille choses à M. Ampère et à tous les amis.

VII

Paris, 2 août 1835.

Vous me demandez des détails ; je n'en sais pas plus que les journaux. Je ne suis guère en train d'aller à Maintenon, mais j'irai puisque vous y serez. Je suis bien triste ici ; j'erre sur mon boulevard solitaire, pour passer mes heures de l'Abbaye ; je rentre ; je soigne madame de Chateaubriand, qui

est malade, et je me couche et je ne dors point, et puis je fais du Milton. L'hiérophante est venu hier au soir ; ne vous effrayez pas de sa tristesse. Il est fort animé de sa gloire et se passe de vous à merveille, toute réserve faite à son attachement pour vous. Je suppose que vous partirez jeudi ou vendredi prochain de Dieppe, si vous voulez être à Maintenon le 10. Mandez-moi bien votre marche. Enfin il n'y aura de bonheur pour moi que quand vous serez revenue, quoique vous en puissiez penser dans vos jours d'ingratitude et de calomnie. Où pourrions-nous donc aller mourir en paix? Je ne m'intéresse plus à une société apathique et légère, qui s'en va au milieu des crimes qu'elle prend pour de purs accidents ; elle se joue dans les abîmes qu'elle ouvre et où elle tombe. Elle ne sera pas demain, ou sera tout autrement qu'elle est : ce lui est égal comme le procès la Roncière. Il faut vous aimer et ne plus penser à rien.

VIII

Paris, 5 août 1835.

Vous êtes une personne intraitable, on ne sait que faire avec vous. Vous ne dites pas un mot de vos plans, de votre départ, de votre arrivée. Je ne sais plus où aller et quand aller vous chercher. Le grand meurtre de Paris n'a donc changé rien à vos plans et à ceux de M. le duc de Noailles? Je l'espérais presque. Voici des lois contre la presse carliste et républicaine, présentées avec un grand luxe de paroles outrageantes par le brave auditeur du conseil d'état de Bonaparte et grand ami des libertés publiques. Tout cela n'est guère champêtre à Maintenon. Mais enfin, si vous y allez, j'irai. Dans mes calculs, vous devez partir demain ou après-demain, et vous aurez encore le temps de recevoir ma lettre. J'ai vu monsieur et madame***, ils sont tout joyeux, et la France qui a fait la révolution pour la liberté de la presse, va crier à bas cette liberté, et nous nous en allons ainsi en ignominie et en massacre, tantôt pour un parti, tantôt pour un

autre, nous disant toujours la première nation du monde. Le refrain éternel de tout cela est de vivre pour vous aimer et d'oublier ce temps de décomposition et de misère.

IX

Samedi 9 novembre 1835.

On laisse tout chez vous quand on y va, cœur, liberté, etc. Voilà, j'espère, un tour bien galant pour vous redemander deux cravates, que j'ai achetées hier en courant et que j'ai posées, enveloppées dans une feuille de papier, sur la table de votre antichambre; avant-hier, c'est un mouchoir de soie que j'ai laissé chez vous. Renvoyez-moi, je vous prie, tout cela, et faites-moi dire de vos nouvelles. A notre heure! Je ris en pensant que vous aurez cru à quelque grande nouvelle à l'aspect de ce grand billet.

X

Samedi (juin 1836).

Cette lecture qui ne vous plaît guère m'a trotté toute la nuit dans la cervelle. Je veux l'abréger, nous ne lirons que *les choses même de Prague ;* je dirai que le reste n'est qu'un voyage qui retombera dans la *lecture générale :* cela sera plausible. Au fait, le duc de L. n'entendrait rien au *poëte* et à ses *rêveries*.

Je vous préviens afin de n'être pas contrarié par vous. Vous me soutiendrez contre les *compliments* et *regrets obligés*. Bonjour à *Béatrix*. Dans trois heures, je serai avec elle dans le royaume des ombres.

XI

Chantilly, 31 octobre 1837.

Je me suis arrêté tout près de vous, comme vous le voyez par cette date. J'ai craint les élections de

Dieppe, et, tout compte fait, je suis venu ici. Que n'y êtes-vous avec moi! J'ai le cœur navré au milieu de cette belle forêt, de ces eaux, de ces jardins abandonnés, remplis des souvenirs du grand Condé et de Bossuet. Si vous voyiez ces trophées d'armes, ces statues héroïques au milieu de ces bois déserts, de ces arbres marqués comme moi pour être bientôt abattus, je vous assure que vous partageriez mes regrets. C'est donc là que devait aboutir la mémoire du vieux connétable! de Marguerite de Montmorency, du duc son frère, du vainqueur de Lens, du père du duc d'Enghien! Ce pauvre jeune homme était né *à Chantilly*, comme le dit son interrogatoire. Oh! fi des grandes mémoires, des mentions du passé, et de cette gloire si inutile! Madame de Feuchères au bout de tout cela et des bois du parc, que l'on vend aujourd'hui dans mon auberge à cent et un coquins qui vont m'empêcher de dormir. Je n'ai eu qu'une pensée en me promenant dans ces bois, en voyant de longues percées traversant arbres après arbres, c'était vous. Pourquoi ma vie est-elle si entravée? Que deviendrai-je? Que ferons-nous? Je ne veux dlus m'appesantir là-dessus, car j'en crèverais. J'ai pourtant travaillé aujourd'hui et je vais travailler

encore une huitaine de jours, pour lever, si je puis, les obstacles matériels.

Je vais laisser passer les six ou sept catafalques. Ensuite je retournerai à Paris. Je vous trouverai établie, quoique bien loin de moi; mais, n'importe! j'irai vous chercher. J'espère bientôt entendre votre douce voix. Faites-moi, je vous prie, écrire un mot ici, poste restante. C'est le fidèle Achate qui va mettre l'adresse. Souvenirs aux amis.

XII

Mardi 5 juillet 1838.

Je devais me mettre en route à midi aujourd'hui; les embarras de madame de Chateaubriand me forcent à ne partir que demain. Puisque je dois vous quitter, je voudrais déjà avoir fait cent lieues et vous revenir; désormais il n'y a plus pour moi de voyage. Je n'ai plus qu'un sentiment et qu'une joie : achever ma vie auprès de vous. Je meurs de joie de nos arrangements futurs et de n'être plus

qu'à dix minutes de votre porte [1], habitant du passé par mes souvenirs, du présent et de l'avenir avec vous; je suis déterminé à faire du bonheur de tout, même de vos injustices. Il y a aussi un grand charme à m'en aller protégé par vos paroles et votre attachement. Et puis, Dieu, le ciel et vous par delà la vie.

Si vous voulez m'écrire, que ce soit à Rodez et à Toulouse poste restante. Mille amitiés à MM. Ballanche et Ampère. Ne m'oubliez pas auprès de madame de Boigne. Irez-vous voir ma pauvre vallée votre voisine?

XIII

Toulouse, 18 juillet 1838.

En arrivant ici j'ai trouvé votre lettre du 13. Je suis bien aise que vous ayez souhaité un petit mot *bien froid* de moi. Je vous ai écrit de Clermont tous mes *succès* [2]. J'ai traversé depuis toutes

1. M. de Chateaubriand venait de prendre rue du Bac l'appartement où il est mort.

2. Cette lettre de Clermont est perdue.

les montagnes d'Auvergne; même succès à Rodez. Ce matin je me suis trouvé en Italie et j'ai vu à Alby une église qui ferait honneur à Venise et à Cologne. Me voilà à Toulouse, et il y a à peine huit jours que j'ai quitté Paris, après avoir passé toutes les nuits et fait tant de chemin. Il est vrai que c'est pour vous revoir le plus tôt possible; je ne me dis pas cela, mais à vous, je vous le confie.

Ce soir M. de Lavergne, que j'ai vu, dîne avec moi. Nous avons déjà parlé bien de vous et nous allons recommencer. Demain nous courrons dans Toulouse et je partirai après demain pour Nîmes et peut-être après pour Marseille. Je veux vous raconter à la mer qui baigne les côtes de l'Italie. Trouverai-je quelque chose de vous à Montpellier, Nîmes et Marseille? Je n'ose l'espérer. Ma lettre de Clermont vous aura mise en sûreté sur ma santé. Me pardonnez-vous cette petite gronderie? J'espère que M. Ballanche m'expliquera mieux son système et que M. Ampère est revenu auprès de vous.

XIV

Cannes, 28 juillet 1838.

J'ai quitté à Marseille *mon bruit* pour venir voir le lieu où Bonaparte en débarquant a changé la face du monde et nos destinées. Je vous écris d'une petite chambre sous la fenêtre de laquelle se brise la mer. Le soleil se couche; c'est l'Italie tout entière qui se retrouve ici.

Dans une heure je vais partir pour aller à deux lieues d'ici, au *golfe Juan;* j'y arriverai de nuit, je verrai cette grève déserte où cet homme aborda avec sa petite flotte. Je m'arrangerai de la solitude, des vagues et du ciel. L'homme a passé pour toujours.

Il faut vous revenir : femmes, hommes, ciel, palmiers, tout ce que j'ai vu ne vaut pas un moment passé dans votre douce présence, et il n'y a de repos pour moi que là!

Mais, bon Dieu! que de choses j'ai aperçues pourtant! j'en étouffe; je ne sais si je m'en souviendrai. Je vous conterai ce que j'ai fait, à Marseille, au tombeau du père de notre jeune ami[1]. Adieu,

1. Il fit mettre une croix sur le tombeau du célèbre physicien Am-

je tombe de lassitude et je vais recommencer ma course. Je serai le 31 à Lyon.

XV

Lyon, 2 août 1838.

Je voulais que ma dernière lettre fût datée de *Cannes*. Je ne lie bien votre souvenir qu'à un beau ciel et à de grandes choses; mais le moyen de passer dans la ville où vous êtes née sans vous rappeler la colline que je vois et où vous avez passé l'âge de la *petite fille?* Que vous deviez être belle! Je vous reviens le cœur plein de vous, et je vous rapporte des idées nouvelles, toutes empreintes de votre souvenir. J'ai écrit hier à M. Ampère; je ne l'ai pas assez remercié! Remerciez-le encore pour moi. Le philosophe [1] serait à l'aise s'il voulait vendre ce qu'il a ici. Mais voilà ce que c'est que d'être nourri par vous, on s'y plaît.

père, qui était mort à Marseille. Depuis, les soins pieux d'une amitié fidèle ont réuni les restes du père à ceux de son fils au cimetière Montmartre.

1. M. Ballanche.

Je vais achever doucement cette terrible course. Je veux vous arriver délassé, moins noir et moins poudreux. Dans quelques jours je vous reverrai donc!

XVI

Dimanche soir 19 juillet 1840.

Vous êtes partie : je ne sais plus que faire. Paris est le désert, moins sa beauté. Nous n'avons pris aucun parti, et il est probable que nous n'en prendrons pas. Où vous manquez, tout manque, résolution et projet. Si du moins j'avais encore quelque chose sur le métier! Mais les *Mémoires* sont *finis*, vie passée comme vie présente. Savez-vous que la duchesse de Cumberland m'écrivait d'Ems[1]? Vous ne m'écrivez pas; moi, je vous écrirai quoique pouvant à peine former une lettre. Le vieux chat ne peut plus jeter sa griffe, qui se retire. Je rentre en moi, mon écriture diminue, mes idées s'effacent; il n'en

1. On avait envoyé madame Récamier aux eaux d'Ems.

reste plus qu'une, c'est vous. Tenons pour l'Italie : ici les intelligences, à quelque opinion qu'elles appartiennent, sont presque tout entières au service du mensonge. Du moins le soleil ne trompe pas; il réchauffera mes vieilles années, qui se gèlent autour de moi.

Je vous remercie bien de m'avoir envoyé M. David : vos nouvelles sont bonnes. J'espère que M. Ampère, pour qui j'ai du goût et de l'amitié, apportera d'Ems même de bons bulletins. J'ai vu notre ami [1]; il part avec Dragonneau [2] pour aller chez l'âme exilée [3]. C'est la mienne que vous avez laissée en terre étrangère; lundi nous irons voir s'il serait possible de nous établir pour un mois à Versailles.

1. Ballanche.

2. M. de Chateaubriand avait donné ce surnom à la gouvernante de Ballanche.

3. La comtesse d'Hautefeuille.

XVII

Paris, 6 août 1840.

J'ai vu hier M. Ampère; il est bien triste, il a des craintes pour son prix[1], et il est inquiet de sa sœur. J'ai écrit à quelques académiciens. Je sais de temps en temps de vos nouvelles. Vous avez d'abord été bien, puis le mieux ne s'est pas soutenu. Ne vous découragez pas; l'expérience faite, vous reviendrez et nous vous soignerons mieux que vos nouveaux amis des eaux. Vous aurez beaucoup de choses à me dire, moi je n'aurai rien à vous répéter que mon ennuyeuse chanson : que je meurs d'ennui loin de vous et que je ne sais que devenir. Hier j'ai fait une longue course au canal Saint-Martin; c'est un bout de Paris qui me plaisait, parce que je croyais qu'il avait quelque ressemblance avec les pays d'eaux que vous habitez. J'étais tout charmé d'un haut pont sous lequel passe le canal, et de l'hôpital Saint-Louis, tout noir, ressemblant à un

1. Le prix Gobert, qui lui fut donné par l'Académie des inscriptions.

couvent avec des toits pointus à la Henri IV. Je me réfugie dans les combles du temps passé comme une chauve-souris. Voilà des plaisirs qui ne vous tourmenteront pas.

Je fais toujours copier les *Mémoires*, corrigeant par-ci par-là quelques mots dans ces vieilleries. On ne vient pas me chercher, et je n'envie pas toutes les *effarades* politiques qui se remuent dans les gazettes et qui ne remuent que cela. Votre nièce doit arriver ces jours-ci, elle est peut-être arrivée. M. David a la bonté de venir me parler de vous; je lui en sais un gré infini. Ballanche rêvasse chez les d'Hautefeuille.

Êtes-vous charmée de la musique en plein air? Le pianoteur et la princesse d'Italie continuent-ils toujours à vous plaire? Voilà ce que c'est que de radoter, j'en suis à ces pauvretés. A quoi sert d'élever son esprit au-dessus d'un haut-de-chausse? Je ne demande plus de lettres, vous n'écririez pas. Vous m'avez soumis. Je ne suis qu'un pauvre esclave résigné.

XVIII

Paris, 8 août 1840.

Je vous ai écrit avant-hier. Votre lettre aujourd'hui me fait un extrême plaisir. La nouvelle que M. David nous avait donnée avait inquiété tous vos amis. Vous allez continuer les eaux. Vous faites bien, prenez courage; n'ayez rien à vous reprocher, de sorte que nous n'ayons plus aucun scrupule de vous retenir parmi nous. Mais revenez et ne voyagez plus. Je vous espère dans les premiers jours de septembre. Vous écrivez comme un charme, je vous lis très-couramment. Moi, je vous prouve en griffonnant que ma pauvre personne s'en va. Mes sentiments demeurent : ils ne sont pas diminués comme mon écriture, et ils sont plus fermes que ma main. Rien de nouveau pour moi, sinon que je suis allé dîner à Saint-Cloud avec madame de Chateaubriand et Hyacinthe[1]. Je me suis un peu promené dans ces grands bois, où j'ai perdu, il y a longtemps, bien des années. Je ne les y ai pas retrouvées.

1. Hyacinthe Pilorge, son secrétaire.

Hier, M. Ampère a eu un bon commencement de succès. Nous espérons réussite complète pour vendredi prochain. Je suis toujours à la paix. Le prince Louis Bonaparte vient de tenter un coup de main sur Boulogne ; il a été pris avec tous ses amis.

Mais où avez-vous pris que je me plaignais de votre silence? Je n'ai pas dit un mot de cela. Je suis le plus soumis, le plus dompté de tous ceux qui vous aiment. On ne peut se séparer de vous. Mille choses à Astolphe [1].

XIX

Moulins, dimanche 1er août 1841.

Je voulais vous écrire moi-même ; mais mes douleurs accoutumées et l'agitation de la voiture me font si fort trembler la main que je ne pourrais pas barbouiller un seul mot. Voilà où en est votre pauvre ami. Les autres voyagent et se consolent de

[1] Le marquis de Custines.

l'absence avec leurs jeunes jours et le soleil : ils vont vers la Grèce. Quand je passai à Athènes, il y a tantôt mille ans, je n'étais pas obligé d'aller aux eaux de Néris. Mais enfin je reviendrai vite. Encore une quinzaine, dont j'espère passer la moitié à dormir, si Dieu le permet. Vous me trouverez tout aussi malade probablement que je le suis, mais vous aimant toujours. — La France m'a paru abominable! Je ne veux plus voyager et je veux m'ennuyer désormais à domicile. Vous sentez bien que je ne sais rien, quoique, selon la coutume, je croie tout changé, bien qu'il n'y ait que trente-six heures que j'aie quitté Paris.

Si vous êtes auprès de madame de Boigne, offrez-lui un million d'hommages. Bien des choses à mon vieil ami et à votre jeune neveu.

XX

Néris, vendredi 6 août 1841.

Voilà ce que c'est que d'aimer une personne trop longtemps. On arrive à ne pouvoir plus lui écrire

tout ce que l'on a dans le cœur pour elle et à être obligé d'emprunter la main du voisin. On rougit de ces fadeurs dictées, comme on rougirait en relisant toutes les déclarations de sa jeunesse. Que voulez-vous ? on se ressemble aux deux extrémités de la vie. Il vous faut donc souffrir ma seconde enfance : il me suffit que dans ma première vous m'eussiez accordé un peu plus que de la pitié.

Vous voulez des détails : je n'y entends rien, mais enfin vous le voulez. Fontainebleau me charme toujours ; je remercie le ciel de ce que nos anciens rois aimaient la chasse, cela fait du moins qu'ils ont aimé la solitude et les arbres, sans compter le reste. A Montargis, les chiens m'ont empêché de dormir. Vous savez comment s'est formée la belle histoire, depuis le chien de Pyrrhus jusqu'à celui d'Hermangarde. Des hirondelles bâtissaient leur nid à ma fenêtre, à Pouilly. A Nevers on célébrait encore les trois vieilles passées. De Moulins je vous ai écrit. A Néris, où je suis arrivé malade et gelé, j'ai trouvé madame la duchesse de Narbonne, que je n'avais pas vue depuis Prague. J'ai entrevu ce matin une dame fort malade et fort spirituelle, qui voyage avec un médecin et qui m'a dit qu'elle ne voudrait pas

revivre : tout ce qu'il y a de distingué dans le monde dit cela. Je me défends du reste de toute connaissance, quoique je commence à être assiégé.

Je ne sais plus par où m'échapper pour aller vous retrouver. Je peux ne point passer par Bourges, car je suis las des rois qui fuient. Je ne puis pas retourner par Moulins, où le juste-milieu me prépare une ovation : j'ai été prévenu de ce *malheur* par d'invariables royalistes. Je pourrais peut-être me sauver en passant chez mon ami Hyde de Neuville, si toutefois il existe un chemin pour arriver à Sancerre, seigneurie de votre grand ami le comte Roy. J'oubliais de vous parler de madame la comtesse des Roys, qui avait la bonté de m'attendre auprès de Moulins dans son grand château bâti par les ducs de Bourbon : j'aurais vu avec grand plaisir la spirituelle fille du noble général[1], si, hormis vous, j'avais du plaisir à voir quelque chose. « *Ma tante, si nous n'allions rien voir.* » — J'ai rencontré le comte Lanjuinais, espèce de Kalmouk républicain qui ressemble à son père ; il se disputait avec un vieil officier de

1. Hoche.

l'empire, et des *ultras* les regardaient en haussant les épaules.

Ici j'ai été servi le premier jour par une petite paysanne. « D'où êtes-vous? de l'Auvergne ou du Berry? — Je suis de Néris, monsieur. — De ce village là-haut, où il n'y a qu'une église et deux maisons? — Non pas, monsieur; je suis née chez ma mère, à la campagne, et je suis venue à Néris; ce pays-ci est bien triste. » Et la jeune fille a ri et soupiré. — Cherchez donc à rétablir la société dans un pays où une paysanne de Néris trouve que Néris est triste? Il est vrai que je n'ai vu dans ce village qu'une chèvre qui est venue me demander du pain, une église déserte où il n'y avait pas une âme, et un presbytère délabré où je cherchais le vieux curé, qui me cherchait en même temps à l'auberge des eaux.

Les eaux sont limpides, douces et brûlantes. On m'a frotté les mains et les pieds, en attendant les bains, avec une espèce d'herbe qui croît au fond des sources. Cela ne m'a fait ni bien ni mal. J'espère sortir d'ici plus incrédule en médecine que je ne l'ai jamais été. On dit qu'on vient ici appuyé sur une béquille et que l'on s'en va sans bâton : si je

laissais ma béquille partout où j'ai porté une infirmité, j'aurais de quoi former le plus riche musée du monde. Mais le dernier appui ne me manquera pas : j'aurai votre bras. Je m'ennuie de dicter si longuement et de me trouver si bête.

A propos, ne connaissez-vous pas madame de Vatry, mademoiselle Hainguerlot? Elle prétend que je l'ai fait danser sur mes genoux lorsqu'elle était petite fille. Mes genoux sont bien glorieux! Je crois l'avoir rencontrée autrefois aux eaux de Cauterets, lorsqu'elle était une vraie lionne, alors que je donnai si stupidement ma démission pour plaire à des hommes qui sont devenus mes ennemis.

Me voilà au *post-scriptum*. Je reviens de chez le curé, que je n'avais pas trouvé hier. Même désolation. Pour tout être vivant, deux bœufs à l'ombre sous les noyers de la place, la jolie chèvre n'y était plus. J'ai sonné à la porte du presbytère; le curé est venu lui-même m'ouvrir, et m'a conduit à sa maison, à travers un petit enclos. Je me suis assis dans une chambre où il y avait deux ou trois fauteuils de paille. Je suis reçu comme un frère par ces prêtres, qui m'ont adopté et qui sont si

accoutumés à mon nom, qu'ils me traitent comme une vieille connaissance. La servante et moi nous sommes les familiers du curé. Il y a seize ans que ce prêtre vit seul, et il n'a aucun voisin à chercher dans la campagne; les paysans ne paraissent presque plus à l'église : c'est un gardien laissé au bord de la foi et placé auprès de l'autel auquel il a survécu.

Samedi 7.

J'ai attendu l'arrivée du courrier ce matin pour fermer ce fatras. Il ne m'apporte rien de vous et j'en suis tout triste, comme si je m'étais attendu à quelque chose. Voilà les herbes qu'on m'apporte pour me rendre l'usage de ma main. En se frottant avec certaines plantes, les fées allaient par l'air où elles voulaient. J'aimerais à pouvoir me transporter auprès de vous. Respectueux hommages à madame de Boigne, mille amitiés au philosophe de Lyon. Avez-vous des nouvelles des jeunes Grecs [1] qui font un voyage dans leur patrie? Il fut décidé par l'aréopage que les abeilles du mont Hymette avaient droit

1. MM. Lenormant, Ampère et Mérimée, partis ensemble pour la Grèce.

de butin sur toutes les fleurs : on était bien jeune et bien bel esprit à Athènes.

XXI

Néris, lundi 9 août 1841.

J'ai voulu faire disparaître le tiers entre vous et moi ce matin même ; j'ai essayé d'écrire quelques mots, ils sont illisibles. Vous aurez vu par la grande lettre que j'ai dictée avant-hier, que j'ai rempli votre intention. Je n'ai plus rien à vous dire aujourd'hui que mon attachement, ce qui est toujours fort court et fort long. J'ai pris ce pays-ci en horreur. Les eaux et les médecins me sont odieux. Cette grande chaudière que le diable fait perpétuellement bouillir et où l'on puise de l'eau chaude pour les remèdes et pour la cuisine, me gâte tout. Il me semble que nous avons pour cuisinier un pharmacien. Je souffre comme un enragé ; je passe les nuits à tousser, et je me lève brisé pour me jeter sur un vieux sofa. Des vieilles femmes que je ne

connais plus, et qui me rappellent leurs admirations âgées de plus de cinquante années, me font fuir la promenade. Ah! si je pouvais me cacher dans quelque auberge inconnue d'un village abandonné! Ma seule distraction est de corriger le *Congrès de Vérone* pour le faire entrer dans les *Mémoires*. Je juge maintenant cet ouvrage sans partialité. C'est mon vrai titre, comme affaires, à l'avenir, et j'avais vaincu des difficultés bien autres que celles dont M. Thiers s'était vu entouré. Enfin, avant la fin du mois je vous reverrai; c'est la seule espérance qui me fasse avaler des jours qui me soulèvent le cœur. Quand comptez-vous quitter Châtenay? Quand serez-vous revenue à la ville? Je réglerai mon heure sur la vôtre. *On m'avait flatté* de l'espoir que désormais je n'aurais plus le diable à tirer par la queue. Il y a bien longtemps que je le traîne. Mais je n'entends plus parler de rien.

Adieu, ne m'oubliez pas auprès de madame de Boigne.

XXII

Néris, samedi 6 août 1842.

Je suis troublé de votre lettre; elle est injuste. Vous supposez que je cherchais un prétexte dans la santé de madame de Chateaubriand, et je venais de recevoir à l'instant même la *permission* d'aller vous voir à Maintenon; mais ne parlons plus de cette bêtise. La moindre contrariété me donne aujourd'hui un tremblement, et je ne puis trouver dans mes pauvres doigts assez de fermeté pour vous écrire de ma propre main. Je suis bien malheureux de cette grosse bêtise des journaux [1], à laquelle heureusement vous n'avez pas cru : mais madame de Chateaubriand, elle, y croira, bien qu'elle ait reçu de moi une lettre tous les jours, et je ne serais pas étonné de la voir accourir ici. Il me faut bien huit jours pour démêler tout cela, et, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, si tout s'ex-

1. Les gazettes avaient annoncé que M. de Chateaubriand venait d'éprouver un accident de voiture; il n'en était rien, heureusement.

plique en paix, je partirai pour Maintenon, où j'espère arriver du 17 au 18.

Mille choses aux amis. J'écrirai incessamment à M. de Noailles. Il m'a écrit, je crois vous l'avoir dit.

XXIII

Néris, lundi 8 août 1842.

Je reçois votre nouvelle bonne lettre du 6, datée de Paris, et je suis désolé de ne pouvoir encore vous en remercier de ma propre main, parce que cette pauvre main, qui commençait à se guérir, est redevenue tout agitée par les inquiétudes que ce misérable article a donné à tous mes amis. Il faudrait, pour se guérir parfaitement aux eaux, vivre sans mouvement de cœur et de tête, et se tenir toujours dans la sainte présence de ses misères; j'ai peur que ce journal n'ait tout gâté. Quoi qu'il en oit, j'irai vous voir à Maintenon, si vous y êtes en-

core; j'y passerai vers le 20. J'attends une dernière lettre de madame de Chateaubriand, qui m'arrivera mercredi 10, et d'après laquelle j'écrirai sur-le-champ à M. le duc de Noailles. Vous dire combien j'ai envie de vous revoir, vous devez l'imaginer. La conclusion de tout cela est celle que vous en tirez. A mon âge, le grand voyage est trop près pour le rapprocher encore par des absences si courtes qu'elles soient. — Je reçois une lettre de Ballanche. Il a quitté Dragonneau pour l'Ame exilée.

XXIV

Néris, samedi matin 13 août 1842.

Les inquiétudes de madame de Chateaubriand m'obligent à hâter mon départ : je partirai d'ici lundi 15 au soir, et peut-être serai-je à Maintenon mercredi ou au plus tard jeudi matin, et je reprendrai après le déjeuner la route de Paris. Vous ne serez plus injuste, j'espère, et vous ne direz plus que

je ne vous cherche pas. A jeudi donc 18. J'ai peur que vous ne me trouviez pas aussi guéri que je l'espérais.

XXV

Bourbonne-les-Bains, 4 juillet 1843.

Que vous est-il donc arrivé pour être devenue si aimable? Encore une lettre de vous, et de votre propre main! Je ne puis cependant vous répondre aujourd'hui que par la main d'un secrétaire. Les premiers bains m'ont éprouvé d'une manière plus sensible que je ne l'ai dit rue du Bac [1]. Quant à vous, faites tout ce que vous voudrez. Je n'aime pas trop cette mauvaise compagnie que vous voulez aller voir. Mais après tout, qu'importe ce que nous faisons? tout cela passe si vite.

Je voudrais vous dire ce que je fais : je regarde par la fenêtre, je vois quelques alouettes qui montent au ciel en chantant sur des champs de blé, et

1. A madame de Chateaubriand.

la fumée qui sort de la cheminée d'une chaumière. Tout se passait de la sorte du temps de la Romaine qui découvrit ces eaux. On cherche à retrouver le sang que l'on a perdu; moi, je ne voudrais retrouver le mien que pour vous le donner. Je tâcherai d'achever une saison des eaux, c'est-à-dire vingt jours; après quoi je retournerai vers l'Abbaye, voyant toujours Venise à l'horizon. Je suis charmé que M. Ampère en ait fini et surtout s'il nous reste. C'est par la tombe de son père que j'ai vue à Marseille que je pense à lui. Mes deux maréchaux Oudinot et Bourmont vont me quitter; je resterai seul à penser à vous.

XXVI

Bourbonne-les-Bains, 10 juillet 1843.

Votre petite lettre si méchante me fait pourtant grand plaisir. Votre colère me prouve que vous m'aimez. J'ai pris les douches malgré moi, pour tâcher de ne plus arriver à l'Abbaye-au-Bois comme

un pauvre vieux malade à qui il ne manque que son bonnet de nuit. Je commence à croire réellement qu'elles me feront du bien. Convenez que vous ne serez pas fâchée de me voir entrer chez vous un peu plus droit que de coutume; quand il n'y aurait que l'apparence d'une résurrection, c'est bien quelque chose. Le malheur veut que je vous écrive le matin en sortant de mes horreurs de bains et de douches. Je suis comme un vieux chevreau, qui, de la corniche d'une montagne, aurait dégringolé dans l'eau. Mais laissez faire encore une semaine de ce traitement, et je n'aurai plus à prendre toutes ces immersions qui, si elles ne me guérissent pas, ne laisseront rien en moi du vieil homme.

Vous me contez gaiement que vous ne voyez plus que des femmes qui ne vous plaisent guère. Moi, j'en suis aux curés, qui m'envoient des framboises : si du moins je vous les pouvais envoyer ! Je vis ici sur mon passé, il n'est question que du *Génie du christianisme* que je barbouillais il y a plus de quarante ans. Allons, il faut que je vous quitte pour aller à la messe à l'hôpital militaire. Je suis très-en rapport avec ces autres camarades.

Un petit mot de ma main, c'est ma signa-

ture. Ma main tremble fort du choc de la douche.

A bientôt.

XXVII

Blois, 5 heures du soir, 20 septembre 1843.

Je vous écris à mon retour de Chambord, dans une admiration que je ne puis dire de François Ier, et dans un saisissement de tristesse tout aussi inexprimable. On ne connaît pas François Ier quand on n'a pas vu Chambord. Je retourne demain à Paris; je suis d'une telle fatigue que je puis à peine dicter ces deux ou trois lignes. Mais quel bonheur de vous revoir à la fin du mois !

LES DEUX DERNIERS BILLETS DE SA MAIN

XXVIII

1er janvier 1845.

Je veux essayer un mot. — Vous le savez sans

que je le barbouille, à vous pour jamais! Qu'ai-je à faire de mieux que de continuer à vous aimer?

XXIX

Paris, 28 août.

Quand M. David a envoyé hier chez moi, j'allais vous écrire. Je commence à me voir mourir. Je ne veux pas m'en réjouir pour ne pas vous affliger. Si vous êtes à Saint-Éloi, évitez les grenouilles. Je vous écris du désert de Paris.

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

De mes grands jambages d'autrefois, je suis arrivé à ces pattes de mouches; mais une main de secrétaire ne s'interpose pas entre vous et moi.

FIN

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Boulogne (Seine). — Imp. Jules Boyer et Cie.



